



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

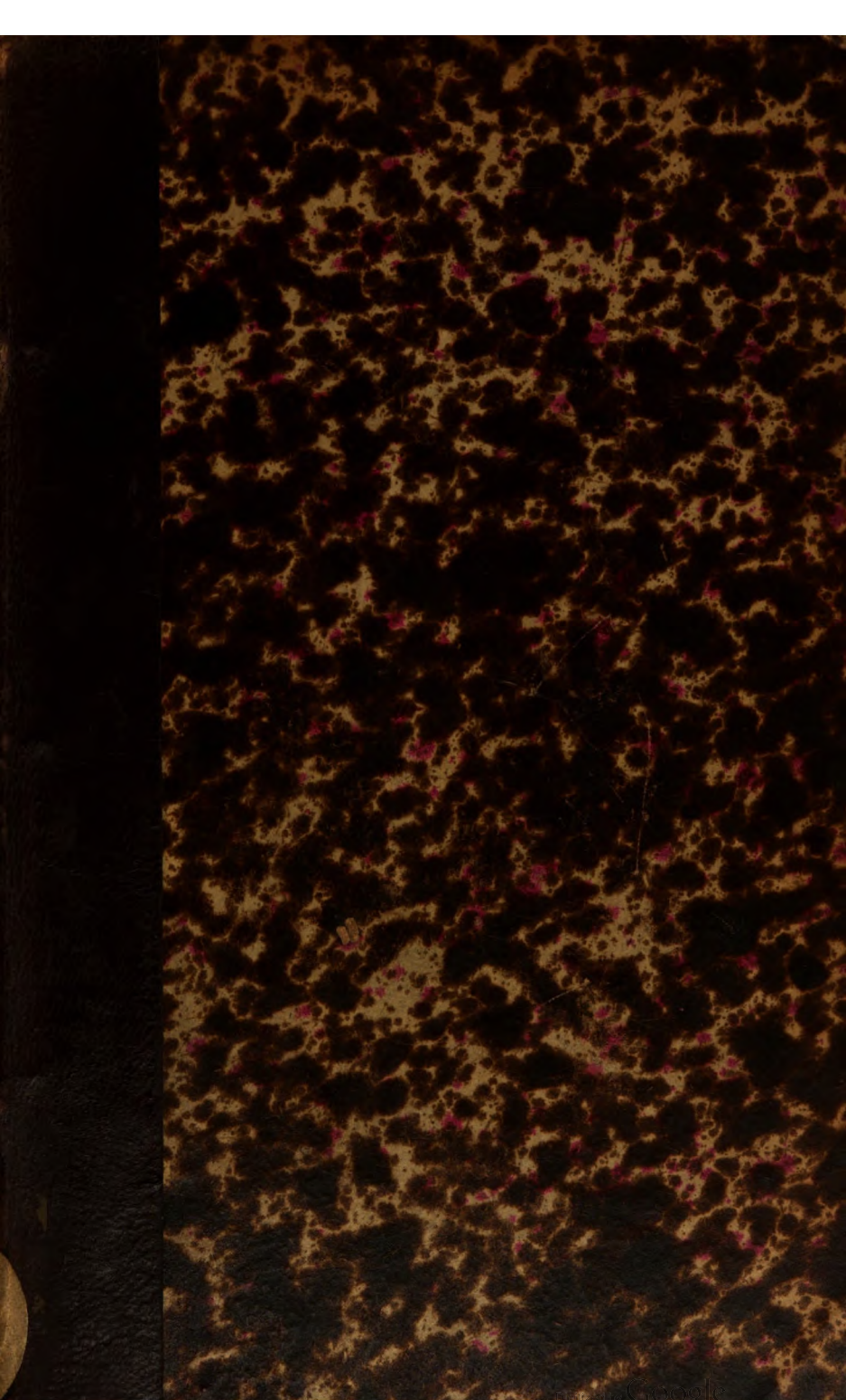
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

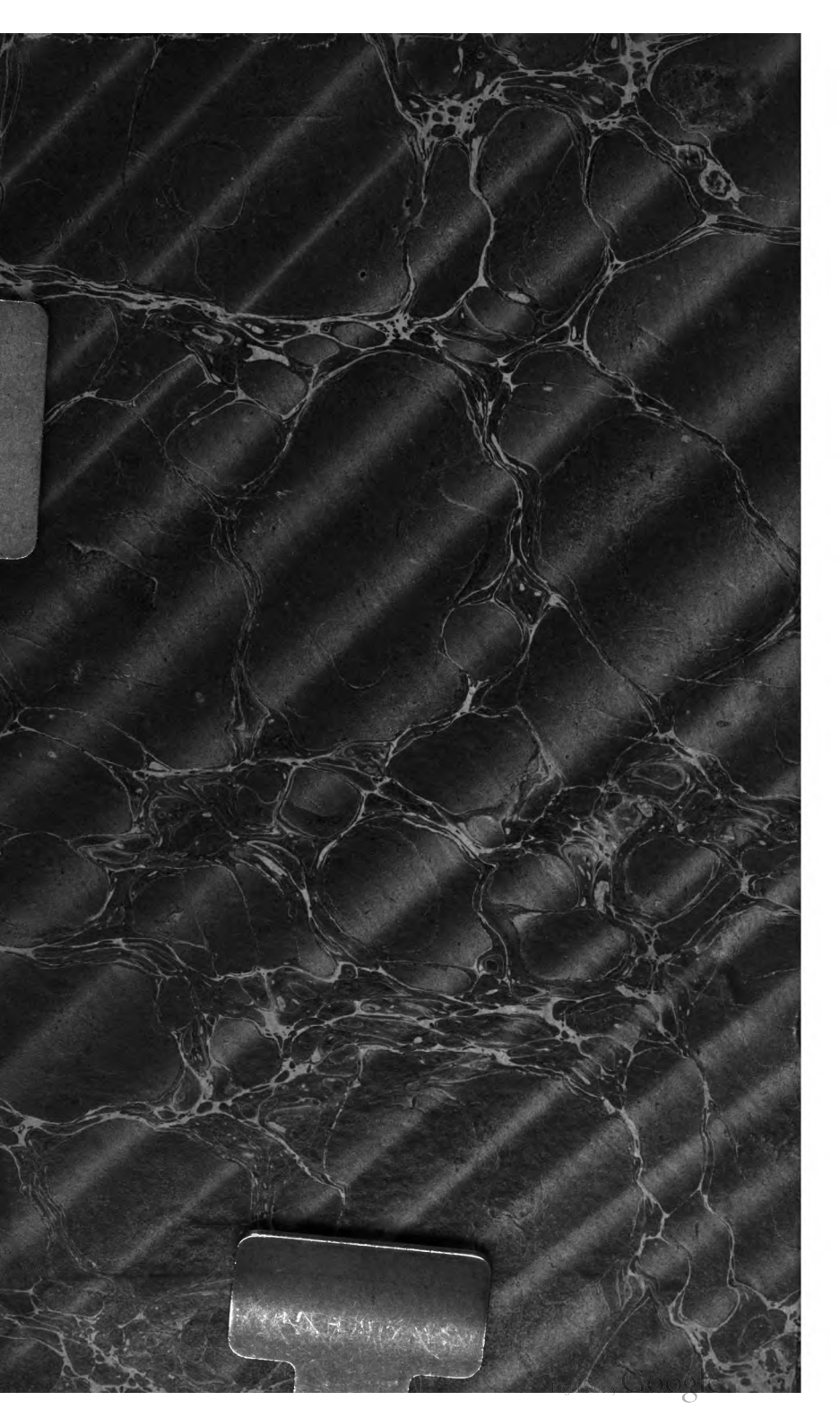
Nous vous demandons également de:

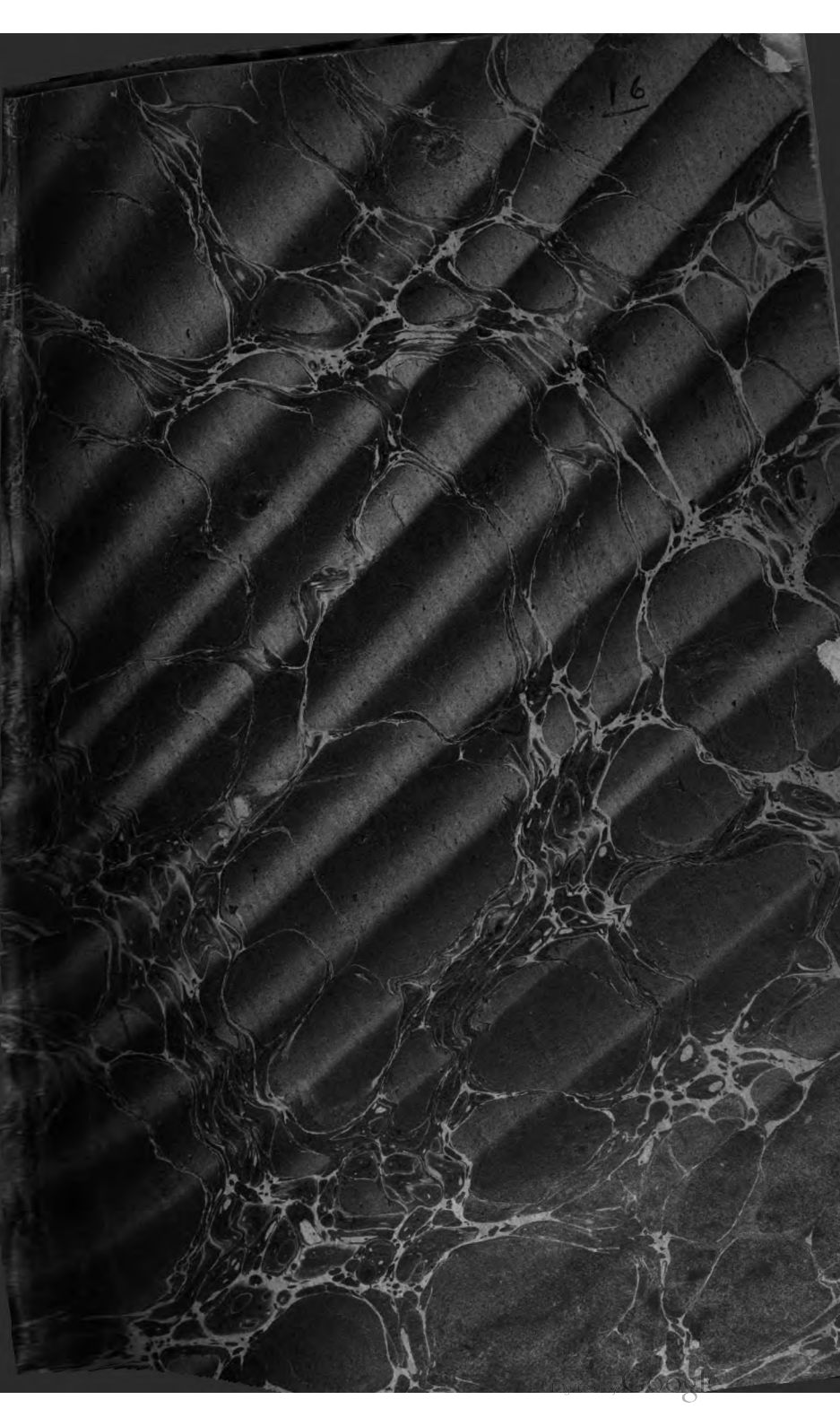
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







139 - 13425

CAÏN,
MYSTÈRE DRAMATIQUE
EN TROIS ACTES.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.
1823.



CAÏN, 397586

MYSTÈRE DRAMATIQUE

EN TROIS ACTES,

DE LORD BYRON,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

**ET RÉPUTÉ DANS UNE SUITE DE REMARQUES PHILOSOPHIQUES
ET CRITIQUES;**

PRÉCÉDÉ

**D'UNE LETTRE ADRESSÉE A LORD BYRON, SUR LES MOTIFS
ET LE BUT DE CET OUVRAGE,**

PAR FABRE D'OLIVET.



A PARIS,

CHEZ SERVIER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

**LA VILLE DE
LYON**

M DCCC XXIII.



LETTRE

A LORD BYRON,

EXPOSANT LES MOTIFS ET LE BUT DE CET OUVRAGE.

MY LORD,

LA brillante réputation poétique que vous vous êtes acquise, et dont le bruit a couvert l'Europe, ne pouvait manquer de m'atteindre. Quoique livré à des travaux littéraires d'une autre nature que les vôtres, je ne pouvais pas demeurer assez étranger aux beaux-arts que j'avais aimés et cultivés dans ma jeunesse, pour ne pas savoir que lord Byron était placé au premier rang parmi les poètes anglais, et qu'il tendait, par la force et l'originalité de son génie, à saisir le sceptre de la poésie parmi les poètes de toutes les nations européennes. Cependant, malgré cet éclat dont les lueurs fugitives et indirectes étaient souvent venues me frapper jusque dans le fond de ma retraite, j'avoue que je ne connaissais aucun de vos ouvrages; les regardant comme purement poétiques, et n'espérant y trouver, comme on ne trouve en général dans la



poésie moderne, que des formes littéraires plus ou moins pompeuses, ou plus ou moins affectées d'une sorte de recherche et de travail, dont je ne me souciais plus.

Sorti de la carrière poétique au moment où vous y êtes entré, my Lord, je m'en étais éloigné fatigué des éternelles descriptions que j'y avais entendues, et jugeant que c'en était assez sur le soleil et sur la lune, les fleurs du printemps, les fruits de l'automne, le calme des hameaux, les soins des troupeaux, la gloire et la victoire, les amours et les beaux jours, les armes et les alarmes, les tempêtes des mers et les fils des déserts, et mille autres belles choses que la rime amène incessamment pour la plus grande variété de la poésie. Je n'étais guère moins las, je vous l'avoue encore, des tableaux toujours répétés des mêmes passions, et toujours exprimés dans les mêmes termes. Nos poètes, à force de lier ensemble les mêmes rimes, et d'amener les mêmes images, avaient fini par me persuader que la poésie moderne, prête à s'ensevelir sous ses propres productions, ne pouvait se tirer de cet accablement que par l'effet d'un effort assez grand. J'avais cru que surtout pour la poésie française, la seule que j'eusse un peu cultivée, cet effort consistait principalement à secouer le joug de la rime; et j'avais fait à cet égard quelques travaux préparatoires, dont je vous épargnerai le détail; car mon dessein n'a point été en



vous écrivant cette lettre de vous entretenir simplement de poésie : cet objet vous étant infiniment plus familier qu'à moi ; et l'Europe devant recevoir de vous des leçons , plutôt que de prétendre à vous en donner par l'organe de quelque poète que ce soit. Mais pour arriver au sujet important qui m'a mis la plume à la main , il fallait d'abord toucher les raisons qui m'y ont conduit. Celle que j'indique à présent est une des moindres. Je vous montrerai tout à l'heure les plus puissantes et les plus décisives.

Les travaux dont je viens de vous parler , my Lord , et qui tendaient à donner à la poésie française une forme de versification dès long-temps adoptée par les poètes des autres nations européennes , et surtout par les Anglais , présentés à l'Institut de France , n'obtinent pas son assentiment. L'Académie Française , qui , sur mes premières tentatives , avait proposé un prix sur la question de savoir si la langue française est ou non susceptible de recevoir des vers privés de rimes , ne jugea pas qu'il y eût un seul Français capable de la résoudre ; et , à la surprise générale du monde poétique , couronna un certain abbé italien , peut-être corse , dont j'ai oublié le nom , lequel avait eu l'extrême bonté de venir de Naples à Paris , tout exprès pour nous apprendre , à la honte éternelle de nos plus habiles grammairiens , que notre langue manquait de prosodie rythmique , et qu'elle

était condamnée, par sa monotonie native, à ne posséder jamais que des vers rimés.

Je ne sais trop si ce fut à cause de l'affront que je recevais comme Français ou comme poète, que je fus un peu choqué de cet arrêt, et que je me permis de douter de l'infailibilité d'un tribunal, qui, de propos délibéré et dans une question toute française, et qu'un Français seul pouvait décider, couronnait un Italien. Quoi qu'il en soit, je vis qu'il fallait pour le moment renoncer au projet peut-être téméraire que j'avais formé; abandonner la poésie, et attendre du temps l'appel que je croyais que le temps devait inévitablement interjeter contre le jugement porté par l'Institut de France, sur le rapport plus que suspect d'un avocat italien, à l'égard de l'inaptitude supposée de notre langue à recevoir jamais la prosodie rythmique.

Dans cette situation, et comme je m'occupais d'études très sérieuses, et surtout d'une sorte de commentaire sur une nouvelle traduction que j'avais publiée, il y a quelques années, de la *Cosmogonie de Moïse*, un hasard, que je regarderai comme heureux si vous voulez y faire quelque attention, my Lord, me fit tomber entre les mains votre poème de *Caïn*. Le sujet, qui se trouvait nécessairement dans la ligne de mes travaux actuels, me frappa; et votre nom m'ayant donné la certitude qu'il devait être traité avec grandeur, me le

fit lire. Vous dire l'effet que me causa sa lecture est une chose impossible pour le moment. Vous en jugerez en considérant la résolution qui en fut la suite.

Que cet ouvrage soit un très beau morceau de poésie, est assurément hors de doute ; je ne connais rien dans le même genre qui puisse lui être comparé. Vous êtes, my Lord, un poète directement inspiré ; et je ne crois pas que, depuis Homère, un seul ait pu prétendre à la même prérogative. Mais comme je ne puis vous appliquer l'idée de Platon, ni croire, d'après ce philosophe, que vous pouvez, comme les poètes qu'il cite, céder à une inspiration aveugle, et, mu par un certain enthousiasme, dire des choses que vous ne comprenez pas, je suis obligé de prendre votre étonnante poésie comme l'expression de vos sentimens, et me trouve conduit à voir dans le *Mystère dramatique de Caïn*, l'exposé d'une doctrine dommageable pour vous, dangereuse pour les autres, inadmissible pour moi, et qu'il est de mon devoir de combattre.

J'espère que vous n'en serez nullement offensé. Si votre poème n'était pas une des plus extraordinaires productions de notre siècle, si même il n'était remarquable que du côté de la poésie, je ne m'en serais pas occupé. Vous avez fait d'autres ouvrages qui renferment, m'a-t-on dit, des beautés du premier ordre ; je n'en suis pas surpris. Vous

ne pouvez mettre partout que ce qui est en vous : une très belle et très forte poésie. On vous accuse de peindre avec trop de vérité les passions orageuses qui bouleversent le cœur de l'homme , et les calamités effrayantes qui affligent la nature. Ces choses ne sont malheureusement que trop communes. Le choix que vous en faites dépend de vous, et je ne vois pas qui aurait le droit de vous en reprendre.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais, dit-on, la peinture que vous tracez avec tant de vérité, des vices et des catastrophes effrayantes dont la vie humaine offre le spectacle, affecte les imaginations faibles, les trouble, et tend à les égarer. Je ne crois pas cela. Puisque ces choses sont dans la nature, il est bon que l'homme les connaisse, soit pour en étouffer les causes en lui-même, soit pour en éviter les effets dans les autres. Ce n'est ni pour effrayer les marins, ni pour leur faire aimer les naufrages, qu'on signale les écueils dont les mers sont semées, et qu'on décrit les tempêtes qui en soulèvent les vagues ; mais pour éclairer leur inexpérience, les prémunir contre une funeste sécurité, et leur apprendre à prévoir ou à surmonter les obstacles de la navigation. Ainsi donc, je trouve tout aussi utile qu'on décrive les dérèglemens de don Juan ou de Sardanapale, que les admirables actions de Socrate ou de Titus. Si vous n'aviez appliqué

vosre poésie qu'à peindre des individus humains, de quelque nature qu'ils eussent été, j'aurais sans doute admiré votre talent dès qu'il serait venu à ma connaissance; mais, considérant vos ouvrages comme entièrement étrangers à mes occupations, je ne me serais pas attaché à les traduire pour les combattre; et si quelqu'un était venu me dire, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, qu'on vous croyait inspiré par Satan lui-même, à cause de la force et de la vérité que vous mettez à dépeindre les caractères infernaux et les œuvres sataniques, j'aurais souri d'un éloge aussi extraordinaire; mais je n'en aurais pas moins considéré comme un éloge une accusation aussi étrange que ridicule.

Pourquoi, me demanderez-vous alors, ai-je mis tant d'empressement à traduire votre *Mystère de Caïn*, et tant d'importance à le réfuter? Le voici, my Lord. C'est que ce ne sont plus des individus humains que vous avez mis en scène, mais des principes cosmogoniques; ce ne sont plus des actions particulières, des opinions quelconques que vous avez exposées, mais des actes universels, des dogmes fondamentaux que vous avez travestis. Vous n'avez point puisé dans une histoire positive les faits positifs que vous avez racontés, et dont vous avez tiré les inductions les plus redoutables, mais dans un livre sacré dont le texte original vous est inconnu, et que vous n'entendez pas. Je vous prie de ne point vous scandaliser de ce que je viens

de dire là ; car , de la même manière que Boileau a dit assez plaisamment ,

Qu'on peut être honnête homme et mal faire les vers ;

je dis avec plus de vérité encore , et sans la moindre plaisanterie , qu'on peut faire non seulement de bons vers , mais être encore le premier poète du monde , et l'homme le plus distingué , sans entendre l'hébreu.

Comme il serait possible , my Lord , que le cours de vos études ne vous eût jamais porté sur ce sujet , ou que , vous y ayant porté , vous en eussiez laissé effacer les traces par d'autres occupations ou d'autres idées , je vous demande la permission de vous y arrêter un moment.

Les faits sur lesquels repose votre *Mystère dramatique de Caïn* , sont , à ce que vous croyez sans doute , renfermés dans les premiers chapitres d'un livre saint , appelé *la Bible*. Mais ce titre même de *Bible* , qui signifie *le Livre* , en grec , et qui indique par conséquent une origine grecque , annonce que ce n'est là qu'une version d'un ouvrage beaucoup plus ancien , puisqu'il est celui du prophète des Hébreux , Moïse , et qu'il contient la cosmogonie de cet homme célèbre , et sa doctrine sacrée. Or , l'ouvrage de Moïse existe en original ; il est écrit en hébreu , sous le titre de *Sépher* , et les premiers chapitres dans lesquels se trouvent les actes cosmogoniques , que vous avez pris , avec les traducteurs grecs , pour des faits historiques , portent , dans cet

original, le nom de *Bæreshith*, qu'on a interprété par celui de *Genèse*.

Mais s'il existe, de *la Bible*, un original appelé *Sépher*, comme cela est très certain, il est évident que cet original doit faire autorité de préférence à la copie; et qu'avant de poser en fait que telle ou telle chose a été dite par Moïse et se trouve dans le livre sacré des Hébreux, et surtout avant d'en tirer des conséquences aussi formidables que celles que vous en avez tirées, il faut non seulement prouver que ces choses sont dans *la Bible*, mais encore qu'elles sont dans *le Sépher*, c'est-à-dire dans le texte original dont *la Bible* n'est qu'une version. Il est vrai que pour tenter une pareille chose, il est nécessaire avant tout de savoir l'hébreu; non pas seulement l'hébreu des écoles, qui n'est qu'un calque de la version grecque, puisque tous les dictionnaires hébreux que nous possédons sont formés sur cette version, mais l'hébreu originel, tel que l'entendait Moïse. Car, considérez attentivement, my Lord, que la version grecque du *Sépher* ayant servi de type pour donner une signification à tous les mots hébreux qui entrent dans la composition de ce livre sacré, les lexiques hébreux ne nous offrent jamais, soit en grec, soit en latin, que le sens même donné par cette version; de manière que savoir l'hébreu des écoles n'est que savoir la version grecque, et que savoir la version grecque n'est que savoir l'hébreu des écoles; c'est-à-dire l'hébreu de

cette même version , lequel peut être très différent de l'hébreu de Moïse , ainsi qu'il l'est en effet beaucoup. C'est un cercle vicieux dont il est très difficile de sortir.

Les savans qui se sont occupés de cette matière , en ont conçu un effroi d'autant plus grand , qu'ils voyaient , à n'en pouvoir douter , que la langue hébraïque , celle dans laquelle Moïse avait écrit , altérée par les révolutions successives auxquelles le peuple hébreu avait été en proie pendant près de mille ans , s'était irrévocablement perdue à l'époque de la captivité de Babylone ; de manière qu'il était constant qu'elle n'existait plus depuis environ quatre siècles , lorsque le roi d'Égypte Ptolémée , fils de Lagus , ayant élevé dans Alexandrie cette superbe bibliothèque confiée à la garde de Démétrius de Phalère , conçut le dessein d'enrichir ce monument de tout ce que la littérature des peuples offrait alors de plus précieux , et ordonna de traduire en langue grecque le *Sépher* de Moïse , dont il avait reçu un exemplaire du souverain pontife Éléazar. L'embaras de trouver dans Alexandrie des Juifs qui entendissent une langue perdue depuis un si grand nombre d'années , ne fut pas la seule difficulté qui s'opposa à l'exécution des desseins du roi. Les Esséniens auxquels s'adressa Démétrius , les seuls en état de répondre à son attente , trouvaient dans leur culte un obstacle insurmontable à ses desirs. Ils ne pouvaient sans crime violer le mystère du livre saint.

Une tradition respectée menaçait du courroux de Dieu celui qui oserait en expliquer le texte aux étrangers. Pressés entre la loi religieuse qui leur défendait la communication des mystères divins, et l'autorité du prince qui leur ordonnait de traduire *le Sépher*, il paraît que ces sectaires prirent un biais assez adroit. Possesseurs de la tradition orale conservée depuis Moïse, ils savaient que le texte du *Sépher* était construit de manière à présenter dans le *Bæreshith* trois sens parfaitement distincts quoique étroitement liés l'un à l'autre : le premier propre, le second figuré, le troisième hiéroglyphique. Sous ce triple rapport, le livre saint était comparé par eux à l'Univers et à l'homme, et se composait également de corps, d'âme et d'esprit. Par le corps du livre, ils entendaient le sens grossier et matériel; par l'esprit et l'âme, le sens spirituel et mystérieux, perdu pour le vulgaire. En donnant ce qu'ils appelaient le corps du *Sépher*, ils obéirent à l'autorité civile, et en retenant l'esprit, à leur conscience. Ainsi ils firent une version qui n'était ni entièrement exacte, ni tout-à-fait inexacte. Sur trois parties d'une même chose, ils en donnèrent une : celle qui servait d'enveloppe aux deux autres, et qui ne pouvait point compromettre des secrets qu'ils avaient juré de garder inviolablement.

Ce que je viens ici de vous exposer d'une manière succincte, je l'ai déjà exposé fort en détail dans un

ouvrage que je publiai il y a plus de six ans, intitulé *la Langue hébraïque restituée*, duquel environ cinq cents exemplaires circulent déjà dans le monde savant : ce qui suffit pour qu'un ouvrage de ce genre, élevé à la hauteur de deux volumes in-4°, soit connu et apprécié. C'est là où j'ai rapproché les preuves de ce que je viens de vous dire, et que j'ai montré, soutenu par l'appareil d'une assez vaste érudition et d'une connaissance assez approfondie des langues de l'Orient, « que la langue « hébraïque, déjà corrompue par un peuple grossier, et d'intellectuelle qu'elle était à son origine, « ramenée à ses élémens les plus matériels, fut « entièrement perdue après la captivité de Babylonie. » C'est un fait historique dont il est impossible de douter, de quelque scepticisme dont on fasse profession. *La Bible* le montre ; *le Thalmud* l'affirme ; c'est le sentiment des plus fameux rabbins ; Walton, l'auteur des *Prolégomènes* mis en tête de la belle *Polyglotte* de Londres, ne peut le nier ; enfin le meilleur critique qui ait écrit sur cette matière, Richard Simon, ne se lasse pas de le répéter. Mon intention n'étant pas, my Lord, de vous fatiguer d'une érudition déplacée, je me contenterai de vous indiquer ce dernier écrivain, si vous jugez à propos de vérifier mes citations. Voyez, dans ce cas, son *Histoire critique du Vieux Testament*, L. I. ch. 8, 16 et 17.

Mais ce fait important étant établi, et dès long-

temps connu des savans de tous les cultes, tant israélites que chrétiens et même musulmans, comment douter que plusieurs d'entre eux n'aient entrepris de restituer la langue hébraïque, afin de pénétrer par son moyen dans les mystères d'un livre sacré, non seulement vénérable parce qu'il sert de base fondamentale aux trois plus puissans cultes de la terre, mais encore respectable par sa haute antiquité, et très intéressant sous ce seul rapport? Aussi est-il certain que plusieurs ont fait, à diverses époques et parmi différentes nations, des efforts très grands pour parvenir à ce but. Les savans israélites et les musulmans des beaux siècles des califes Al-Rashid, Al-Mamoun et Al-Mansor, furent sans doute les premiers à réussir; mais leurs succès restèrent presque tous inconnus et circonscrits dans leurs seules personnes, à cause des préjugés de leur culte qui leur défendaient la divulgation de la vérité. Plusieurs se servirent néanmoins de leurs connaissances pour donner un ébranlement à la science et pousser en avant l'esprit humain. Tel fut, principalement parmi les musulmans, le célèbre Aben-Roshi que nous nommons Averroës, qui, en traduisant le premier les ouvrages d'Aristote en arabe, et en commentant le philosophe grec, changea la face de l'Europe, et répandit au milieu des ténèbres qui la couvraient un rayon lumineux, qui, s'augmentant par degrés, y rappela enfin toutes les clartés des sciences que la férocité des

Barbares y avaient éteintes, et toutes les beautés des arts que leur glaive destructeur avait anéanties. Les doctes israélites se contentèrent souvent de renfermer leur doctrine dans des livres obscurs, qu'on nomma cabalistiques, à cause d'une certaine tradition orale, appelée *Kabale* dans leur idiome, qu'ils faisaient remonter jusqu'à Moïse, ainsi que je l'ai dit en parlant des Esséniens, et dont ils prétendaient être possesseurs comme eux. Parmi ceux qui ont fait de cette *Kabale* l'usage le plus avantageux aux sciences, on doit citer, chez les anciens, Hillel, le plus illustre des éditeurs du texte sacré, après Esdras; et chez les modernes, Maïmonides, et surtout Spinoza.

Ce dernier, fort mal connu, et fort défiguré par ses interprètes, est certainement celui des savans modernes qui a le plus contribué au développement des lumières, par les chocs violens qu'il a occasionnés dans les opinions tant de ses adhérens que de ses contradicteurs. Les hommes qui l'ont accusé de matérialisme et d'athéisme n'entendaient rien à la signification de ces deux termes. Spinoza est l'unitaire le plus puissant qui ait paru dans le monde. Les axiomes qu'il a posés en faveur de l'unité universelle n'ont pas encore été renversés.

Vous, my Lord, qui, autant que je puis l'entrevoir dans votre *Cain*, le seul ouvrage que je connaisse de vous, êtes un puissant diarchiste, c'est-à-dire un promoteur des deux Principes, on dit

aussi que vous êtes un athée ; mais c'est la plus absurde des contradictions. Vous êtes peut-être plus religieux que la plupart de ceux qui vous accusent d'athéisme sans avoir la force d'approfondir votre système. Le seul point où vous errez , selon moi , c'est dans la confusion que vous faites des deux Principes que vous admettez. Mais nous aurons tout le temps de revenir sur cet objet dans les remarques que je me propose de faire plus loin. Continuons.

Je disais que les doctes israélites et musulmans, instruits de cette vérité certaine que la langue hébraïque , déjà défigurée pendant le laps de temps qui s'était écoulé entre la mission de Moïse et la captivité de Babylone , s'était entièrement perdue durant cette captivité , avaient fait des efforts fréquens pour la restituer , et pénétrer par son moyen dans les mystères sacrés du *Sépher* : efforts qui , chez plusieurs d'entre eux , avaient été couronnés du succès. Les langues chaldaïque , syriaque et arabe qu'ils possédaient leur donnaient pour cela des facilités qui manquèrent aux chrétiens d'Europe. Parmi les chrétiens d'Asie , et surtout parmi ceux d'Afrique , établis en Égypte , il s'en était trouvé beaucoup qui avaient joui d'abord du même avantage ; mais les clartés qu'ils avaient tâché de répandre furent promptement éteintes par les funestes calamités qui assaillirent l'empire romain ; la corruption qui en atteignit les fondemens encore

mal affermis, et l'irruption des Barbares qui en renversa de fond en comble l'édifice politique.

Les chrétiens d'Europe ayant mêlé au fanatisme, déjà trop reproché aux Juifs, l'intolérance farouche des Goths, dépourvus de discernement et de réflexion, refusèrent de reconnaître pour chrétiens ceux qui avaient admis, comme eux, au concile de Nicée les dogmes du christianisme, et qui, dans l'école d'Alexandrie, érigée en sanctuaire, en avaient créé tous les rites. Ils traitèrent d'hérétiques ceux qui prétendaient à quelque lumière dans ces jours ténébreux du règne des Vandales, des Hérules ou des Francs, et livrèrent à la dérision le nom de gnostiques ou de savans, qu'ils étaient incapables de comprendre ou de soutenir. Alors la célèbre Hypacie fut massacrée dans les rues d'Alexandrie; les livres d'Origène furent anathématisés, et on ne se souvint plus qu'on devait à son maître Ammonius Saccas cet admirable rite de la messe catholique, que Luther a condamné parce qu'il était hors d'état d'en sentir les mystérieuses beautés.

Depuis cette époque jusqu'à ce même Luther, qui parvint à consolider dans le christianisme une réforme déjà vainement tentée avant lui, je ne vois pas que la langue hébraïque ait été comprise dans son génie intime par quelque chrétien de distinction, si ce n'est peut-être par Raymond Lulle, qui, frappé des avantages qu'on en pouvait tirer

pour la compréhension du livre saint, fit des efforts incroyables pour en faire admettre l'étude dans les universités, avec celle de l'arabe et des autres langues orientales. Avant lui, c'est-à-dire avant le milieu du treizième siècle, on savait à peine, malgré les travaux que saint Jérôme avait exécutés à la fin du quatrième, qu'il existait une langue hébraïque dont on pouvait tirer quelque secours pour l'avancement de la religion chrétienne. Les mille ans de ténèbres qui avaient couvert l'Europe commençaient à peine à faire place à un faible crépuscule. Quoiqu'on possédât une *Vulgate* latine, la *Bible* grecque n'en continuait pas moins à faire autorité. On rapportait tout à cette copie incorrecte; on la consultait avec le respect religieux qui n'était dû qu'à l'original; et déjà même du temps de saint Augustin, qui le dit expressément, on ignorait complètement que cet original existât.

Lorsque, grâce aux efforts de Raymond Lulle, on parvint encore une fois à s'apercevoir de l'existence de cet original, on était encore si imbu de préjugés à cet égard, que le cardinal Ximenès ayant fait imprimer, en 1515, une *Polyglotte* composée de l'hébreu, du grec et du latin, plaça le latin entre le texte hébraïque et la version grecque, et compara cette *Bible*, ainsi rangée sur trois colonnes, à Jésus-Christ entre les deux larrons : le texte hébreu, selon son sentiment, représentait le mauvais larron. Ainsi se trouvait traité, il y a trois siècles,

et au moment de l'apparition de Luther, l'ouvrage original du prophète des Hébreux, par un prince de l'Église.

Malgré toutes les peines que Luther se donna pour entendre l'hébreu, ce chef de la réforme ne l'entendit jamais ; et cela parce que la violence de son caractère , qui le portait à diviser et à détruire , n'avait rien d'assez calme pour le conduire à la compréhension d'aucun mystère , ni à l'édification d'aucune vérité. Il rejeta plusieurs mystères du christianisme , sous le prétexte qu'il ne les comprenait pas , et qu'ils répugnaient à la raison. S'il eût osé suivre ce premier pas que lui faisait entreprendre son caractère audacieux , il aurait rejeté les uns après les autres tous les mystères qu'il ne comprenait pas davantage ; ainsi que l'ont observé malignement Érasme et Bayle : Bayle , surtout , qui lui crie dans son style mordant et serré , qu'il est inconséquent à la raison humaine de rejeter deux choses sur dix ou douze , lorsqu'il lui est démontré que toutes les douze lui sont également incompréhensibles ; et qu'il faut , ou les rejeter toutes les douze si l'on manque de foi , ou les admettre toutes les douze si l'on n'en manque pas. La foi , en effet , n'est pas une chose qui admette le plus ou le moins comme le froid ou le chaud.

Mais Luther , comme vous le savez fort bien , my Lord , ne se piquait pas d'être le plus conséquent des hommes. Il eut cela de commun avec

Calvin, mais il fut meilleur et plus tolérant que son disciple. Cependant ce hardi novateur qui rejetait avec audace l'autorité du souverain pontife, qu'il avait reconnue en sa qualité de membre du corps sacerdotal ; qui déliait les religieux, ses confrères, de leurs sermens pour se délier des siens ; qui abolissait, de son autorité privée, le sacrifice de la messe ; qui rejetait le dogme de la présence réelle dans le sacrement de l'eucharistie, parce que ces choses étaient contraires, disait-il, à la justice et à la saine raison, en admettait une foule d'autres que la même justice et la même saine raison auraient pu contester également, et pour lesquelles il fallait de la foi. Mais depuis qu'il avait nié l'autorité de l'Église, et qu'il avait méconnu son chef suprême, qui pouvait être le régulateur de cette foi ? A quoi devait-on la donner ? à quoi pouvait-on la refuser ? N'était-il pas à craindre qu'on ne la plaçât là où il ne fallait pas la placer, et qu'on ne la plaçât pas là où il aurait fallu ? Luther, pour se tirer de cet embarras, posa cet axiome fondamental : « que l'Écriture seule est et doit être la règle de la foi ; et que tout homme d'un entendement sain, d'un esprit juste, en devient le légitime interprète, après s'être mis par ses études en état de l'être, ou lorsque Dieu a daigné lui en accorder l'intelligence. »

Fort bien. Vous êtes, my Lord, né dans la religion réformée, et moi aussi. Tous les deux élevés dans cette doctrine, nous pourrons nous entendre

parfaitement ; et si je n'ai rien à vous reprocher comme hérétique , vous n'avez aucune crainte à former contre mon orthodoxie.

A présent, voyons. Vous avez choisi dans le *Sépher* de Moïse, dans ce que Luther appelait l'Écriture, un texte, et vous l'avez paraphrasé dans un poëme admirable du côté de la poésie ; mais du côté des inductions que vous en avez tirées, erroné au dernier point. Trouvez bon que je vous dise cela, my Lord ; vous êtes assez fort d'intelligence et de génie pour me permettre de vous dire la vérité. J'ai mis dans ma tête de vous la faire goûter ; ne la repoussez pas au premier mot ; attendez d'avoir lu tout ce que j'ai à dire , ensuite vous prononcerez. J'ai traduit vos dix-huit cents vers , d'entraînement, en quinze jours de temps, et je les ai trouvés constamment beaux, quoique souvent en contradiction avec mes sentimens les plus intimes et les plus chers. Ayez un peu d'indulgence pour ma prose, et accordez-lui quinze minutes de lecture.

Voici le texte sur lequel s'appuie votre poëme. En le choisissant pour épigraphe , vous avez assez donné à entendre que c'était le canevas sur lequel vous alliez broder. Votre broderie est fort belle , quoique faite sur un fond tout-à-fait faux. Qu'eût-elle été si vous l'aviez adaptée à un fond vrai , et que vous auriez admis comme tel !

Now, the serpent was more subtil than any beast of the field, which the Lord God had made. Gen. III, 1.

Ceci, si je ne me trompe, est tiré d'une traduction de *la Bible*, faite sous le règne du roi Jacques, et imprimée par l'ordre exprès de ce monarque, pour être lue dans les églises. En faisant abstraction de toute autre traduction, et considérant les paroles anglaises de ce texte, on peut les rendre ainsi en français :

« Or, le serpent était plus subtil qu'aucune bête du champ
« que le Seigneur Dieu eût faite. »

D'après la doctrine de Luther, qui est la vôtre et la mienne, vous êtes interprète-né de l'Écriture, pour ce qui vous regarde ; car je vous considère assurément comme d'un entendement sain et d'un esprit juste ; mais êtes-vous sûr que ce soit ici l'Écriture ; et ne craignez-vous pas de prendre pour règle de votre foi, ce qui n'est pas elle ? Luther, en parlant de l'Écriture, a-t-il entendu parler de l'Écriture des hellénistes, de celle de saint Jérôme, de la sienne même, de celle de Calvin ? Non, assurément, mais de l'Écriture originelle, de l'Écriture de Moïse, de celle du *Sépher*, en un mot. Or savez-vous si la traduction anglaise que vous citez en rend exactement le sens ? Si elle le rend, je conviens avec vous que tout ce que vous avez dit est juste ; que toutes les conséquences que vous en avez déduites sont bonnes, et qu'en effet votre poème est un mystère énorme, dont le sens formidable est fait pour effrayer. Mais si votre épigraphe ne rend pas un mot du texte originel hébreu, s'il

n'y a rien de la pensée de Moïse qui y soit renfermé, qu'est-ce que tout cela devient ? En partant d'une fausse donnée, votre entendement sain et votre esprit juste ne tendent qu'à vous égarer de plus en plus ; toutes vos inductions sont illusoires, et votre mystère n'est qu'un fantôme vain que le souffle de la vérité fait évanouir en fumée.

Vous n'êtes pas le seul, my Lord, que les traductions erronées des premiers chapitres du *Bæreshith* aient conduit à des résultats funestes. Dans les premiers siècles du christianisme, les hommes qu'y attiraient l'éclat de ses rites et la profondeur de ses mystères, étaient souvent des savans, des philosophes platoniciens, qui, lassés de la corruption du polythéisme, de la divagation de ses mystères, venaient dans le sein de l'Unité divine unie au Logos et à l'Ame universelle, se débarrasser de cette multitude de dieux et de déesses, de demi-dieux et de héros, dont le nombre avait fini par les accabler. Mais souvent ces hommes, revenus du premier enchantement que leur avaient causé la morale de l'Évangile, ses dogmes simples et consolateurs, profitant néanmoins d'un reste de clarté dans ces jours ténébreux, pour fixer la base de la croyance qu'on leur présentait, s'en détachaient brusquement et avec dédain. Tels furent Valentin, Basilide, Marcion, Apelles, Bardesane, et Manès, le plus terrible des adversaires que la Bible ait rencontrés. Tous traitaient d'impie l'au-

teur d'un livre où l'Être bon par excellence est représenté comme l'auteur du mal, où cet Être crée sans dessein, préfère arbitrairement, se repent, s'irrite, punit sur une postérité innocente le crime d'un seul dont il a préparé la chute. Manès ne disait pas autre chose dans ses ouvrages, que ce que vous avez dit dans le vôtre. Jugeant Moïse sur le livre grec qu'on disait être de lui, ce puissant hérésiarque regardait le prophète des Hébreux comme ayant été inspiré par le Génie du mal.

Et ce n'étaient pas les hommes que je viens de nommer, ni leurs sectaires, condamnés comme hérétiques, qui sentaient seuls ces difficultés. Parmi les premiers Pères de l'Église, les plus savans et même les plus orthodoxes en étaient frappés. Saint Augustin convenait qu'il n'y avait pas moyen de conserver le sens littéral des trois premiers chapitres de *la Genèse*, sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui. Origène avouait que si l'on prenait l'histoire de la création dans le sens littéral, elle est absurde et contradictoire. Il plaignait les ignorans qui, séduits par la lettre, et méconnaissant l'esprit des livres saints, attribuaient à Dieu des sentimens et des actions qu'on ne voudrait pas attribuer au plus injuste et au plus barbare de tous les hommes. Le savant Beausobre, dans son *Histoire du Manichéisme*, et le père Petau, dans ses *Dogmes théologiques*, citent une foule d'exemples semblables. Le plus frappant

est sans doute celui de saint Paul, qui déclare en une infinité d'endroits que la lettre tue, et que l'esprit vivifie; et qui, dans sa *II^e Épître aux Corinthiens*, donne clairement à entendre que Moïse a jeté sur ses écrits un voile que le vulgaire des Juifs n'a pas encore levé.

Vous voyez bien, my Lord, que le vice radical du chapitre dans lequel vous avez puisé le texte de votre poème, a été senti par d'autres que par vous. C'était même pour éviter l'inconvénient grave des conséquences qu'on pouvait en tirer, que l'Église chrétienne, éclairée par les orages qu'y avaient excités Marcion et Manès, avait pris la sage résolution d'interdire au peuple la lecture des livres saints. Les Protestans se sont beaucoup récriés sur cette interdiction, qu'ils ont traitée de tyrannique; mais ils ne voyaient pas ou ils ne voulaient pas voir que c'était, dans la situation des choses, le meilleur parti à prendre; et qu'il valait mieux laisser quelques individus ignorans dans leur ignorance, que de leur donner, hors de propos, une science funeste, qui les portât à leur propre destruction ou à la destruction des autres. Cette interdiction, limitée d'ailleurs aux classes inférieures de la société, alors plongées dans les ténèbres, était loin d'avoir les mêmes inconvéniens que la liberté illimitée laissée par Luther. Cette liberté, comme vous le savez, remplissant tout à coup d'une folle présomption une foule de stupides ou de fougueux

sectaires , et leur persuadant , au sein de la sottise ou du délire , qu'ils étaient assez sains d'entendement ou assez favorisés de Dieu pour interpréter les Écritures , produisit en Allemagne et en Angleterre un essaim de sectes opposées , de moraves , d'anabaptistes , de puritains , de quakers , etc. , qui , dès l'origine de la réforme , se propageant au loin , remplirent l'Europe de troubles et de meurtres.

Il aurait mieux valu , sans doute , que les livres saints fussent traduits de manière à pouvoir être mis entre les mains de tout le monde , sans rien prêter à l'interprétation arbitraire de personne ; mais cela ne se pouvait pas depuis que la langue hébraïque s'étant perdue comme je l'ai dit , il était survenu , par l'astuce des Esséniens , une version fautive , qui avait usurpé la place du texte original. Peut-être l'Église chrétienne aurait-elle dû connaître plus tôt le mal et en trouver le remède , en cherchant à restituer dans tout son éclat le monument sacré sur lequel elle était fondée ; elle aurait certainement évité par là les troubles causés par Wiclef et Jean Huss , et n'aurait pas été déchirée par le schisme de Luther et de Calvin. Il ne se fût agi pour cela que de trouver un savant qui se fût dévoué à reconstruire l'édifice écroulé de la langue de Moïse. Cela était difficile , mais non pas impossible , puisqu'il est démontré que beaucoup d'hommes , tant israélites que musulmans et chrétiens , l'ont fait pour leur propre usage , et qu'enfin

je l'ai fait moi-même, poussé par le seul désir de connaître l'origine de l'Univers, dans un moment où mon dessein était d'écrire l'histoire de la Terre.

Que j'aie réussi dans cette entreprise me paraît hors de doute, puisque l'ouvrage que j'ai publié sur cet objet en deux volumes *in-4°*, répandu en assez grand nombre, est depuis assez long-temps entre les mains des savans¹. C'est après avoir posé cette base de la langue hébraïque, et tandis que je m'occupais du Commentaire que j'avais promis sur *la Cosmogonie de Moïse*, que votre *Mystère de Cain* m'est tombé entre les mains. Je vous ai dit, my Lord, quel effet j'en avais ressenti. Déterminé par une impulsion soudaine à interrompre mes occupations sérieuses, je suis entré dans la carrière poétique, et je vous ai traduit pour avoir le droit de vous combattre. Permettez-le-moi, puisqu'il ne peut vous en provenir que de la gloire; car il n'est point question ici de poésie : la vôtre est au-dessus de tout éloge. Il est question seulement des conséquences que vous faites découler de certains actes cosmogoniques, qu'une version imparfaite dont je vous ai dévoilé l'origine, vous a fait prendre pour des faits historiques. Voyons quels sont ces actes,

¹ Cet ouvrage se compose d'une Grammaire hébraïque, fondée sur des principes entièrement nouveaux, d'un Vocabulaire radical, et d'une Traduction en anglais et en français des dix premiers chapitres du *Bareshith*, avec des notes nombreuses, où le sens donné à chaque mot est prouvé par son analyse radicale, et sa confrontation avec le mot correspondant dans les principales langues de l'Orient.

et lisons ce qu'a écrit Moïse, et non ce que lui ont fait dire ses traducteurs.

Ce qu'a écrit Moïse a déjà été publié par moi dans l'ouvrage que je viens de citer. Il serait trop long de le transcrire ici dans son entier ; et d'ailleurs, cette transcription m'engagerait dans des explications qui dépasseraient les bornes que je dois mettre à cette Lettre. Contentons-nous pour le moment de quelques données générales, sur lesquelles j'aurai occasion de revenir encore. Reprenons seulement votre épigraphe, et voyons en quoi la copie diffère ici de l'original.

La traduction anglaise que vous avez copiée dit, comme nous l'avons vu : « Or, le serpent était plus subtil qu'aucune bête du champ que le Seigneur Dieu eût faite. »

Et voici ce que dit Moïse :

והנחש היה ערום מכל חית אשר עשה יהוה אלהים :

Wha-Nahash ha'alah hâroum mi-êhol hâ'ath ha-shadeh asher hâshah Jhohah Êlohm.

C'est-à-dire en français :

« Or, l'attrait originel (la cupidité) était la passion entrainante de toute vie élémentaire (le ressort intérieur) de la nature, ouvrage de Jhohah, l'Être des êtres. »

Vous voyez déjà, my Lord, qu'il n'y a là-dedans ni serpent, ni subtilité, ni bête, ni champ. Les traducteurs hellénistes ont fait toutes ces belles choses, soit par ignorance, soit de propos délibéré comme je le soupçonne. Tout le reste du chapitre

est à l'avenant. Vous pouvez, d'après cet exemple, juger des singuliers contrastes qu'il présente. Ces traducteurs ne voulant pas déchirer le voile que Moïse a étendu sur l'origine du Mal, de peur d'en courir l'anathème lancé contre tous ceux qui livreraient aux étrangers ce formidable mystère, commencent ici à l'épaissir de toutes leurs forces. Pour eux, l'attrait originel, la cupidité devient *un serpent*; une passion entraînant, un ressort intérieur devient une *subtilité*; la vie élémentaire se transforme en *une bête*; et enfin la nature n'est plus qu'*un champ*. Comment trouvez-vous le travestissement? comprenez-vous à présent le singulier effet qu'a dû me faire votre poème?

Tandis que le législateur des Hébreux, rempli d'une inspiration divine, s'élève à des hauteurs incommensurables; qu'il développe et qu'il fait agir les Principes de l'Univers dans leur origine universelle; qu'il peint leurs modifications et leurs particularisations; vous, sur les pas de ses traducteurs malins, vous voyez, dans des êtres cosmogoniques, des hommes et des femmes, et dans les modifications de ces êtres, des faits historiques, dont vous tirez des conséquences rigoureusement vraies pour vous, mais tout-à-fait illusoires pour eux.

Voyons d'abord quel est le caractère que vous donnez à vos personnages.

Dans votre drame, Adam est un bon homme qui

se laisse gouverner par sa femme, et qui fait toujours tout ce qu'elle veut, en ne croyant suivre que sa volonté propre.

Ève est une femme passionnée, adroite, mais violente et vindicative, souveraine de son mari qu'elle a subjugué, et auquel elle feint sans cesse de se soumettre, sans craindre jamais qu'il la domine.

Caïn est un homme d'un caractère violent, passionné, mais généreux; capable des plus hautes vertus comme des crimes les plus grands, selon qu'il est ému; indomptable dans sa volonté, mais susceptible d'entraînement. Il est remarquable par sa grande force qu'il peut employer au bien comme au mal. Son frère Abel est devenu, sous votre pinceau, un homme faible, d'un caractère doux, porté au bien, mais sans énergie pour le faire.

Adah et Zillah sont des personnages insignifiants. Il y a cependant dans Adah l'ébauche d'un beau caractère de femme.

A présent considérons quels sont ces mêmes personnages, non dans les traducteurs de Moyse, mais dans Moyse lui-même.

Ce qu'est Adam, dans son essence universelle, ne peut pas être exprimé sans une instruction préalable, attendu que la civilisation européenne n'étant pas, à beaucoup près, aussi avancée que l'avait été celle d'Asie et d'Afrique avant Moyse, elle n'a pas encore acquis les mêmes pensées universelles, et manque par conséquent de termes pour les ex-

primer. Ces termes ne peuvent se former qu'à mesure que les pensées se développeront. On trouvera dans le Commentaire que je prépare sur la cosmogonie, toutes les données nécessaires pour arriver à ce but. Ce qu'est Adam dans son essence particulière, peut être exprimé; quoique cette idée, particularisée dans la pensée de Moïse, se présente encore pour nous sous une forme universelle. Adam est ce que j'ai appelé le *Règne hominal*, ce qu'on appelait improprement le *Genre humain*; c'est l'*Homme*, conçu abstractivement : c'est-à-dire la masse générale de tous les hommes qui composent, ont composé, ou composeront l'*Humanité*; qui jouissent, ont joui, ou jouiront de la *Vie humaine*; et cette masse ainsi conçue comme un seul être, vit d'une vie propre, universelle, qui se particularise et se réfléchit dans les individus des deux sexes. Considéré sous ce dernier rapport, Adam est mâle et femelle.

Soit qu'Adam se conçoive dans son essence universelle ou particulière, Ève est toujours sa faculté créatrice, sa force efficiente, sa volonté propre, au moyen de laquelle il se manifeste à l'extérieur. Dans le principe de son existence universelle, Ève n'est pas distinguée de la faculté créatrice universelle dont émane Adam. Ce n'est qu'au moment de sa distinction, qu'Adam devient un être indépendant et libre, et qu'il peut exercer à l'extérieur, selon sa volonté propre, sa force efficiente, créa-

trice. C'est toujours par Ève qu'Adam se modifie en bien ou en mal. Ève fait tout en lui et hors de lui.

Caïn et Abel sont les deux forces primordiales de la nature élémentaire. Ce sont les deux premiers êtres cosmogoniques produits par Ève, après que, par un certain mouvement vers la nature élémentaire, elle a perdu son nom d'*Aïsha*, qui désignait la nature intellectuelle d'Adam, pour prendre celui d'Ève, qui n'exprime plus que la vie matérielle de cet être universel. C'est dans cette vie matérielle que Caïn et Abel ont pris naissance, et que leurs principes, qui y étaient en puissance d'être, dès l'origine des choses, sont passés en acte pour produire tout ce qui doit à l'avenir constituer cette vie. Caïn peut être conçu comme l'action de la force compressive, et Abel comme celle de la force expansive. Ces deux actions, selon la forme desquelles tout existe dans la nature, issues de la même source, sont ennemies dès le moment de leur naissance. Elles agissent incessamment l'une sur l'autre, et cherchent à se dominer réciproquement, et à se réduire à leur propre nature. L'action compressive, plus énergique que l'action expansive, la surmonte toujours dans l'origine; et l'accablant pour ainsi dire, compacte la substance universelle sur laquelle elle agit, et donne l'existence aux formes matérielles qui n'étaient pas auparavant.

En personnifiant ces deux actions sous les noms

de Caïn et d'Abel, et en considérant ces deux êtres élémentaires comme *frères*, on a pu facilement voir *un meurtre* là où était un acte cosmogonique de destruction momentanée, et appeler poétiquement *fratricide* cette destruction d'une action l'une par l'autre ; en sorte que, grâce à la traduction des hellénistes, on a transformé en un fait historique, positif, en un meurtre, en un crime exécrable, en un fraticide enfin, un acte cosmogonique qui a commencé à l'origine de la vie élémentaire, qui dure encore, et qui durera jusqu'à ce que cette vie fasse place à une autre.

Vous voyez, my Lord, que les beaux vers que vous avez faits sur le prétendu fraticide de Caïn, sont en pure perte, au moins quant aux conséquences que vous avez voulu en inférer pour nous. Car la fatalité de notre destin ne dépend pas plus de là, qu'elle ne dépend de ce qu'après que le feu a réduit les corps en vapeurs, ces vapeurs, condensées par une certaine action élémentaire, retombent en eau, et éteignent le feu qui leur avait donné naissance. Cet acte cosmogonique que l'on peut considérer poétiquement comme un fraticide permanent, si les deux élémens du feu et de l'eau sont considérés comme frères, pourrait être regardé comme un parricide, si l'on avait été amené par quelque allégorie mystique, ou par quelque mauvaise interprétation d'une cosmogonie antique, à regarder l'un de ces deux élémens comme le fils

de l'autre. C'est précisément ce qui est arrivé à plusieurs nations antiques, et principalement aux Grecs et aux Romains, qui plaçaient un parricide en tête de leur cosmogonie, de la même manière et pour les mêmes raisons que nous y plaçons un fratricide.

Comme Moïse ne nomme point les épouses de Caïn et d'Abel, que vous appelez Adah et Zillah, je n'en dirai rien, sinon que s'il les eût nommées, il les aurait toujours considérées comme les facultés plastiques des êtres cosmogoniques auxquels il les aurait données. C'est la marche constante que suit cet écrivain hiérographe dans l'exposé de sa doctrine. J'ai expliqué dans mon livre de la *Langue hébraïque restituée*, ce qu'il fallait entendre par Adah et Zillah, épouses de Lamech, et par Lamech lui-même. Je reviendrai sur ces personnages cosmogoniques, dans le Commentaire qui doit en être la suite.

Quant à Lucifer, le personnage principal de votre Mystère dramatique; ce Lucifer auquel, avec un nom brillant qu'il doit à une phrase mal interprétée d'Isaïe, vous avez encore donné, my Lord, un caractère si grand, un style si pompeux, une si vaste puissance; ce Lucifer, dis-je, n'est point connu à Moïse comme un être distinct, indépendant. Le premier écrivain hiérographe qui nous en parle sous ce point de vue, est Job, qui le nomme *Satan*, et qui le fait paraître en présence

de Jhòah , avec les autres Esprits immortels , appelés *Beni-Ælohim* , les fils des dieux. Moïse dit aussi de lui, qu'il est la production ou plutôt l'ouvrage de Jhòah , l'Être des êtres ; mais il ne lui donne point d'autre nom que celui de *Nahàsh* , qui caractérise proprement ce sentiment intérieur et profond , qui attache l'être à sa propre existence individuelle , et qui lui fait ardemment désirer de la conserver ou de l'étendre. Ce nom que j'ai rendu par celui d'attrait originel , a été malheureusement traduit dans la version des hellénistes par celui de serpent ; mais jamais il n'eut ce sens , même dans le langage le plus vulgaire. L'hébreu a deux ou trois mots , entièrement différens de celui-là , pour désigner un serpent. *Nahàsh* est plutôt , si je puis m'exprimer ainsi , cet égoïsme radical qui porte l'être à se faire centre , et à tout rapporter à lui. Moïse dit que ce sentiment était la passion entraînant de l'animalité élémentaire , le ressort secret ou le levain que Dieu avait donné à la nature. Il est très remarquable que le nom employé ici par l'écrivain hiérographe , pour désigner cette passion , ce ressort ou ce levain , est *Harym* , le même que Zoroastre , parmi les Perses , avait employé pour désigner le Génie du mal. Ce nom caractérise dans presque tous les idiomes de l'Orient , ce qui est central , caché , mystérieux , scellé , obscur. Ainsi , d'après l'esprit du *Sépher* et la vraie doctrine de Moïse , *Nahàsh harym* ne serait pas un

être distinct, indépendant, tel que vous avez peint Lucifer d'après le système que Manès avait emprunté des Chaldéens et des Perses; mais bien un mobile central donné à la matière, un ressort caché, un levain, agissant dans la profondeur des choses, que Dieu aurait placé dans la nature corporelle pour en élaborer les élémens.

Nous reviendrons encore sur ce sujet important dans le cours des remarques que je me propose de faire sur les endroits les plus frappans de votre poëme. Il me suffit de vous avoir prouvé d'abord, dans cette Lettre, que le sujet du *Mystère de Caïn*, de la manière dont vous l'avez présenté dans votre drame, ne se trouve nullement dans Moïse; et que ce sujet manquant par le fond, manque aussi par les formes, en cela que tous les caractères y sont fantastiques et privés de vérité; en sorte que les faits que vous présentez comme positifs, étant illusoires, et s'attachant, non à des actions humaines, mais à des actes cosmogoniques, les conséquences que vous avez prétendu en déduire sont absolument hypothétiques, et s'évanouissent en fumée, ainsi que je vous l'ai dit.

Voilà pour la partie physique du *Mystère de Caïn*; quant à la partie morale, j'en dirai particulièrement mon avis dans de courtes réflexions, et j'espère, my Lord, que vous ne serez aucunement blessé de me voir attaquer des principes que je

crois subversifs de la société : principes que vous avez sans doute laissé paraître à regret , au moment même où vous y étiez forcé par les inévitables suites de votre raisonnement.

Tout cela n'empêchera pas au reste que votre poème ne conserve ses beautés poétiques. On regrettera seulement que votre admirable talent ne se soit pas exercé avec une connaissance plus approfondie du sujet que vous vouliez traiter. Quelles belles choses n'auriez-vous pas dites ! quelles sublimes images n'eussiez-vous pas présentées à l'esprit , si , au lieu de peindre , comme vous l'avez fait , Caïn et Lucifer toujours de connivence , vous eussiez opposé aux vaines déclamations de l'un et de l'autre , les magnifiques expressions d'un Être possesseur de la vérité , et qui en aurait déployé les irrésistibles argumens ! Vous étiez capable de le faire ; j'en juge par l'incroyable force que vous avez mise à faire triompher l'erreur. Elle triomphe dans vos vers cette terrible ennemie de la vérité ; j'en ai frémi plus d'une fois en vous traduisant. Cependant , tout ému , tout épouvanté que j'en étais , je n'ai jamais affaibli votre expression. Bien loin de votre talent , sans doute , j'ai mis néanmoins un certain orgueil à ne pas trop rester au-dessous de mon modèle ; tant pour montrer à ceux qui pourront me lire avec impartialité , que la langue française ne reste inférieure en rien à l'anglaise ; que

pour vous témoigner, en même temps que je m'apprêtais à vous combattre, la haute estime que j'avais pour mon adversaire.

Je serais extrêmement flatté, my Lord, que vous voulussiez en juger ainsi, en recevant l'assurance des sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur.

FABRE D'OLIVET.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

LA lettre écrite à lord Byron expose une partie des motifs qui m'ont déterminé à traduire son poème de *Caïn* ; mais je ne suis point entré avec lui dans une discussion qui aurait pu lui paraître déplacée, sur les dangers qu'entraîne cet ouvrage pour la plupart des lecteurs. Je me suis contenté, en le transportant dans les champs de la science et de l'érudition, et en lui parlant comme un littérateur à un autre littérateur, de lui faire voir qu'il était très démontré pour moi, et très possible pour lui que les bases sur lesquelles il avait élevé son édifice poétique fussent illusoires, que les événemens qu'il prend pour des faits historiques ne fussent rien moins que tels ; et que, par conséquent, toutes les inductions dans lesquelles il triomphe pour établir la fatalité du destin et la dominance du Génie du mal sur la Terre, sont fausses.

J'ignore quel effet pourra faire sur lui la science nouvelle que je lui ai présentée ; je désirerais, sans doute, qu'elle eût assez de force pour faire pénétrer dans une âme aussi élevée que la sienne, la lumière de la vérité, et qu'il fût conduit par elle à voir les épouvantables dangers, non seulement auxquels

il s'expose en suivant un système aussi erroné que le sien, mais encore auxquels il expose un grand nombre de ses semblables en leur présentant ce système destructeur revêtu de tous les charmes d'une poésie entraînante. Ces dangers sont assurément très grands; et je les ai tellement sentis en lisant son ouvrage, que, quoique je fusse entièrement absorbé, à cette époque, par des travaux d'une érudition captivante, je n'ai pas balancé un moment pour m'en arracher et pour combattre mon adversaire.

Cet adversaire, marchant sur les traces d'Épicure, de Lucrèce et de Bayle, renouvelle, sous d'autres formes, les terribles argumens que ces trois hommes ont tour à tour élevés contre la Providence divine, et tend à prouver comme eux, quoique par des moyens différens, que cette Providence n'existe pas, ou que, si elle existe, son influence est nulle, puisque le mal triomphant impunément sur la terre, en livre les habitans à l'aveugle fatalité d'un irrésistible destin. D'après les raisonnemens captieux qu'il entasse, et les conséquences funestes qu'il tire de quelques faits cosmogoniques, il arrive aux mêmes conclusions que Bayle, et laisse ses lecteurs dans cette cruelle alternative, savoir : que Dieu est faible, s'il est bon ; méchant, s'il est fort ; ou, s'il est puissant et bon, entièrement étranger aux destinées de l'homme. Faible, s'il est bon ; puisque voulant et devant empêcher le mal, il ne le peut empêcher :

méchant, s'il est fort ; parce que pouvant et devant empêcher le mal, il ne veut pas l'empêcher : et enfin, entièrement étranger aux destinées de l'homme, s'il est puissant et bon ; puisque pouvant, devant et voulant rendre l'homme heureux, il le laisse néanmoins en proie aux plus affreuses calamités.

Dans un ouvrage que je publiai il y a quelques années sur les *Vers dorés de Pythagore*, j'exposai dans toute leur force les argumens d'Épicure, de Lucrèce et de Bayle, et je renversai par la dialectique du raisonnement les conclusions que ces trois philosophes en avaient tirées par les mêmes moyens ; mais Lord Byron, quoique visiblement imbu des mêmes maximes, ne suit pas les mêmes voies. Il ne raisonne pas d'une manière froide et sévère comme eux ; il ne débat pas le pour et le contre avec le calme d'une logique rigoureuse ; il se lance avec audace au centre du sujet, s'y établit en maître ; et, parlant avec une rare éloquence au cœur de l'homme, en éveille toutes les passions, s'arme contre lui de leur propre véhémence, et le conduit par un chemin d'autant plus sûr qu'il a mis un art infini à lui cacher les précipices dont il est bordé. L'ouvrage dans lequel il remplit ce dessein, prémédité ou non, car les poètes, il faut en convenir avec Platon, frappent souvent à des buts qu'ils n'ont pas visés, cet ouvrage, dis-je, est d'autant plus dangereux qu'il puise ses moyens les plus redoutables dans un livre sacré, et dont le lecteur accoutumé à vénérer les

récits n'ose pas en infirmer les assertions, ni soupçonner même qu'elles puissent être infirmées. L'auteur, tout-à-fait à son aise sur ce point, ayant posé des faits dont il n'a nulle peine à faire sentir la fatalité et l'injustice, après avoir identifié son lecteur avec les personnages qu'il met en scène, le conduit pas à pas, et de conséquence en conséquence, à tirer lui-même les conclusions dont j'ai parlé.

Sans doute un théologien, un homme versé dans la controverse de la chaire, n'aurait point de peine à démêler la ruse de Lord Byron, et après l'avoir convaincu d'erreur dans la foi, prouverait facilement à ses lecteurs, le danger de ses maximes, et les éloignerait du poète en le prémunissant contre l'hérétique; mais je ne suis pas théologien, et ma position, quoi qu'en ait dit Calvin, ne me permet pas de voir l'hérésie dans un autre, puisqu'un autre pourrait la voir en moi. Je ne dois pas juger, selon la maxime de l'Évangile, de peur d'être jugé, ni voir la paille dans l'œil de mon prochain, tandis que la poutre est peut-être dans le mien. Profondément ému à la lecture du *Mystère de Caïn*, je ne l'ai pas méprisé, comme aurait pu faire un homme sacerdotal, ni combattu comme aurait pu faire un docteur en théologie. Je l'ai abordé franchement comme un littérateur, un savant du monde; et la première chose que j'ai faite, a été d'enlever à mon antagoniste le terrain sur lequel il se croyait solidement porté. La perte seule de ce terrain, on le sent bien,

lui ôte toutes ses forces , et le réduit à l'absurde ; mais , comme il serait possible qu'il ne se tînt pas battu pour cela , et que , malgré toutes les preuves de raisonnement et de fait , contenues dans ma Lettre , il revendiquât son terrain , et prétendît que c'est par pusillanimité que j'ai cherché à l'en débusquer , n'osant pas l'y combattre ; je renoncerais , en faveur des personnes qui pourraient penser comme lui , à tous mes avantages ; et je consentirai à admettre son terrain sous de certains rapports. J'oserai l'y attaquer même , et je lui prouverai dans les remarques philosophiques et critiques que je ferai sur ses vers , que même en admettant la lettre de la *Bible* et le sens le plus matériel du *Sépher* , sans s'inquiéter du sens spirituel et figuré qui y est renfermé , ses inductions portent à faux , et se détruisent les unes les autres par les contradictions qu'elles contiennent.

Mais peut-être on me dira que j'ai mis trop d'importance à un ouvrage poétique écrit dans une langue étrangère , et que je pouvais fort bien le laisser sans réponse. Tant que je ne l'avais pas lu , oui ; mais c'était impossible dès que j'en ai eu fait la lecture. Les discours de Caïn et ceux de Lucifer même , ne sont , dans un style très élevé , que les mêmes discours qu'on entend journellement tenir , en différens styles , par des hommes plus ou moins polis , hantant depuis les salons les plus brillans de Paris et de Londres , jusqu'aux tavernes et jus-

qu'aux cabarets les plus dégoûtans de ces deux capitales. Qu'on ne m'accuse pas, au reste, d'avoir fait connaître ces discours, en les traduisant en vers de l'anglais en français; car, outre qu'ils étaient déjà traduits en prose ou qu'ils allaient l'être, ils trouvaient, comme je le répète, leurs analogues dans la bouche de plus d'un homme fréquentant les superbes cafés du Palais-Royal, ou les obscures gargotes de la barrière du Maine.

Si je n'ai pas pris la traduction en prose qui existait peut-être déjà, c'est que d'abord aucune prose ne rend la force de la poésie ordinaire, et encore moins celle de la poésie anglaise. Lorsqu'on ne peut connaître cette poésie dans l'original, il est impossible qu'aucune copie en retrace l'idée. Nos vers rimés eux-mêmes y sont insuffisans, ainsi que l'abbé Delille l'a prouvé dans sa traduction de Milton. Il faut ou qu'un Français qui n'entend pas parfaitement l'anglais, renonce à savoir jamais ce qu'est la poésie anglaise de l'espèce de celle de Lord Byron, ou qu'il admette des vers du même genre, des vers prosodiques, tels que ceux que j'ai faits, tels que ceux dont je donnai l'exemple et dont je proposai l'admission dans la Dissertation introductive que je plaçai en tête de mes examens sur les *Vers dorés de Pythagore*. Je les appelai alors *Eumolpiques*, à cause du genre de poésie auquel je les appliquais spécialement, et que je nommais eumolpée par opposition à l'épopée; mais ces vers

qu'on peut appeler plus généralement *prosodiques*, à cause de la prosodie qui y est nécessaire, sont également applicables à tous les genres de poésie, ainsi que j'en ai fait l'expérience depuis.

Au reste, c'est aussi pour profiter de l'occasion qui s'offrait d'employer ces vers dans un ouvrage de longue haleine, et comme je l'ai insinué à la fin de ma Lettre à Lord Byron, pour faire lutter la langue française contre la langue anglaise, et prouver qu'elle ne lui est inférieure en rien, que je les ai en partie composés. Je sais bien que le lecteur, accoutumé seulement à lire de la prose française ou des vers rimés en notre langue, se trouvera un peu gêné; mais qu'on veuille bien faire cette réflexion, que de toutes les langues européennes la française est la seule qui n'ait pas encore admis ce genre de poésie, et qu'elle ne peut absolument s'en passer à moins de rester en arrière d'elles. La difficulté qu'on éprouvera d'abord à lire les vers prosodiques, dépend de l'habitude qu'on a de la rime. Qu'on y songe un moment : tout dépend dans cette lecture de la manière ferme de scander les vers, en observant rigoureusement la prosodie, faisant sentir la finale masculine et féminine alternativement, et enjambant d'un vers à l'autre avec hardiesse lorsque cela est nécessaire, lorsque cela est commandé par le sens ¹. La plus grande beauté de ces

¹ J'ai déjà donné dans un Discours sur l'essence et la forme de la poésie, mis en tête des *Vers dorés de Pythagore*, les règles des vers

sortes de vers dépend de l'enjambement, et de la manière de le faire. C'est la même chose dans les vers latins, dans les vers grecs, et généralement dans tous les vers non rimés. Sans enjambement, il ne peut exister qu'une poésie languissante et monotone. Il n'y aurait rien de plus maussade que les vers rythmiques grecs ou latins s'ils n'enjambaient pas. Les vers anglais seraient insupportables, par leur défaut d'harmonie, sans la grâce et la force que leur donne l'enjambement. C'est là que gît toute la difficulté, tant dans la composition que dans la lecture. Si l'on veut y faire attention, et si l'on observe les règles peu nombreuses que je viens de donner, je réponds qu'en très peu de temps un Français instruit lira parfaitement les vers prosodiques, et que non seulement il n'apercevra pas que la rime y manque, mais que même il serait fâché de la trouver sans cesse. Lorsqu'elle se présentera pour clore une période, ou pour donner plus d'éclat à une description, elle lui fera un effet imprévu, et lui causera un plaisir que jamais elle n'eût causé auparavant.

eumolpiques ou prosodiques. La principale de ces règles consiste à entrelacer les finales de divers genres; c'est-à-dire, à faire suivre alternativement un vers masculin par un vers féminin, et un féminin par un masculin, et à ne jamais permettre qu'un vers masculin ou féminin heurte un vers du même genre, à moins qu'il ne rime. C'est dans cet entrelacement que réside le génie de la langue française, et la plus grande force de son harmonie.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LES scènes qui suivent sont intitulées *Mystère*, en conformité avec l'ancien titre appliqué aux drames composés sur des sujets semblables, qu'on appelait *Mystères* ou *Moralités* (1). L'auteur n'a, en aucune manière, pris les mêmes libertés dans son sujet, que les anciens auteurs avaient accoutumé de prendre dans les leurs, comme on peut s'en convaincre en parcourant ces profanes productions, existantes en assez grand nombre, en anglais, en français, en italien ou en espagnol. L'auteur a tâché de conserver le langage convenable au caractère de ses personnages ; et lorsqu'il a été obligé d'emprunter les expressions mêmes de l'Écriture (ce qu'il a fait rarement), il ne s'est permis que quelques légers changements nécessités par le rythme. Le lecteur se souviendra que le livre de *la Genèse* n'établit pas qu'Ève ait été tentée par un démon, mais bien par *un serpent* ; et cela seulement à cause qu'il était *la plus subtile de toutes les bêtes du champ*. Quelles que soient les interprétations que les Rabbins ou les Pères aient données de ce texte, j'ai dû prendre les mots comme je les ai trouvés ; et je réponds avec l'évêque Watson, modérateur des écoles de Cambridge, lorsque, dans de semblables occasions, on lui citait les Pères : *voilà le livre* ; montrant alors les Écritures (2). On doit aussi faire attention que mon sujet actuel n'a rien à démêler avec le Nouveau-Testament, avec lequel on ne peut faire ici aucun rapprochement

sans anachronisme. Il y a long-temps que je n'ai tenu entre les mains aucuns des poèmes composés sur le même sujet que le mien. Depuis l'âge de vingt ans je n'ai plus lu Milton ; mais je l'avais lu si souvent avant cette époque, que la différence à cet égard est petite. Quant à Gessner, je ne l'ai plus lu, depuis que j'étais à Aberdin à l'âge de huit ans. L'impression générale que m'a laissée son souvenir est un sentiment de plaisir ; mais je n'ai retenu de tout ce que contient *la Mort d'Abel*, rien autre chose sinon que l'épouse de Caïn y est nommée Mahala, et celle d'Abel Thirza. On verra dans l'ouvrage qui suit que je les ai appelées Adah et Zillah : ce sont les deux premiers noms de femme qui paraissent dans *la Genèse*, comme épouses de Lamech. Celles de Caïn et d'Abel ne sont pas désignées par leur nom. Quoi qu'il en soit donc, qu'une coïncidence de sujet ait pu amener une expression semblable, je n'en sais rien, et je m'en soucie aussi peu.

Le lecteur aura la bonté d'avoir présent à la mémoire (ce que peu de personnes aiment à faire) qu'il n'y a aucune allusion à une vie future, ni dans aucun des livres de Moïse, ni même dans le Vieux-Testament tout entier (3). S'il désire une raison de cette extraordinaire omission, il peut consulter l'ouvrage de Warburton sur *la divine Légation* : que la raison que donne cet écrivain soit satisfaisante ou non, il ne paraît pas qu'on en ait encore trouvé une meilleure. J'ai supposé, en conséquence, cette idée nouvelle pour Caïn, et, j'espère, sans aucune infraction de l'Écriture sainte.

Pour ce qui est du langage de Lucifer, il m'était sans doute difficile de lui donner celui d'un homme d'église

sur de semblables sujets ; mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le renfermer dans les bornes de la politesse des Esprits (4).

S'il désavoue d'avoir tenté Ève sous la forme d'un serpent, c'est qu'en effet le livre de *la Genèse* n'y fait pas la moindre allusion, se bornant à parler du serpent dans sa capacité serpentine (5).

Nota. Le lecteur s'apercevra que l'auteur a adopté, en partie, dans son poème la notion de Cuvier, que le monde a été détruit plusieurs fois avant la création de l'homme. Cette idée se fonde sur l'observation qu'on a faite des diverses couches de détrimens à la superficie de la terre, et dans lesquelles on a trouvé les os de plusieurs animaux énormes et inconnus : ce qui n'est pas contraire au récit de Moyse, mais paraît plutôt le confirmer, d'autant plus qu'on n'a découvert, dans ces couches, aucun ossement humain, quoiqu'on ait trouvé un grand nombre d'ossemens d'animaux connus auprès des débris de ceux qui ne le sont pas. Ce que dit Lucifer touchant ce Monde préadamite, et ce qu'il avance au sujet des êtres raisonnables, beaucoup plus intelligens que l'homme, et proportionnellement plus forts que le Mammouth dont ce monde était habité ; tout cela peut passer pour une fiction poétique, mise en avant pour faire réussir ses desseins (6).

Je dois ajouter qu'il existe une *Tramelogédie d'Abel*, par Alfieri. Je n'ai jamais lu cet ouvrage, ni aucun des ouvrages posthumes de cet écrivain, excepté sa vie.

REMARQUES

SUR LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

(1) LE rapprochement que Lord Byron essaie de faire entre son poème de *Caïn*, auquel il donne le titre de *Mystère*, et les anciens drames qui le portaient à la naissance de l'art théâtral en Espagne, en Angleterre, en France ou en Italie, est tout-à-fait gratuit. Ces anciens drames, dénués de talent et de goût, ne sont remarquables que par les extravagances, et souvent par les impiétés qu'ils renferment. Le magnifique talent que le poète anglais a déployé dans sa composition devait l'éloigner d'une comparaison injurieuse pour lui, s'il la faisait porter ou sur l'extravagance ou sur l'impiété. Le *Mystère de Caïn* est assurément loin d'être extravagant, et je ne le crois pas impie non plus dans l'intention de son auteur. Je le pense faux dans ses principes, et illusoire dans ses conséquences, ainsi que j'ai commencé à le démontrer dans ma Lettre à Lord Byron, et comme je vais continuer à le faire dans ces Remarques. Ce drame est intitulé *Mystère* par imitation, et non pas par comparaison. Il ressemble aux anciens *Mystères*, comme le poème du Dante sur l'Enfer, intitulé *Comédie*, ressemble aux anciennes comédies.

(2) A l'emphase avec laquelle l'auteur vient de citer le texte qu'il a choisi pour épigraphe, on sent toute l'importance qu'il y met. Il croit triompher par son moyen, et réduire son lecteur à la nécessité de recevoir les fatales conséquences qu'il en tire dans la bouche de Caïn et de Lucifer. Mais, comme je le lui ai prouvé dans ma Lettre, il n'y a pas un mot de ce texte dans Moyse. C'est en vain qu'il me

criè avec l'évêque Watson , modérateur des écoles de Cambridge : « Voyez le Livre ! » *Behold the Book !* Ce livre qu'il me présente, et qu'il me dit être l'Écriture, est tout bonnement l'ouvrage de quelques pédans de collège, payés par le roi Jacques, pour traduire en anglais l'hébreu qu'ils ne comprenaient pas davantage que l'évêque Watson ne le comprend. Il est vrai qu'il y a dans le livre susdit, « que le serpent était la plus fine bête du champ » : *Now the serpent was more subtil than any beast of the field.* Mais peut-on croire que Moïse, ce puissant théocrate, cet écrivain sacré, que Longin lui-même a cité pour sa sublimité, traçant d'une main inspirée le grand Mystère de l'univers, eût dit une pareille chose ? En supposant qu'il eût voulu faire un apologue, ce qui certainement n'aurait pas été là à sa place, eût-il choisi le serpent, animal abject, repoussant, et réduit à l'instinct le plus borné, pour représenter la plus fine bête ? Le renard, le singe n'étaient-ils pas là ? Voyez si Ésope s'y est trompé. Lorsque ce fabuliste met le serpent en scène, c'est pour lui faire commettre un acte de stupidité ¹. Encore un coup, Moïse n'a rien dit dans ce passage de ce que lui ont fait dire les traducteurs anglais sur les pas des Esséniens d'Alexandrie, qui avaient leurs raisons pour déguiser la vérité. J'accuse ces traducteurs d'ignorance, parce qu'aucune de ces raisons ne pouvait les atteindre ; et que, tenant à la doctrine de Luther, qui avait déclaré que tout homme d'un entendement sain et d'un esprit juste était interprète né de l'Écriture, ils pouvaient l'interpréter dignement s'ils l'avaient entendue, sans être retenus ni par les craintes superstitieuses des Esséniens, ni par les devoirs des chrétiens orthodoxes ; mais ces traducteurs étaient des ignorans, qui, au moment où ils feignaient d'interpréter l'hébreu, et de rendre en anglais le sens du *Sépher*, n'in-

¹ Dans sa fable du Serpent et de la Lime.

terprétaient que le latin ou le grec, et ne donnaient, au lieu du texte original, qu'une mauvaise copie de la mauvaise copie des hellénistes d'Alexandrie.

Moyse, je le répète ici, ne parle dans ce fameux passage ni de serpent ni de bête. Il dit que l'attrait originel, la cupidité ou l'égoïsme radical, était la passion entraînant, le ressort secret, caché, de la nature animale. J'ai prouvé le sens que je donne à ce passage dans mon ouvrage de la *Langue hébraïque restituée* ; je l'ai prouvé de la manière la plus forte, et par tous les moyens que peuvent fournir les principes grammaticaux et les connaissances philologiques ; je le prouverai encore dans la *Théodoxie universelle* que je prépare, par toutes les inductions morales et traditionnelles. Mais c'en est assez, peut-être trop, sur ce sujet.

(3) Il est certain que cela paraît ainsi quand on ne consulte que la version des hellénistes, dite *version des Septante*, ou les autres traductions vulgaires calquées sur celle-là : l'immortalité de l'âme ne s'y trouve pas énoncée. Mais il faut faire attention, pour se rendre raison de cette étrange réticence, que la connaissance de cette immortalité faisait partie des mystères, et que les Esséniens, quoiqu'ils en reçussent le dogme, et qu'ils le vissent bien clairement contenu dans le texte du *Sépher*, ne pouvaient point le laisser même paraître dans la version qu'ils en faisaient pour des profanes, sans trahir leurs sermens. Ils le voilèrent donc tant qu'ils purent ; et c'est peut-être là une des plus fortes preuves de la division primitive du Livre sacré, en corps et en esprit. Les Juifs caraites et les Saducéens qui n'admettaient que la lettre rejetaient le dogme de l'immortalité de l'âme, que les Esséniens et les Pharisiens admettaient en recevant l'esprit du livre et la tradition orale.

(4) Lucifer ne pouvait pas, en effet, s'exprimer comme un séminariste. La politesse des Esprits, ou plutôt la politesse

spirituelle, *spiritual politeness*, que Lord Byron se vante de lui avoir donnée, n'était pas même essentiellement nécessaire. Mais enfin il est toujours agréable de savoir quelle est la politesse de Satan; et nous la remarquerons en son lieu. Nous remarquerons aussi les passages où ce personnage chante la vérité sur la lyre de Lord Byron, ou bien y fait entendre une harmonie douteuse ou fausse.

(5) J'ai pris soin de faire voir à l'auteur qu'il se trompait sur ce point décisif. Ce point entraîne tous les autres, et donne par conséquent une physionomie nouvelle à l'ouvrage entier.

(6) Comme il n'est pas question ici d'un système géologique, nous nous arrêterons peu sur ces détails.

CAÏN,
MYSTÈRE DRAMATIQUE
EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES DRAMATIQUES.

UN ANGE DE LUMIÈRE.

LUCIFER.

ADAM.

ÈVE.

CAÏN.

ABEL.

ADAH, épouse de Caïn.

ZILLAH, épouse d'Abel.

*La scène se passe dans la première contrée occupée par
la famille primitive, en dehors, mais à la vue d'Éden.*

CAÏN,

MYSTÈRE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

Au lever de l'aurore, la famille primitive est assemblée
pour faire un sacrifice et prier l'Éternel.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADAM, ÈVE, CAÏN, ABEL, ADAH, ZILLAH.

ADAM.

O Dieu ! seul éternel, seul infini, seul sage,
Qui, de l'obscurité, sur l'abîme des eaux,
D'un seul mot fis jaillir la lumière ! salut !
Salut ! Dieu créateur ; salut ! avec l'aurore.

ÈVE.

Dieu ! qui nommas le jour, lorsque, par toi, la nuit,
Pour la première fois, du jour fut séparée ;
Qui divisas les eaux des eaux, et de leur sein,
Fis éclore les cieux ; salut ! toujours salut !

ABEL.

O Dieu ! des élémens régulateur suprême,
Qui fis la terre, et l'onde, et l'air, et le feu, tout !

Et le jour, et la nuit, et ces mondes immenses,
 Et ces êtres divers qui vivent de tes dons ;
 Qui s'aiment pour t'aimer ; salut ! toujours salut !

ADAM.

O Dieu ! seul éternel, père de toutes choses,
 Qui créas mes parens à l'image des dieux,
 Et plus dignes d'amour, excepté toi sans doute !
 Que je t'aime avec eux ! salut ! toujours salut !

ZILLAH.

Dieu, qui créant, aimant, bénissant toutes choses,
 As néanmoins permis au serpent odieux
 De profaner Éden, et d'en chasser mon père ;
 Garde-nous d'autre mal : salut ! toujours salut ! (1)

ADAM.

Caïn, mon premier né, d'où provient ton silence ?

CAÏN.

Qu'ai-je à dire ?

ADAM.

Prier.

CAÏN.

Ne l'avez-vous pas fait ?

ADAM.

Avec ferveur, mon fils.

CAÏN.

Avec emphase ; et moi,

J'écoutais.

ADAM.

Et sans doute aussi, Dieu.

ACTE I, SCENE I.

57

ABEL.

Je l'espère.

ADAM.

Quoi ! quand nous prions tous , tu te tais ; et pourquoi ?

CAÏN.

Pourquoi ? c'est que peut-être il est bon de me taire.

ADAM.

Tu ne désires rien ?

CAÏN.

Rien.

ADAM.

Rends donc grâce.

CAÏN.

Non.

ADAM.

Mais cependant tu vis.

CAÏN.

Oui , pour mourir. (2)

EVE.

O mère

Infortunée ! Hélas ! déjà l'arbre fatal

Porte son fruit amer.

ADAM.

Nous le goûtons sans cesse.

Grand Dieu ! pourquoi planter cet arbre défendu ?

CAÏN.

Il fallait hardiment saisir l'arbre de vie ;

Et vous le défiriez , ce Dieu.....

CAÏN.

A D A M.

Caïn, mon fils ;

Cesse de blasphémer : c'est le serpent....

CAÏN.

Qu'importe?

Le serpent disait vrai : cet arbre du savoir,
 Et cet arbre de vie étaient bons, désirables
 Tous les deux : car quel mal de vivre et de savoir? (3)

È V E.

Aveugle enfant ! ainsi je parlais, pécheresse,
 Avant d'être ta mère : épargne-moi l'horreur
 De rappeler des torts que mon âme déteste.
 Ne permets pas qu'ici, loin des jardins d'Éden,
 Je voie un même écueil, cause de mon naufrage,
 Briser en toi, mon fils, l'espoir de l'avenir.
 Sois content du présent. Si notre âme inquiète
 N'eût pas désiré plus, rien ne t'aurait manqué.

A D A M.

Après ces soins pieux, ces ferventes prières,
 Retournons au travail. Si la nécessité
 Nous l'impose, il est doux. La Terre, jeune encore,
 Sourit au moindre effort.

È V E.

Regarde, mon enfant ;
 Ton père est résigné, calme, joyeux, tranquille ;
 Imite son exemple.

(Adam et Ève sortent.)

Z I L L A H.

Y penses-tu, Caïn ?

ABEL.

Mon frère , de ton front bannis ces tristes ombres.
A quoi sert le murmure ? à rien , qu'à redoubler
Le courroux du Très-Haut.

ADAH.

Mon bien-aimé , mon frère ,
Aussi de moi tes yeux se détournent ?

CAÏN.

Non , non ,
Adah ; mais je ne sais.... Un moment je désire
Être seul. Mon cœur souffre. Abel , éloigne-toi.
Vas le premier aux champs , bientôt je vais t'y suivre.
Et vous aussi , mes sœurs ; sans tarder laissez-moi.
Ici votre douceur accuse ma rudesse.
Je vous retrouverai moins soucieux.

ADAH.

Sinon ,
Compte à me voir bientôt revenir.

ABEL.

Qu'à ton âme
Dieu rende enfin la paix !

(Abel , Adah et Zillah sortent.)

SCÈNE II.

CAÏN , d'abord seul ; ensuite LUCIFER.

CAÏN.

Et voilà donc quelle est
La vie ! un long travail , un ignoble esclavage.

Parce qu'Adam pécha, Caïn doit travailler.
Il pécha.... Qu'y pouvais-je ? Étais-je alors au monde ?
Demandais-je la vie ? Avais-je seulement
Le désir d'un état que je hais ? Si mon père
A suivi le conseil et d'Ève et du serpent ,
La faute est pour lui seul : mais encor quelle faute !
Si l'arbre était planté , pourquoi non pour Adam ?
Pourquoi , si près de lui , souffrir que son feuillage
Étalât des attraits irrésistibles ? Mais
On me répond , c'était sa volonté suprême ;
Car il est bon. Comment le sais-je ? Suffit-il
Qu'il soit le Tout-Puissant , pour que , de sa puissance ,
J'infère sa bonté ? J'en juge par les fruits
Amers dont se nourrit le crime et l'innocence ! (4)

(Lucifer se montre dans l'éloignement.)

Mais quel être descend ? Tel qu'un Ange des cieux
Il vole ; mais son front , moins pur , paraît plus sombre.
A son aspect , pourquoi me sens-je frissonner ?
Plus que d'autres Esprits qu'a-t-il qui m'épouvante ?
N'en vois-je pas souvent au-devant du portail ,
Que défend contre nous leur épée enflammée ;
Lorsque , guettant le soir un propice moment ,
Je tâche de lancer dans ces jardins superbes ,
Jadis mon héritage ; un curieux regard ;
Avant que de la nuit l'impénétrable voile ,
Ait de l'arbre immortel couvert les hauts rameaux ,
Qui , des murs interdits , dépassent les créneaux ?
Si des fiers Chérubins j'ai pu braver la vue ,
Pourquoi de cet Esprit devrais-je fuir l'abord ?

Il paraît, il est vrai, plus puissant; et peut-être,
 Quoique beau, pas autant qu'il le fut autrefois;
 Qu'il pourrait l'être encor... Le malheur, ce me semble,
 Dans son être, se mêle à l'immortalité? (5)
 Le malheur! peut-il rien que sur l'humanité?
 Voyons.

LUCIFER.

Mortel!

CAÏN.

Esprit! quel es-tu? je t'écoute.

LUCIFER.

Souverain des Esprits.

CAÏN.

S'il est vrai, quel dessein
 Te les a fait quitter pour toucher la matière?

LUCIFER.

Je la connais, la sens, et partage tes vœux.

CAÏN.

Comment! mes vœux?

LUCIFER.

Tes vœux; et surtout, ta pensée :
 De tout être voulant, ce principe immortel,
 Et qui parle dans toi. (6)

CAÏN.

Quel principe immortel?

Nous n'en avons rien su. Comment? l'arbre de vie,
 A la race d'Adam est ravi sans retour;
 Tandis que, du savoir, le rameau trop précoce,
 Dépouillé d'un fruit vert n'a produit que la mort. (7)

LUCIFER.

On t'a trompé ; crois-moi : tu vivras.

CAÏN.

Oui, sans doute,

Je vivrai pour mourir ; et, sans vivre , vivant ,
 Je ne trouverai rien dans le cours de la vie
 Qui combatte la mort ; si ce n'est , à part moi ,
 Une sourde pensée , un instinct vil et lâche
 Qui m'attache à l'état que j'abhorre , et pourtant ,
 Qu'en dépit de moi-même , il faut que je subisse....
 Je vivrai.... mais heureux si je n'eusse vécu.

LUCIFER.

Tu vivras à jamais ; ne crois pas que la terre
 Dont se forme ton corps soit tout en toi : non , non :
 Elle disparaîtra , cette terre ; et toi-même ,
 Non moins que tu te sens , tu survivras. (8)

CAÏN.

Non moins !

Et pourquoi pas , et plus ?

LUCIFER.

Autant que nous , peut-être.

CAÏN.

Qu'êtes-vous ?

LUCIFER.

Immortels.

CAÏN.

Toujours heureux ?

LUCIFER.

Puissans....

Très puissans.

CAÏN.

Mais heureux ?

LUCIFER.

Non : et l'es-tu , toi-même ?

CAÏN.

Comment l'être, étant homme ?

LUCIFER.

En effet : pauvre corps !

Qui sorti du limon se prétend misérable.

CAÏN.

Je le suis cependant. Toi, très puissant, qu'es-tu ?

LUCIFER.

Quelqu'un qui prétendit être qui put te faire ;

Et qui, l'ayant été, ne t'eût pas ainsi fait. (9)

CAÏN.

Tu parais presque'un Dieu.

LUCIFER.

Jadis, je faillis l'être ;

Mais je ne serais rien si je n'étais pas moi.

Je le suis. Il vainquit. Il peut régner.... Qu'il règne.

CAÏN.

Qui donc ?

LUCIFER.

Le Créateur de ton père, et de tout.

CAÏN.

De la terre et des cieux : c'est ainsi que le chantent

Ses nombreux Séraphins ; et mon père le dit.

LUCIFER.

Ils doivent le chanter et le dire ; s'ils n'osent
Être ce que je suis , être ce qu'est Caïn :
Moi , parmi les Esprits ; et lui , parmi les hommes.

CAÏN.

Et qu'y sommes-nous donc ?

LUCIFER.

Des Esprits immortels ;
Des âmes sans terreur , qui regardent en face
Leur éternel tyran , et lui disent crûment
Que son mal n'est pas bon ; s'il est constant qu'il fasse
Les choses comme il dit : ce que je ne crois pas. (10)
Mais puisqu'il nous a faits , il ne peut nous défaire ;
Nous sommes immortels : c'est ainsi qu'il nous veut
Pour nous mieux tourmenter. Il est grand.... Qu'il tourmente.
Dans sa grandeur , peut-être , il n'est pas plus heureux
Que nous dans nos malheurs. La bonté ferait-elle
Le mal ? et cependant fait-il rien que cela ? (11)
Qu'il reste sur son trône et vaste et solitaire ,
Créant monde sur monde , afin que le fardeau
De son éternité , perdant son poids immense ,
Fatigue moins sa longue et déserte existence.
Qu'il entasse les cieux sur les cieux : il est seul ,
L'illimité tyran , l'Unique indissoluble.
En agissant sur lui , lui seul peut s'écraser ;
Qu'il s'écrase , il fait bien : ou que son règne dure ,
Pour se multiplier lui-même en mille maux.
Mais le malheur unit les Esprits et les hommes ;
En souffrant tous ensemble , ils rendent leurs douleurs

Supportables du moins, puisqu'elles sont communes ;
 Un lien sympathique entoure l'univers ,
 Rend tout égal à tous , hormis lui dont l'envie ,
 A laquelle jamais rien ne peut agréer ,
 Crée encor pour détruire , et détruit pour créer. (12)

C A Ï N.

Les choses que j'entends , en vapeurs présentées ,
 Assiégeaient dès long-temps mes esprits ; (13) vainement
 J'essayais d'accorder ce que je vois , ensemble
 Et ce qu'on dit ; mon père et ma mère souvent
 Me parlent de serpens , d'arbres , de fruits : je trouve
 Les portes du jardin qu'ils nomment Paradis ,
 Par de fiers Chérubins étroitement gardées ;
 Leurs glaives flamboyans nous en ont tous chassés.
 Un travail journalier m'accable. Ma pensée
 Me fatigue. Je vois un monde autour de moi ,
 Où je crois tout pouvoir , mais où rien ne me cède.
 Je veux ; je ne puis pas.... Je pensais en secret
 Que je faisais moi seul ma misère.... Mon père
 Est abattu ; ma mère a perdu cette soif
 Du savoir , qui , bravant un danger formidable ,
 L'en fit cueillir le fruit. Mon frère est un pasteur
 Fidèle à ses brebis , offrant d'un cœur fidèle
 Le sang de ses agneaux à celui qui voulut
 Que l'humaine sueur fertilisât la terre.
 Zillah , ma jeune sœur , chante un hymne pieux ,
 Avant que les oiseaux aient salué l'aurore ;
 Et mon amour , Adaḥ , seul être que j'adore ,
 Ne comprend pas non plus le trouble de mon cœur.

Jamais je ne sentis de telle sympathie. (14)
C'est bien. C'est aux Esprits à me donner secours.

LUCIFER.

Si ton âme, d'avance aux Esprits dévolue,
N'en eût pas désiré le secours ; devant toi
Je ne paraîtrais pas. (15) Comme aux jours de ta mère,
Un serpent eût suffi pour charmer tes désirs.

CAÏN.

As-tu tenté ma mère ?

LUCIFER.

En disant vrai, sans doute :
Pas autrement, jamais. (16) Cet arbre du savoir
N'était-il pas cet arbre ? et cet arbre de vie
Était-il infécond ? Les ai-je défendus ?
Ou, les ayant proscrits, les ai-je mis en vue
A des êtres créés, innocens, curieux,
Faibles ? Voilà tenter. J'aurais voulu vous rendre
Pareils aux dieux : et lui, dont l'ordre vous chassa,
Pourquoi vous chassa-t-il ? De peur qu'avec audace,
Sur le rameau de vie étendant votre main,
Et cueillant de son fruit, vous ne vinssiez semblables
A nous-mêmes, aux dieux ! Ne sont-ce pas ses mots ?

CAÏN.

On le dit.

LUCIFER.

Lequel donc de nous deux fut coupable :
Lui, qui ne voulut pas vous laisser vivre ; ou moi,
Qui désirai pour vous, vie et science et joie ? (17)

CAÏN.

Il fallait se saisir des deux fruits ou d'aucun.

LUCIFER.

Déjà vous avez l'un; l'autre est à vous encore. (18)

CAÏN.

Comment donc?

LUCIFER,

Soyez vous, vous-mêmes; résistez.

Rien que la volonté ne peut agir sur elle.

Elle est centre de tout; tout fléchit sous ses lois. (19)

CAÏN.

Mais, réponds : tentas-tu mes parens?

LUCIFER.

Pauvre argile!

Qui? moi! les tenter, eux! A quel but, et comment? (20)

CAÏN.

On dit que le serpent était un Esprit.

LUCIFER.

Certes!

Qui l'a dit? Un tel fait n'est point écrit là-haut.

L'Orgueilleux, à ce point, n'altère pas les choses.

La terreur des humains, leur frêle vanité,

Tâchent de rejeter sur une autre nature

Leur propre chute; eh bien, sachez que le serpent

N'était que.... le serpent : de nature semblable

A la vôtre, terrestre, et seulement plus fort

En savoir, puisqu'il put tromper votre innocence;

Et vous donner, précoce, une triste science.

Quoi! d'un être mortel, moi! j'aurais pris le nom?

Le crois-tu? (21)

CAÏN.

Mais cet être avait un esprit?

LUCIFER.

Non.

Celui qu'il éveilla de sa parole aiguë
Était en vous. Je dis encor que le serpent
N'était qu'un pur serpent. Interroge cet Ange.
Qui veille sur Éden. Quand le torrent des temps
Aura long-temps roulé sur vos cendres éteintes,
Sur celles de vos fils, dans des mondes nouveaux,
Viendront des imposteurs, qui, pour voiler leurs fautes,
Me donneront des traits dignes de mon mépris :
Car je méprise tout ce qui courbe la tête
Devant cet Éternel, dont le jaloux orgueil
Fit tout pour le servir. Mais nous, parlons sans feinte.
Tes chers parens, mon fils, crurent un vil serpent.
Car, dis-moi, quel Esprit eût daigné les séduire?
Qu'offrait leur Paradis digne des immortels?
Des arbres, des ruisseaux, des fleurs, des fruits, des sables?
Quand l'Espace est à nous.... Mais je te parle ici
D'un objet inconnu que toute ta science
Ne saurait définir. (22)

CAÏN.

Mais tu ne peux parler
De rien que je ne puisse et ne veuille connaître.
Mon âme pressent tout.

LUCIFER.

Et ton cœur?

CAÏN.

Brave tout.

LUCIFER.

Braverait-il la Mort ?

CAÏN.

La Mort n'a point encore

Été vue.

LUCIFER.

On pourrait l'éprouver.

CAÏN.

Notre Adam

Dit qu'elle est effroyable ; (23) et ma mère éplorée
Frémit à son seul nom ; Abel dévotement
Lève les yeux aux ciel ; Zillah, fixant la terre,
Soupire une oraison ; Adah, les yeux sur moi,
Garde un morne silence.

LUCIFER.

Et toi ?

CAÏN.

Mille pensées,

Que je ne puis dépeindre, envahissent mon sein,
Quand on nomme cet être horrible, et qui me semble
Inévitable.... alors, j'éprouve le désir
De lutter avec lui. Dans ma tendre jeunesse,
En jouant, je saisis dans mes mains un lion,
Qui, bientôt, rugissant, me céda la victoire.

LUCIFER.

La Mort n'a point de forme, et tout cède à ses lois,
Tout ce qui sur la terre a reçu la naissance.

CAÏN.

CAÏN.

Je la croyais un être ; et je ne comprends pas,
Qu'elle absorbe les corps sans être corporelle.

LUCIFER.

Demande au Destructeur.

CAÏN.

Auquel ?

LUCIFER.

Au Créateur.

Dis comme tu voudras : il ne fait que détruire. (24)

CAÏN.

Je n'avais sur cela qu'un doute assez confus.
Si la Mort est sans forme, elle échappe à ma vue,
Mais je la sens horrible. Écoute : j'ai tâché
De la voir, dans le sein d'une nuit ténébreuse.
Et comme sur les murs du redoutable Éden,
Je voyais se former de gigantesques ombres,
Par le reflet lointain des glaives enflammés,
J'attendais, haletant, qu'elle vînt : car, regardé,
Mon cœur, quoique tremblant, nourrissait le désir
De connaître l'objet de la terreur commune.
Mais rien ne paraissait. Alors, jetant les yeux,
Au-dessus des jardins, berceau de notre race,
Sur ces astres brillans qui roulent dans les cieux,
Que je les trouvais beaux ! Dis-moi, faut-il qu'ils meurent ?

LUCIFER.

Peut-être.... Mais leur vie est immense pour toi.

CAÏN.

J'en suis content : leur perte eût affligé mon âme.

Ils brillent tant d'amour! Mais la Mort, qu'est-ce enfin?
Je crains, je sens qu'elle est quelque chose d'horrible;
Mais quoi? je ne le sais. On nous l'annonce à tous,
Tant pécheurs qu'innocens, comme un mal... Qu'est-ce encore?

LUCIFER.

Un retour à la terre. (25)

CAÏN.

Et le saurais-je?

LUCIFER.

Comme

Je ne puis point mourir, je ne répondrai pas.

CAÏN.

Être terre insensible, est-ce un mal? Non sans doute.
Ah! que j'aurais choisi, si j'avais pu choisir,
De n'être que poussière.

LUCIFER.

Oh! quel vœu misérable!

Ton père en fit un autre en désirant savoir.

CAÏN.

Il devait désirer de vivre; et, sans attendre,
Cueillir le fruit de Vie.

LUCIFER.

Il en fut empêché.

CAÏN.

Il devait le saisir avant de prendre l'autre.
A quoi sert le savoir sans connaître la Mort?
Je la connais à peine, et pourtant la redoute....
Je redoute.... quoi donc? Je crains.... je ne sais quoi.

CAÏN.

LUCIFER.

Pour moi qui connais tout, je ne crains nulle chose. (26)
Voilà le vrai savoir.

CAÏN.

Veux-tu me le donner?

LUCIFER.

Oui : mais, de toi, j'exige une chose.

CAÏN.

Laquelle?

LUCIFER.

Qu'à mes pieds prosterné tu m'adores en Dieu.

CAÏN.

Mais tu n'es pas le Dieu qu'adore Adam?

LUCIFER.

Non, certes!

CAÏN.

Ni son égal?

LUCIFER.

Non plus. Tout diffère entre nous.

Au-dessus, au-dessous, je ne veux nulle place.

Je prétends dominer ou servir son pouvoir.

J'ai ma demeure à part; mais je suis grand, superbe;

Des légions d'Esprits déjà m'ont adoré;

D'autres m'adoreront. Sois des premiers.

CAÏN.

Mon père

N'a jamais pour son Dieu vu mon front s'incliner;

Quoique mon frère Abel, assez souvent, implore

Que je me joigne à lui pour prier l'Éternel.

Pourquoi t'adorer, toi?

LUCIFER.

Jamais ton front superbe

N'a fléchi devant Lui?

CAÏN.

Je l'ai dit; quel besoin

De le redire? Où donc est ton savoir immense? (27)

LUCIFER.

Qui ne l'adore point, m'adore.

CAÏN.

Néanmoins,

Mon front devant aucun ne fléchira.

LUCIFER.

N'importe:

Ton cœur m'est dévoué. Ne point l'adorer, Lui!

C'est te donner à moi.

CAÏN.

Comment la chose est-elle?

LUCIFER.

Tu le sauras ici.... tu le sauras ailleurs. (28)

CAÏN.

De mon être, à l'instant, apprends-moi le mystère.

LUCIFER.

Suis-moi.

CAÏN.

Mais on m'attend pour cultiver la terre;

J'ai promis....

LUCIFER.

Quoi?

CAÏN.

CAÏN.

D'aller ramasser quelques fruits.

LUCIFER.

Pourquoi ?

CAÏN.

Pour les offrir avec Abel mon frère,
Sur un autel.

LUCIFER.

Comment ! Caïn, n'as-tu pas dit,
Qu'à celui qui t'a fait, tu n'as jamais encore
Offert aucun culte ?

CAÏN.

Oui ;... mais Abel m'a troublé....
Et c'est plutôt pour lui que pour moi, qu'est l'offrande.
D'ailleurs, Adah....

LUCIFER.

Tu dis....

CAÏN.

Je dis qu'elle est ma sœur ;
Du même sein que moi sortie à la même heure. (29)
Ses pleurs m'ont arraché ma promesse ; et plutôt
Que de la voir pleurer, j'endurerais, je pense ,
Tout ; et j'adorerais quoi que ce soit.

LUCIFER.

Suis-moi.

CAÏN.

Je te suis.

(Adah entre et l'arrête.)

SCÈNE III.

LUCIFER, CAÏN, ADAH.

ADAH.

Je reviens pour te chercher, mon frère.
C'est l'heure du repos, des plaisirs ; et sans toi,
Nous en jouissons moins. Pendant la matinée,
Tu n'as pas travaillé ; mais j'ai tout fait pour toi.
Nos fruits sont prêts, brillans comme l'aurore
Qui les a vu mûrir. Viens.

CAÏN, montrant Lucifer.

Regarde !

ADAH.

Un Esprit !

Un Ange ! J'en ai vu. Voudrait-il le partage
Du repos, des plaisirs....

CAÏN.

Mais vois : ressemble-t-il
Aux Anges que tu vis ?

ADAH.

En existe-t-il d'autres ?
Qu'il soit le bien venu quel qu'il soit. A nos vœux,
Plusieurs se sont rendus.... Veut-il ?

CAÏN.

Veux-tu ?

LUCIFER.

Je veux

T'avoir à moi.

CAÏN.

CAÏN.

Ma sœur, je pars avec cet Ange.

ADAH.

Et tu nous quittes !

CAÏN.

Oui.

ADAH.

Tu me quittes !

CAÏN.

Adah !

ADAH.

Fais que j'aïlle avec toi.

LUCIFER, à Caïn.

Non. Tu viendras sans elle.

ADAH.

Quel es-tu pour te mettre entre cœur et cœur ?

CAÏN.

Lui !

C'est un Dieu !

ADAH.

Qui l'a dit ?

CAÏN.

Il en a le langage.

ADAH.

Le serpent l'eut aussi, mais il mentait.

LUCIFER.

Non pas !

Le serpent disait vrai ; puisqu'en effet cet arbre
Portait bien la science.

ADAH.

Ah ! pour notre malheur.

LUCIFER.

Si le malheur est né de la science, avoue
Qu'Adam ne fut séduit que par la vérité.
Et dis, la vérité, dans son essence, est-elle
Autre chose que bien ?

ADAH.

Pourquoi nous en vient-il
Mal sur mal ? Et pourquoi ces fatales disgrâces,
Ce déplorable exil d'un berceau fortuné,
Ces soins et ces douleurs, ces soucis et ces craintes ?
Les regrets du passé, l'espoir toujours déçu
De l'avenir ? Caïn, abandonne cet Ange ;
Ne change point d'amis ; aime-moi ; tu sais bien
Que je t'aime !

LUCIFER.

Plus qu'Ève, et plus qu'Adam lui-même ?

ADAH.

Sans doute. Est-ce un péché d'éprouver un amour
Différent pour Caïn ?

LUCIFER.

Pas tout-à-fait encore.
Mais cela le sera dans vos enfans, un jour.

ADAH.

Comment ? mon fils Énoëh n'aimera pas ma fille ?

LUCIFER.

Non : pas comme Caïn aime sa sœur.

O Dieu !

Ils ne s'aimeront pas pour donner l'existence
 A de nouveaux amans ? Eux qui du même sein
 Ont reçu même lait ? Eh quoi ! Caïn, leur père,
 Du même sang que moi, du même flanc, et né
 A la même heure ; et bien, nous nous aimons l'un l'autre ;
 Nous nous réfléchissons dans des objets d'amour,
 Amans dès le berceau, que j'aime.... ô Caïn, laisse,
 Laisse là cet Esprit : il n'est pas notre ami.

LUCIFER.

Indépendant de moi, le péché dont je parle,
 N'existe pas en vous ; quoiqu'il doive exister
 Parmi ceux qui, plus tard, occuperont vos places,
 Dans les rangs des mortels.

ADAH.

Quel est donc un péché
 Qui n'est pas en lui-même un péché ? Peut-on dire
 Que le temps fait le crime ainsi que la vertu ?
 S'il en était ainsi le plus dur esclavage....

LUCIFER.

De plus puissans que vous l'ont subi ; de plus grands
 Le subiraient encor, s'ils n'avaient le courage
 De préférer l'horreur des maux, en liberté,
 Au charme d'une longue et servile agonie,
 En chantant, en priant, adulant tour à tour,
 Le Tout-Puissant, par crainte et non pas par amour,
 A cause seulement de sa toute-puissance.

ADAH.

Mais la toute-puissance est la toute-bonté.

LUCIFER.

L'était-elle en Éden?

ADAH.

Tu prétends me séduire,
Tel que l'ancien serpent ; aussi faux....

LUCIFER.

Aussi vrai.

Interroge ta mère : eut-elle la science
Et du bien et du mal ?

ADAH.

O ma mère ! ta main
Cueillit un fruit trompeur, plus funeste à ta race
Que pour toi. Car, du moins, le printemps de tes jours
S'écoula dans Éden, au sein de l'innocence,
Dans les doux entretiens des Esprits bienheureux ;
Tandis que nous, chassés de ces rians ombrages,
Entourés de démons qui nous parlent en dieux,
Inquiets, agités par nos folles pensées,
Malheureux, nous cédon à cet adroit serpent,
Ainsi que tu cédas dans ta tendre jeunesse,
Sans ruse, sans soupçon, en rêvant le bonheur !
Je ne puis point répondre à cet immortel être
Que je vois devant moi ; je ne puis le haïr.
La terreur qu'il me cause et m'étonne et me charme.
Je le crains sans pouvoir l'éviter. Dans ses yeux
Un éclair attractif brille, m'émeut, me force
A fixer sur les siens mes regards incertains.

Mon cœur bat. Il m'impose ; et pourtant il m'attire
De plus en plus. Caïn ! délivre-moi de lui.

CAÏN.

Mon Adah, que crains-tu ? Ce n'est point un perfide.

ADAH.

Mais ce n'est pas un Dieu. J'ai vu des Séraphins,
Des Chérubins : cet ange est d'une autre nature.

CAÏN.

Peut-être il est aux cieux de plus puissans Esprits :
Des Arèchanges.

LUCIFER.

Mon rang est encor plus sublime.

ADAH.

Oui , mais béni ? mais saint ?

LUCIFER.

Non ; si la sainteté

Est l'esclavage ; non.

ADAH.

Dieu donna la science

Aux Chérubins , l'amour aux Séraphins ; dis-moi ,
Serais-tu Chérubin puisque l'amour t'afflige ?

LUCIFER.

Et dis : Si la science entière éteint l'amour ,
Quel doit être celui que jamais aucun n'aime
Lorsqu'il devient connu ? Si le fier Chérubin ,
A mesure qu'il sait , aime moins , l'ignorance
Fait donc le pur amour au cœur du Séraphin ?
Que ces deux sentimens ne soient pas compatibles ,
Se prouve par l'arrêt qui frappa tes parens ,

Quand ils eurent choisi l'amour ou la science.
Il n'est point d'autre choix. Adam a fait le sien :
Il adore par peur. (30)

ADAH.

Choisis l'amour, mon frère !

CAÏN.

Pour toi, ma chère Adah, je n'ai jamais choisi :
Je naquis en t'aimant ; mais je n'aime rien autre.

ADAH.

Nos parens ?

CAÏN.

Aimaient-ils leurs enfans, quand leur main
Sacrilège, en Éden, consommait notre perte ?

ADAH.

Nous n'étions pas alors.... Mais eussions-nous été,
Les aimerions-nous moins, eux et nos enfans ? Parle.

CAÏN.

Si j'aimerais Énoëh, et sa sœur qui déjà
Sait bégayer mon nom ! ah ! si je pouvais croire
Qu'ils vécussent heureux, de nos tristes parens,
Coupable pour moi seul, j'oublierais.... Mais que dis-je ?
Leur déplorable erreur, après cent fois mille ans,
N'en pèsera pas moins sur leurs derniers enfans ;
Et jamais les humains n'aimeront dans leur père,
Celui qui, dans sa race, a pu semer le mal.
On pourrait excuser sa faute ; la science
Était belle : il pécha. Mais comment excuser
Qu'encore non content de sa propre disgrâce,
Il m'ait créé, t'ait fait, ait fait toute sa race,

Dans le vaste avenir innombrable ; et quel sort
 Nous offrait son amour ? l'esclavage et la mort.
 Et moi, j'ai pu sur moi prendre le nom de père !
 Ta beauté, ton amour.... mon amour, mille attraits,
 Tout ce que nous aimons, nos enfans et nous-mêmes,
 Tout nous conduit ainsi par des chemins ardens,
 Semés de quelques fleurs, à quoi donc ?... Je frissonne !
 A quoi donc ? à la mort que je ne connais pas.
 Voyez ! cet arbre affreux, l'arbre de la science
 N'a point atteint son but. En péchant, nos parens
 Devaient, du moins, de tout pénétrer le mystère,
 Et connaître la mort. Que savent-ils enfin ?
 Qu'ils sont infortunés ! Était-il nécessaire
 Qu'un arbre et qu'un serpent leur apprissent cela ? (31)

ADAH.

Je ne connaîtrais pas le malheur, ô mon frère !
 Sans le tien que je sens.

CAÏN.

Reste avec ton bonheur.

Je ne veux ni ne peux désormais le connaître,
 Puisqu'il me perd avec les miens.

ADAH.

Sans toi,

Je ne peux ni ne veux être heureuse ; et je pense
 Pourtant bien le pouvoir en dépit de la mort.
 Je ne la connais pas, je ne saurais la craindre.
 C'est, d'après ce qu'on dit, un fantôme effrayant.

LUCIFER.

Tu ne pourrais donc pas, dis-tu, seule, être heureuse ?

ADAH.

Seule, être heureuse, ah Dieu! qui pourrait être heureux,
Seul? Dans ma solitude un noir penser m'attriste;
J'ai besoin de me dire, ils reviendront bientôt:
Voilà mon frère, Abel, mes enfans, Adam, Ève.

LUCIFER.

Cependant il est seul, ton Dieu : le crois-tu bon,
Heureux? et solitaire! (32)

ADAH.

Il n'est pas seul : les Anges,
Les mortels, dont il fait le bonheur, sont à lui;
En faisant leur bonheur, il est heureux lui-même.
Est-il d'autres plaisirs que de les prodiguer?

LUCIFER.

Interroge ton père, exilé par son Maître;
Interroge Cain; parle à ton propre cœur :
Est-il tranquille?

ADAH.

Non. Et toi qui m'interroges,
Es-tu du ciel? Réponds.

LUCIFER.

Demande au Créateur,
Au prodigue de joie, au père du bonheur,
Pourquoi je n'en suis pas. (33) Du Maître de la vie,
C'est l'éternel secret; il le garde. Il faudrait
Le servir; je résiste, et mon exemple entraîne.
Les Séraphins ont dit que c'est en vain. Le but
Valait bien le combat. (34) D'ailleurs, sans résistance,
Il n'était rien de mieux. L'éternelle Raison,

Qui luit dans les Esprits, les guide à la justice. (35)
Tel, dans l'azur des cieux, votre œil, jeunes mortels,
Se dirige d'abord sur l'Étoile qui veille
Le soir, pour embellir le retour du matin.

A D A H.

C'est une belle étoile, et son éclat me charme.

L U C I F E R.

Pourquoi pas l'adorer ?

A D A H.

Mon père seulement

Adore l'Invisible.

L U C I F E R.

Oui, mais de l'invisible,
Le visible est l'emblème auguste et radieux ;
L'Étoile du matin règle l'ordre des cieux.

A D A H.

Adam a vu, dit-il, le Dieu qui le fit naître,
Lui, ma mère, le monde....

L U C I F E R.

Et vous, l'avez-vous vu ?

A D A H.

Oui.... dans ses œuvres.

L U C I F E R.

Mais... qui, jamais, dans son être ?

A D A H.

Je le vois dans mon père, image du Très-Haut.
Dans ses Anges brillans, tels que toi ; mais j'avoue
Moins beaux, en apparence, et beaucoup moins puissans.

Tel que l'astre du jour, au haut de sa carrière,
L'Ange silencieux nous couvre de lumière;
Mais toi, tu me parais une profonde nuit,
Dont l'azur empourpré, parsemé de nuages,
Forme une voûte immense, où mille astres de feu,
Lointains soleils, peut-être, aussi beaux, innombrables,
Sans éblouir ma vue, attirent mes regards,
Et remplissent mes yeux de pleurs : ainsi, je pleure
A ton aspect. Je crois que tu souffres ; adieu :
Je pleurerai pour toi. (36)

LUCIFER.

Sais-tu bien, de ces larmes,
Quels vastes océans doivent être versés !

ADAH.

Par moi ?

LUCIFER.

Par tous.

ADAH.

Quoi donc ?

LUCIFER.

Par des millions d'êtres,
Des millions de milliards, l'univers habité,
La terre inhabitée, et cet immense gouffre,
L'Enfer, qui de son sein attend ses habitants.

ADAH.

Cet Esprit nous maudit, Caïn.

CAÏN.

Laisse-le dire.

Je vais le suivre.

CAÏN.

ADAH.

Où donc ?

LUCIFER.

Vers un lieu merveilleux ;
Et duquel, dans une heure, il reviendra. Cette heure
Immense, à son esprit, durera plus d'un jour.

ADAH.

Comment se peut-il ?

LUCIFER.

Vois. Des débris des vieux mondes ,
Si votre Maître a fait ce monde en peu de jours ,
Ne pourrais-je pas, moi, son aide en cet ouvrage, (37)
En une heure, montrer ce qu'il fit en plusieurs ,
Ou détruisit en peu ?

CAÏN.

Conduis-moi.

ADAH.

Sans obstacle ,
Reviendra-t-il, du moins, dans une heure ?

LUCIFER.

Il viendra.

Les actes, avec nous, sont hors du temps. Une heure
Devient l'éternité : le tout, peu ; peu, le tout.
Nous ne respirons pas selon votre mesure.
Mais le mystère est grand. Caïn, allons ; partons.

ADAH.

Reviendra-t-il ?

LUCIFER.

Oui, femme ; et ce sera sans doute

Le seul, un excepté, qui pourra revenir.
Il reviendra vers toi, pour remplir ma demeure,
Silencieuse encor, de nombreux habitans.

ADAH.

Où donc est ta demeure ?

LUCIFER.

Où se trouve l'Espace,
Où réside ton Dieu : je suis partout, en tout ;
Je lui dispute tout ; et la mort et la vie,
Le temps, l'éternité, la terre avec les cieux ;
Et ce qui n'est pas ciel, et ce qui n'est pas terre,
Les êtres existans, ceux qui n'existent pas,
Qui peuplent, peupleront, ou peuplèrent les mondes :
Voilà mes régions ! toute l'immensité,
Et l'être et le néant. Ainsi donc je partage
Les siennes, et possède un empire étendu
Qui n'est pas sien. (38) Et vois : ses Anges qui vous gardent,
M'éloignent-ils ? Pourquoi me souffrent-ils ici,
Si ma bouche en impose ?

ADAH.

Ils agissaient ainsi,
Lorsque le beau serpent entretenait ma mère.

LUCIFER.

Tu m'as ouï, Caïn. As-tu soif du savoir ?
Suis-moi : j'apaiserai cette soif dévorante ;
Et sans te demander de partager des fruits,
Qui pourraient te priver d'un seul bien que ton Maître,
Mon superbe vainqueur, t'aurait laissé : suis-moi.

CAÏN.**CAÏN.****Esprit ! je l'ai promis.****(Lucifer et Caïn sortent.)****ADAH le suit en criant :****O Caïn ! ô mon frère !****FIN DU PREMIER ACTE.**

ACTE SECOND.

L'abîme de l'Espace.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIFER, CAÏN.

CAÏN.

J*É* marche sur les airs, sans enfoncer ! J'avoue
Pourtant que je le crains.

LUCIFER.

En moi place ta foi ;
Les airs te porteront. J'en suis le Prince. Avance !

CAÏN.

Sans être impie, en toi puis-je placer ma foi ? (1)

LUCIFER.

Crois, et n'enfonce pas ! doute, et p*é*ris ! Un autre
Te parlerait ainsi : cet autre, c'est ce Dieu
Qui me nomme Démon à ses Anges timides.
Ils répètent ce nom à de pauvres mortels,
Qui, ne connaissant rien qu'à travers leurs organes,
Rendent un culte aux sons qui tombent au hasard,
Et jugent mal ou bien, tout ce qu'on leur dit être
Cela, dans leur abaissement. Je ne veux rien de tel.
Rends ou refuse un culte, il n'importe ; ta vue
N'en saisira pas moins le mystère éternel ; .

Et sans être puni pour des doutes frivoles,
 Au-delà de la vie. Écoute : un jour viendra,
 Qu'un homme, par les vents agités sur la vague,
 A quelque autre dira, crois en moi fermement
 Et marche sur les eaux ; et cet autre, peut-être,
 Marchera sur les eaux. Moi, je ne te dis pas,
 Comme condition de salut, de me croire ;
 Mais de suivre mon vol sur le vaste chaos ;
 De franchir avec moi le gouffre de l'Espace ;
 Et de voir, de tes yeux, le fidèle tableau
 De ce que furent, sont ou seront tous les mondes.

CAÏN.

Qui que tu sois, enfin, démon ou dieu, dis-moi,
 Vois-je là-bas la Terre ?

LUCIFER.

Et peux-tu méconnaître
 Le limon qui forma ton père ?

CAÏN.

Se peut-il ?

Quoi ! ce globule noir qui nage dans l'espace,
 Et ce globule encor plus petit qui le suit,
 Et rappelle pourtant notre astre de la nuit,
 C'est la Terre ! (2) Où donc est le Paradis ? ses gardes
 Où sont-ils ? Ses remparts....

LUCIFER.

Montre-m'en, si tu peux,
 La place.

CAÏN.

Je ne puis. Tandis que je m'élève,

Avec toi dans les airs, tout s'efface à mes yeux.
 Le globule terrestre, en s'éloignant, présente
 Un cercle lumineux, fort semblable à celui
 Que je voyais autour de la plus grosse étoile,
 En l'observant, la nuit, du haut de quelque mont.
 Maintenant il s'éteint dans les champs de l'espace;
 La terre disparaît; et voilà cependant,
 Qu'autour de nous s'accroît un nombre incalculable
 De soleils éclatans.

LUCIFER.

Et dis : s'il existait,
 Autour de ces soleils, une suite de mondes
 Encor plus grands, plus beaux, mieux peuplés que le tien,
 Dont le nombre égalât la poussière terrestre,
 Ainsi multipliés pour animer des corps,
 Tous vivant pour mourir, et mourir misérables,
 Que penserais-tu?

CAÏN.

Moi! je serais orgueilleux
 D'une telle pensée. (3)

LUCIFER.

Et si cette pensée,
 Superbe, était astreinté aux besoins les plus vils;
 Et qu'aspirant toujours de science en science,
 L'homme qui la possède, accablé par le poids
 D'une lourde enveloppe, à ses yeux méprisable,
 Ne vît dans ses plaisirs (même le plus aimable)
 Qu'un doux abaissement, un leurre corrupteur,
 Un appât décevant, qui, malgré lui, le mène

A refaire des corps, les animer, afin
De les livrer aux maux de son propre destin.... (4)

CAÏN.

Esprit! je ne sais rien de la mort; mais sans doute,
Si j'en crois les récits de mes tristes parens,
C'est une laide chose, héritage funeste,
Hideux, qu'avec la vie, ils m'ont encor légué :
Eh bien! s'il est ainsi que tu viens de le dire,
(Et mon cœur torturé confirme tes discours)
Esprit! fais que je meure en ces lieux-ci; car, vivre
Pour donner la naissance à des êtres souffrans,
Malheureux et mortels, c'est un crime, je pense,
Un homicide lâche, et j'en veux être exempt.

LUCIFER.

Tu ne saurais mourir tout entier, car tu portes
Un esprit immortel en toi.

CAÏN.

Cet autre Dieu

Ne dit rien de cela quand il chassa mon père,
Hors de son Paradis, et que son doigt vengeur
Écrivit sur le front d'Adam, ces mots terribles :
Tu mourras. (5) Mais enfin, laisse périr en moi
Ce corps, et que mon âme aille parmi les Anges.

LUCIFER.

Je suis un Ange : eh bien! veux-tu me ressembler?

CAÏN.

Je ne te connais pas. J'admire ta puissance.
Tu montres à mes yeux de merveilleux secrets;
Loin de tout mon pouvoir, de mes facultés même;

Mais encore au-dessous de mes conceptions,
De mes désirs.

LUCIFER.

Comment ! Et quels sont donc ces hommes,
Qui, dans leur humble orgueil, peuvent, comme des vers,
Séjourner dans la fange ?

CAÏN.

Et toi, quel es-tu ? parle :
Esprit fort et sublime, qui parcoures à ton gré
L'immensité : pourquoi parais-tu misérable ?

LUCIFER.

Je parais à tes yeux ce qu'en effet je suis. (6)
Mais voudrais-tu, réponds, être immortel ?

CAÏN.

Je pense

Que, selon ton aveu, je le suis malgré moi.
Je ne le savais pas avant ; mais je désire
Par ton moyen alors, heureux ou malheureux,
Sur mon être immortel anticiper d'avance.

LUCIFER.

Ton âme anticipait sans mon moyen.

CAÏN.

Comment ?

LUCIFER.

Par la douleur. (7)

CAÏN.

Crois-tu qu'elle soit éternelle ?

LUCIFER.

Nous le saurons : tes fils le sauront avec nous.

Regarde cependant.

CAÏN.

O brillante étendue,
Inconcevable Éther, astres du firmament
Dont le nombre innombrable augmente incessamment!
Qu'êtes-vous? et quel est ce désert sans limites
D'azur aérien, où, tels que ces débris
Que dans leurs flots, d'Éden, portent les vastes fleuves,
Vous roulez? votre cours est-il borné par vous?
Ou bien promenez-vous vos clartés immortelles
Dans l'espace infini d'un immense Univers,
En liberté? Mon âme, étonnée, enivrée,
Jouit de cette idée et sent l'Éternité.
Oh, qui que vous soyez, êtres grands, admirables,
Dieux! que vous êtes beaux, que vos travaux sont grands!
Que ce soit le destin, le hasard qui vous fasse,
Ou bien la volonté d'un Être intelligent,
Comme un atome meurt, s'il meurt, oui, que je meure,
Ou que je sache à fond tout ce que vous savez,
Tout ce que vous pouvez. Ma pensée, à cette heure,
Se sent digne de vous, si mon corps ne l'est pas.
Esprit! remplis mes vœux : la mort ou la science. (8)

LUCIFER.

N'en es-tu pas plus près? Jette encor tes regards
Sur la terre.

CAÏN.

Par où? je ne vois qu'une masse
D'innombrables clartés.

LUCIFER.

Regarde par ici.

CAÏN.

Je ne puis plus la voir.

LUCIFER.

Elle étincelle encore.

CAÏN.

Quoi.... là-bas?

LUCIFER.

Oui, là-bas.

CAÏN.

Peux-tu parler ainsi,

J'ai vu ces vers luisans, ces mouches éphémères,

Qui, dans l'obscurité, brillent sur le gazon,

Plus éclatans cent fois que ce point invisible

Qui les porte.

LUCIFER.

Tes yeux ont vu l'éclat des vers,

Des mondes, que te semble alors des univers?

CAÏN.

Je dis qu'ils sont très beaux, mais chacun dans sa sphère.

La nuit, à mes regards, révèle la beauté

De la mouche éphémère et de l'astre qui roule

Dans la voûte des cieux durant l'éternité.

Mais tous deux sont guidés. (9)

LUCIFER.

Par quoi?

CAÏN.

Moi, je l'ignore.

Fais-le voir.

LUCIFER.

Oses-tu?

CAÏN.

Que sais-je? Jusqu'ici,

Tu ne m'as rien fait voir que je n'osasse encore
Regarder de nouveau.

LUCIFER.

Viens donc. Sous quels rapports
Veux-tu voir les objets? immortels ou mortels?

CAÏN.

Je ne te comprends pas.

LUCIFER.

Ce ne peut être ensemble.
Dis-moi par quels objets est affecté ton cœur?

CAÏN.

Par ceux que je vois.

LUCIFER.

Oui; mais n'est-il pas possible,
Par d'autres, qu'il le fût encor plus?

CAÏN.

Je le crois :

Ceux que je n'ai pas vus, ni ne peux voir, peut-être....
Ceux que voile la mort.

LUCIFER.

Pourras-tu les fixer?

Jusqu'ici des vivans je t'ai montré la sphère;
Mais je puis, si tu veux, faire un pas redouté.

CAÏN.

Fais-le.

LUCIFER.

Viens. Déployons nos plus rapides ailes.

CAÏN.

Oh ! quel essor puissant.... Les astres ont pâli....
La terre a fui.... La terre.... ah ! que je voie encore
Cette terre d'Adam !...

LUCIFER.

C'en est fait : elle a fui.

Elle est dans l'Univers déjà moins que toi-même.
Mais ne crois pas pourtant lui pouvoir échapper :
Tu la retrouveras.... sa fange.... sa poussière....
Elle est trop nécessaire à notre éternité.

CAÏN.

Où me conduis-tu donc ?

LUCIFER.

Au sein d'un autre monde,
Fantôme de ce monde, et dont ce monde n'est
Qu'un débris ranimé.

CAÏN.

Comment donc ! ma patrie
N'est pas nouvelle ?

LUCIFER.

Non : pas plus que n'est la vie ;
Car la vie existait avant toi-même et moi ;
Et peut-être avant Lui, qui feint de n'en rien croire. (10)
Des êtres sont sans fin ; d'autres ont prétendu
N'avoir point d'origine, et pourtant je déclare

Qu'ils en ont une, au moins aussi faible que toi.
 Je sais que de très forts sont devenus débiles :
 Même se sont éteints , pour être remplacés
 Par les plus vils de tous ; car , surtout, considère
 Que l'Espace et le Temps sont les seuls éternels.
 Changer n'est pas mourir pourtant ; mais la matière
 Meurt et change à la fois. Or, comme tu sortis
 D'elle , tu ne saurais rien saisir que par elle.

CAÏN.

Matière , esprit , qu'importe ! Essayons.

LUCIFER.

Loin d'ici !

CAÏN.

Les clartés à mes yeux se sont évanouies ,
 Et d'autres ont paru , qui, croissant devant moi ,
 Semblent des univers.

LUCIFER.

Ce qu'elles sont.

CAÏN.

Ces mondes

Ont-ils des paradis ?

LUCIFER.

Il se peut.

CAÏN.

Des Adams ?

LUCIFER.

Des êtres plus grands.

CAÏN.

Oh !... des serpens peut-être.

LUCIFER.

Les serpens manquent-ils où vivent les humains ? (11)

CAÏN.

La lumière s'éteint. Où nous portent nos ailes ?

LUCIFER.

Vers ces lieux inconnus, où, des êtres passés
Et des êtres futurs, se trouvent les fantômes.

CAÏN.

L'obscurité s'accroît.... Tous les astres ont fui.

LUCIFER.

Et néanmoins tu vois....

CAÏN,

Une lueur funèbre ;

Ni lune, ni soleil, aucun astre. La nuit

N'a plus son voile obscur, mais léger, mais limpide,

Azuré ; c'est un crêpe épais, lourd, effrayant ;

Dans lequel j'entrevois comme d'énormes masses.

Rien ne ressemble ici à ces mondes flottans

Que nous venons de voir, qui, vêtus de lumière,

Paraissaient respirer la vie ; et même encor,

Quand leur vaste atmosphère avait cédé la place,

Nous offraient de plus près leurs plaines, leurs forêts,

Et leurs profonds vallons, et leurs hautes montagnes :

Quelques uns sablonneux, et d'autres déployant

De vastes amas d'eau, des ceintures brillantes,

Des anneaux lumineux, des lunes éclatantes ;

Et, dans leurs tourbillons, entraînant avec eux,

D'astres assujettis un cortège nombreux :

En place de cela, tout est sombre et lugubre.



LUCIFER.

Mais distinct. Tu cherchais à voir la mort.

CAÏN.

Non pas. (12)

Mais comme je savais que cette affreuse chose
Existait, et qu'Adam, par son fatal péché,
Nous y rendait sujets, lui, moi, toute sa race,
Je voulais voir de gré, ce qu'il fallait un jour
Voir de force.

LUCIFER.

Regarde!

CAÏN.

Ici tout est ténèbres.

LUCIFER.

Ténèbres à jamais. Mais nous saurons enfin
Ouvrir leurs portes.

CAÏN.

Dieu! quels torrens de fumée!
Quel est ce gouffre?

LUCIFER.

Viens.

CAÏN.

En sortirais-je?

LUCIFER.

Toi!

Sois-en certain. La mort perdrait trop à ta perte. (13)
Ses états sont déserts, comparés à ce qu'ils
Seront un jour par toi.

CAÏN.

Les nuages s'entr'ouvrent;
Un vide affreux se forme et cède autour de nous.

LUCIFER.

Entre !

CAÏN.

Et toi !

LUCIFER.

Ne crains rien. T'eût-il été possible,
Sans moi, d'abandonner la terre ? Allons, entrons.

(Ils disparaissent dans les nuages.)

SCÈNE II.

LUCIFER, CAÏN.

Le Gouffre de la Mort.

CAÏN.

Qu'ILS sont vastes, obscurs, silencieux, ces mondes !
Ils semblent plus nombreux, et surtout plus peuplés
Que ces globes brillans que je voyais naguère
Fourmiller dans les airs ; plutôt comme un essaim
De nombreux habitans d'un ciel inexplicable,
Que comme des séjours faits pour être habités ;
Mais qui, se déployant à mes yeux à mesure
Que je m'en approchais, m'offraient un vaste amas
De matière, plus propre à substantier la vie
Qu'à la porter en soi. Ce qui frappe mes sens,
En ces lieux, est plus sombre et plus plein de mystère
Qu'un jour évanoui.

CAÏN.

LUCIFER.

C'est aussi le séjour
De la mort. Voudrais-tu bien la voir?

CAÏN.

Pour répondre,

Il faudrait que je susse, au juste, ce qu'elle est.
Mais si pourtant elle est ce que j'entends mon père
Journallement nous dire, en larmoyans sermons,
C'est une chose, ô Dieu ! qui glace la pensée.
Maudit soit l'inventeur de ce cruel destin,
Qui conduit de la vie à la mort.... Je l'abhorre :
Ou maudit soit celui qui ne sut pas garder
Le dépôt de la vie, et dont l'ignoble faute,
A la perdre à jamais condamne l'innocent ! (14)

LUCIFER.

Tu maudis donc ton père ?

CAÏN.

En me donnant naissance,
Ne m'a-t-il pas maudit ? ne m'a-t-il pas maudit
Même avant ma naissance, en portant à sa bouche
Un fruit empoisonné ?

LUCIFER.

Tu dis vrai ; c'est ainsi.
La malédiction doit être mutuelle.
Mais ton frère et ton fils ?

CAÏN.

Ils ont le même sort,
Ils ont le même droit : héritage funeste !
O vous, tristes séjours, obscures régions

De fantômes errans, d'épouvantables ombres,
Qui paraissez soudain pour disparaître encor,
Quels sont vos habitans, fiers et mélancoliques !
Sont-ils, ou furent-ils ?

LUCIFER.

Quelque chose des deux.

CAÏN.

Qu'est donc alors là mort ?

LUCIFER.

Le Créateur suprême,
Quand il vous l'annonça comme un dur châtiment,
Ne vous a-t-il pas dit que c'est une autre vie ?

CAÏN.

Non : tout ce qu'il a dit, c'est que tout doit mourir. (15)

LUCIFER.

Un jour, il vous dira tout son secret peut-être.

CAÏN.

Heureux le jour !

LUCIFER.

Heureux ! Quand ce fatal secret
Se dévoilant, parmi de longues agonies,
Et suivi de douleurs sans limite et sans fin,
Frappera des humains qui sont encore à naître,
Atomes du néant, les vastes légions,
Pour leur apprendre enfin le but de l'existence ! (16)

CAÏN.

Quels sont autour de moi ces fantômes flottans ?
Ils ne ressemblent pas aux formes angéliques,
Que j'ai vu plusieurs fois errer auprès d'Éden.

Ils n'ont pas des humains les traits reconnaissables
 Dans Adam, dans Abel, ni dans aucun de nous.
 Et pourtant leur aspect, quoiqu'il ne me rappelle
 L'Ange ni le Mortel, me donne le soupçon
 D'un être mitoyen entre les Dieux et l'homme,
 Puissant, majestueux, fier, rempli de beauté,
 De force, et néanmoins d'une forme inconnue.
 Ils ne sont point ailés comme les Séraphins;
 Leur front n'a rien d'humain; leur taille gigantesque
 Des plus fiers animaux surpasse la hauteur;
 Et, quoique différens de tout ce qui respire,
 Ils ne sont inférieurs à rien. Que sont-ils donc ?
 J'ai peine à les juger vivans. (17)

LUCIFER.

Et tous vécurent.

CAÏN.

En quels lieux ?

LUCIFER.

Où tu vis.

CAÏN.

En quels temps ?

LUCIFER.

Autrefois,

Et sur la même terre.

CAÏN.

Adam, dans l'origine,

Ne l'habita-t-il pas le premier ?

LUCIFER.

Parmi vous,

D'accord : mais il n'est pas l'égal des moindres êtres
Que tu vois en ces lieux.

CAÏN.

Que sont-ils ?

LUCIFER.

Ce qu'un jour

Tu seras avec eux.

CAÏN.

Que furent-ils ?

LUCIFER.

Des êtres

Intelligens, grands, beaux, et d'autant supérieurs
A tout ce qu'en Éden fût devenu ton père,
S'il y fût resté pur, que toi-même ou tes fils
Le serez à l'égard de ta race abaissée,
Après plusieurs milliers de générations.
Tu connais cependant jusqu'où va ta faiblesse.

CAÏN.

Et, supérieurs à nous, ces êtres ont péri !

LUCIFER.

Ils ont tous disparu de leur terre, de même
Que tu disparaîtras de la tienne.

CAÏN.

Et, dis-moi,

Leur appartenait-elle ?

LUCIFER.

Oui.

CAÏN.

Mais non pas, sans doute,

Telle que je la vois. Pour des êtres si grands,
Elle paraît petite.

LUCIFER.

Alors elle était grande,
Et plus noble.

CAÏN.

Et comment perdit-elle son rang ?

LUCIFER.

Parle à celui qui tombe.

CAÏN.

Eh bien donc ! réponds-moi.

LUCIFER.

Par une catastrophe affreuse, inexorable,
Un choc des élémens, qui rendit au chaos
Un monde qu'un chaos, par un ordre contraire,
Avait laissé paraître. Un tel événement,
Quoique rare pour vous, est, pour nous, très fréquent. (18)
Avance, et continue à parcourir les âges.

CAÏN.

Quel spectacle imposant !

LUCIFER.

Tu vois la vérité.
Ces fantômes nombreux, autrefois tes semblables,
Furent tous corporels.

CAÏN.

Deviendrais-je comme eux ?

LUCIFER.

Que celui qui t'a fait réponde à ta demande.
Je dévoile à tes yeux ce que sont à présent

Ceux qui t'ont précédé : ce que jadis ils furent,
 Tu le sens à peu près; de manière pourtant
 A les mettre au-dessous de leur intelligence.
 Ce qu'ils ont eu, la vie, est commun entre vous;
 Et ce que vous aurez, la mort, sera commune.
 Le reste est différent. Vos tristes facultés,
 Vos pauvres attributs, sont dignes de reptiles,
 Engendrés du limon, vivans sur les débris
 D'un puissant Univers, réduit à cette terre,
 Informe, sans vigueur, et dont les habitans
 Devaient borner leur joie à leur seule ignorance :
 Paradis ténébreux, duquel, comme un poison,
 Un incroyable arrêt excluait la science. (19)
 Mais considère encor ces êtres supérieurs;
 Ou, si l'ennui te gagne, allons, viens sur la terre,
 Reprendre ton travail. Je vais t'y reporter.

CAÏN.

Non ; je demeure ici.

LUCIFER.

Combien encor ?

CAÏN.

Sans cesse.

Puisqu'il faut y venir, j'aime mieux y rester.
 Je suis las des tableaux qu'enfante la poussière.
 Ces fantômes m'ont plu : j'y fixe mon séjour.

LUCIFER.

Cela ne se peut pas. Ce que tu considères
 Comme une vision est la réalité. (20)
 Pour te rendre habitant de ces demeures sombres,

Il faut franchir le seuil que franchissent les ombres :
La porte de la mort.

CAÏN.

Par quelle porte donc
Y sommes-nous entrés ?

LUCIFER.

Par la mienne. Tu peux
En sortir avec moi ; car mon esprit te porte,
Et te fait respirer sur ce gouffre sans fond ,
Où nul autre que toi ne vit ni ne respire.
Vois ; mais ne pense pas demeurer en ces lieux ,
Avant l'heure fatale.

CAÏN.

Et ces êtres éteints
Peuvent-ils espérer de revoir la lumière
Sur la terre ?

LUCIFER.

Leur terre est passée à jamais.
Par ses convulsions long-temps bouleversée ,
Ils n'en connaîtraient plus les stériles déserts
Que les flots destructeurs ont trop long-temps couverts.
Ah ! quel monde admirable était-ce !

CAÏN.

Il l'est encore ! (21)

Non, ce n'est pas la terre, et les fangeux sillons
Que je dois y tracer qui fatiguent mon âme :
C'est d'ignorer sa forme et ses vastes contours ;
C'est d'y craindre la mort, et d'y vivre toujours.

LUCIFER.

Tu vois ce qu'est ton monde, et tu ne peux comprendre
Ce qu'il était jadis.

CAÏN.

Voici d'autres objets.

Quels êtres colossaux ! quels énormes fantômes !
Inférieurs en esprit, il le semble du moins,
A ceux que j'avais vus ; et quelque peu semblables
Aux hôtes des forêts, dont j'entendis souvent
Retentir dans la nuit le long rugissement ;
Mais dix fois plus puissans, dix fois plus redoutables ;
Plus hauts que les remparts du magnifique Éden,
Avec des yeux de feu, brillans comme ce glaive
Qu'incessamment brandit le bras du Chérubin ;
Et portant en avant leurs défenses terribles,
Telles qu'un cèdre altier, privé de ses rameaux.
Eh ! quels sont-ils ?

LUCIFER.

Ce sont les mammouths sur la terre :
Mais ceux-ci par milliers gisent sous ses débris.

CAÏN.

Nul ne vit plus dessus ?

LUCIFER.

Non, car ta faible race,
En combattant contre eux, disparaîtrait trop tôt,
Et souffrirait trop peu. (22)

CAÏN.

Mais pourquoi cette guerre ?

LUCIFER.

As-tu donc oublié la malédiction
 Qui frappa dans Éden ta criminelle race ?
 La discorde et la guerre, et le mal et la mort,
 Tels ont été les fruits de cet arbre funeste
 Qui devait lui donner la science.

CAÏN.

J'entends.

Mais qu'a fait l'animal pour qu'il souffre et qu'il meure ? (23)

LUCIFER.

Le Créateur vous dit qu'il était fait pour vous,
 Et vous pour lui. Dût-il devenir votre maître ?
 Adam ne péchant pas, tout restait innocent.

CAÏN.

Malheureux animaux ! vous partagez encore,
 Avec les fils d'Adam, son destin rigoureux.
 Comme nous, sans avoir goûté la triste pomme !
 Comme nous, sans avoir acquis plus de savoir !
 Arbre faux et menteur ! tu promis la science
 Au prix de notre mort, et de la mort de tout :
 La science du moins : tout meurt. Eh ! que sait l'homme ?

LUCIFER.

Il se peut que la mort donne enfin le savoir,
 Puisque sur toute chose elle est la seule vraie ; (24)
 Et s'il en est ainsi, l'arbre, quoique mortel,
 N'a point menti.

CAÏN.

Je vois ces régions funèbres
 Sans les connaître encor.

LUCIFER.

Parce que ton trépas
Est encore éloigné. Le poids de la matière
T'empêche de saisir l'esprit; mais c'est beaucoup
De savoir qu'au-delà ces régions existent.

CAÏN.

Nous savions bien déjà que la mort existait.

LUCIFER.

Oui bien; mais, après elle?

CAÏN.

Et le connais-je encore?

LUCIFER.

Tu connais un état, même plusieurs états,
Au-delà du tien propre; et cette connaissance,
En toi, n'existait pas ce matin.

CAÏN.

Ces états

Sont confus, très obscurs.

LUCIFER.

Sois-en content. Ton âme
Aura l'éternité pour te les rendre clairs. (25)

CAÏN.

Quelle est cette étendue, azurée et sans bornes,
Mobile, dont les flots s'agitent loin de nous?
Je les comparerais à ces superbes fleuves
Qui coulent hors d'Éden, pour la limpidité;
Mais elle est sans rivage.

LUCIFER.

Une telle étendue,

Quoique moindre en grandeur, se trouve maintenant
 Sur la terre, et tes fils habiteront ses rives :
 C'est le fantôme enfin d'un antique Océan.

CAÏN.

C'est comme un autre monde. Et ces êtres bizarres
 Que je vois se jouant sur ses flots écumeux ?

LUCIFER.

Sont des Léviathans dont la vie est éteinte.

CAÏN.

Et ce vaste serpent, qui, dressant sur les flots,
 Sa tête énorme, informe, et, sortant de l'abîme,
 Paraît vouloir atteindre à la voûte des cieux,
 Et s'y rouler autour des astres lumineux,
 Serait-il, par hasard, de l'espèce fatale
 Qui humait le soleil dans les jardins d'Éden ?

LUCIFER.

Ta mère, mieux que moi, dirait sous quelle forme
 La tenta le serpent. (26)

CAÏN.

Ce fantôme hideux

N'inspire que l'effroi. Le tentateur sans doute
 Avait plus de beauté.

LUCIFER.

L'as-tu vu quelquefois ?

CAÏN.

J'ai bien vu des serpents qu'on dit de son espèce ;
 Mais celui dont la voix douce et traîtresse
 Persuada ma mère à s'emparer du fruit,
 Je ne l'ai jamais vu.

LUCIFER.

Parut-il a ton père?

CAÏN.

Non; Ève le tenta, quand elle eût succombé.

LUCIFER.

Pauvre homme! quand ta femme, ou quelque autre te tente,
Tente l'un de tes fils, pour quelque objet frappant,
Sois sûr de voir d'aboird l'objet qui l'a tentée. (27)

CAÏN.

Ton précepte est tardif; et les serpens n'ont plus
Rien qui tente la femme.

LUCIFER.

Il est vrai; mais la femme
A de quoi tenter l'homme; et l'homme également
De quoi tenter la femme. Or, que tes fils y songent.
C'est un sage conseil à mes dépens donné,
Du reste sans péril, car nul ne peut le suivre.

CAÏN.

Je ne te comprends pas.

LUCIFER.

Et c'est le mieux pour toi.
Le monde est jeune; et toi, tu sors de l'innocence.
Tu te crois fort méchant, fort malheureux, dis-moi?

CAÏN.

Je connais le malheur; le crime, je l'ignore.

LUCIFER.

Aîné du premier homme, écoute : Cet état
De péché qui te pèse, et ce mal dont tu souffres,
Sont un vrai paradis, comparés aux douleurs

Où tu vas être en proie; et ces douleurs encore,
Dans leur plus grand excès, seront un doux Éden,
Par rapport aux forfaits, aux horreurs, aux souffrances
Qu'éprouveront tes fils, et les fils de tes fils,
En générant toujours poussière sur poussière.
A présent, retournons à la terre.

CAÏN.

Est-ce tout
Ce qu'en venant ici tu songeais à m'apprendre? (28)

LUCIFER.

Tu cherchais la science?

CAÏN.

Oui; mais comme un moyen
D'arriver au bonheur.

LUCIFER.

Eh bien, tu le possèdes,
Si c'est la vérité.

CAÏN.

Le Dieu d'Adam fit bien
D'en défendre le fruit sur son arbre funeste.

LUCIFER.

Il eût encor mieux fait de ne pas le planter.
Mais ignorer le mal n'est pas un sûr refuge
Contre lui; car, vois-tu, ce qu'on appelle Mal
Dans le monde des corps, à la plupart des choses
Est souvent nécessaire. (29)

CAÏN.

A la plupart, oh non!

Je ne crois pas cela ; car mon âme n'aspire
Qu'au bien.

LUCIFER.

Et connais-tu rien qui n'aime son bien ?
Rien qui veuille le mal pour son mal , ou qui l'aime ?
Le bien est le levain de tout être qui vit,
Même qui ne vit plus.

CAÏN.

Dans ces superbes mondes ,
Que j'ai considérés avant d'entrer ici ,
Le mal habite-t-il ? je ne saurais le croire.
Ils me semblent trop beaux.

LUCIFER.

Tu les a vus de loin.

CAÏN.

Comment ! mais la splendeur se perd dans la distance.
Plus on les voit de près , plus on doit les voir beaux.

LUCIFER.

Sur la terre , as-tu vu les choses les plus belles ,
L'être encore tout près ?

CAÏN.

Sans doute. Pourquoi non ?
Ce qui plaît , plaît toujours , d'autant plus qu'on l'approche.

LUCIFER.

Ceci n'est que le fruit de ton illusion.
Dis-moi quel est l'objet qui , vu de près , te montre
Plus de beautés que vu d'un peu plus loin.

CAÏN.

D'abord,

Ma chère Adah; le ciel ensuite, ses étoiles,
 Et son nocturne azur que tempère en son cours
 Cet astre lumineux, notre monde céleste;
 Et les pleurs de l'aurore et les parfums du soir;
 Le lever du soleil, son coucher magnifique,
 Touchant, indescriptible, et qui porte en mon cœur
 Je ne sais quel attrait qui fait couler mes larmes,
 Quand ce flambeau du jour s'éteignant lentement,
 Tombe derrière Éden, dans un lit de nuages;
 L'ombrage des forêts, la verdure et les fleurs,
 Et le chant des oiseaux, ce chant mélancolique,
 Amoureux, qui se mêle aux chants des Chérubins,
 Lorsque d'un voile obscur Éden déjà se couvre :
 Tout cela cependant arrête moins mes yeux,
 Dilate moins mon cœur que la beauté touchante
 De mon Adah. Je laisse et la terre et les cieux
 Pour elle.

LUCIFER.

Sa beauté passagère et mortelle
 Est une douce erreur. C'est l'aurore des temps
 De la création, le printemps de la terre,
 Qui portent cette fleur; mais elle passera. (30)

CAÏN.

Tu le penses ainsi; car tu n'es pas son frère.

LUCIFER.

Mortel! mes frères sont ceux qui n'ont pas d'enfans.

CAÏN.

Quelle alliance donc prétends-tu sur la terre?

LUCIFER.

Peut-être tes enfans seront les miens un jour. (31)
 Mais puisque ton Adah t'inspire tant d'amour,
 Que sa beauté t'enivre au-dessus de toute autre,
 Pourquoi te trouves-tu malheureux?

CAÏN.

Je ne sais.

Mais toi, pourquoi l'es-tu? pourquoi l'est toute chose?
 Même le Créateur! car, puisqu'il nous a faits
 Malheureux, son bonheur ne peut être sans trouble.
 Adam dit néanmoins qu'il est le Tout-Puissant.
 D'où viendrait donc le mal, s'il est bon? A mon père
 J'en fis la question. Il me dit que le mal,
 Pour arriver au bien, était la seule voie. (32)
 Étrange bien! s'il faut que le mal nous l'envoie;
 S'il ne peut provenir que de son ennemi.
 Je voyais un agneau piqué par un reptile;
 Le pauvre nourrisson palpitait, étendu,
 Sous le vain bêlement de sa dolente mère.
 Mon père ramassa quelque herbe salulaire,
 Et la mit sur sa plaie; alors l'infortuné,
 Reprenant par degrés son innocente vie,
 Court au sein maternel dont il suce le lait;
 Tandis qu'encor tremblante et de crainte et de joie,
 L'œil attaché sur lui sa mère le léchait.
 Considère, mon fils, me dit alors mon père,
 Comment naît, hors du mal, le bien.

LUCIFER.

Répliquas-tu?

Non, car c'était mon père; et pourtant, sans le dire,
 A part moi, je pensais qu'il aurait mieux valu
 Que jamais cet agneau, piqué d'un vil reptile,
 N'eût racheté sa vie, innocente et débile,
 Au prix de mille maux, par l'art du médecin.

LUCIFER.

Tu disais à l'instant que parmi tant de choses,
 Aimables à tes yeux, la plus aimable encor
 Était ta sœur Adah, qui, du sein de ta mère,
 Alaitée avec toi, te donne des enfans.

CAÏN.

Je l'ai dit, il est vrai; que serais-je sans elle?

LUCIFER.

Ce que je suis.

CAÏN.

Comment! N'aimes-tu rien?

LUCIFER.

Ton Dieu

Aime-t-il quelque chose?

CAÏN.

Adam, du moins, l'assure;
 Mais, au destin de l'homme, on pourrait en douter.

LUCIFER.

Comment pourrais-tu voir ce que mon esprit aime
 Ou n'aime pas, sinon en d'immenses desseins,
 Où se fondent les temps, les mondes, les humains,
 Comme se fond la neige en un vaste incendie. (33)

CAÏN.

La neige ! qu'est-ce donc ?

LUCIFER.

Tu ne la connais pas.

Sois-en content. Tes fils apprendront à connaître
Des rigueurs dont encor tu n'as aucun soupçon.

CAÏN.

Aimes-tu quelque chose à l'égal de toi-même ?

LUCIFER.

Et d'abord, t'aimes-tu toi-même ?

CAÏN.

Assurément.

Mais j'aime encore mieux celle qui rend ma vie
A mes yeux plus aimable ; et c'est en l'aimant mieux,
Qu'elle est plus que moi-même.

LUCIFER.

Elle est belle, et tu l'aimes.

La pomme à tes parens paraissait belle aussi ;
Mais dès qu'à leurs regards elle cessa de l'être ,
Leur amour s'éteignit, et fit place aux regrets.

CAÏN.

Quoi ! cesser d'être belle, Adah ? c'est impossible.
Comment ?

LUCIFER.

Avec le temps.

CAÏN.

Mais le temps a passé
Sur la tête d'Adam et d'Ève, et rien encore

N'altère leur beauté. Ma sœur est plus aimable ;
Pourtant ils sont fort beaux.

LUCIFER.

Tout cela changera
Avec l'âge.

CAÏN.

Il se peut ; j'en gémis, mais n'importe.
Mon amour pour Adah ne changera jamais,
Quelque injure que l'âge ait fait à ses attraits.
Le Créateur, je pense, y perdra davantage,
S'il ne peut conserver un si parfait ouvrage.

LUCIFER.

Je te plains fort d'aimer ce qui ne peut durer.

CAÏN.

Et je te plains aussi de n'aimer rien.

LUCIFER.

Ton frère
T'est également cher ?

CAÏN.

Comment ne pas l'aimer ?

LUCIFER.

Adam l'aime beaucoup ; et son Dieu, davantage.

CAÏN.

Je l'aime aussi.

LUCIFER.

C'est bien ; c'est agir humblement.

CAÏN.

Humblement !

LUCIFER.

Il est né le second dans ce monde ;
Et ta mère en a fait son favori.

CAÏN.

Fort bien.

Avant lui , le serpent eut ce doux avantage.
Pourrais-je l'envier ?

LUCIFER.

Adam , à cet égard ,
Imite encor sa femme.

CAÏN.

Eh ! qu'importe ? mon frère ,
Pour être aimé de tous , doit-il m'être moins cher ?

LUCIFER.

Et ce Dieu tout-puissant , et cet indulgent Maître ,
Ce planteur de jardins , qu'il sait si bien garder ,
Lui-même aussi sourit au cher Abel.

CAÏN.

J'ignore
Si Dieu sourit. Pour moi , je ne l'ai jamais vu.

LUCIFER.

Mais vous avez bien vu ses Anges ? •

CAÏN.

Peu.

LUCIFER.

Je pense
Assez souvent , du moins , pour juger de l'amour
Qu'ils ont pour votre frère et pour ses sacrifices.

CAÏN.

CAÏN.

Soit ; mais que fait cela ? Pourquoi donc m'en parler ?

LUCIFER.

Parce que dans l'instant vous y pensiez.... (34)

CAÏN.

Mon âme,

En effet.... Mais pourquoi me rappeler.... Esprit !
 Nous sommes dans ton monde ici : laissons la terre.
 D'un spectacle imposant tu frappas mes regards ;
 Tu me montras ces grands, ces formidables êtres,
 Prédécesseurs d'Adam , qui foulèrent le sol
 Antique , dont la terre est un débris fragile.
 J'ai vu , grâce à tes soins , des mondes constellés
 L'immensité vivante ; et je viens de connaître
 Ce mystère profond dont Adam , parmi nous ,
 N'avait pu divulguer que le nom redoutable :
 Le séjour de la Mort ! Tu m'as appris beaucoup ,
 Mais non pas tout. J'attends de toi de me conduire
 Dans les lieux inconnus qu'habite l'Éternel ,
 Son propre paradis , ton paradis peut-être.
 Où sont-ils ?

LUCIFER.

Ici-même, et partout. (35)

CAÏN.

Cependant

Vous avez l'un et l'autre une demeure propre :
 La Terre a ses enfans , l'Univers a les siens ;
 Tout ce qui vit respire en quelque lieu ; les Ombres
 Même , tu me l'as dit , sont dans leurs régions :

Le Créateur et toi, n'avez-vous pas les vôtres ?
Demeurez-vous ensemble ?

LUCIFER.

Ensemble nous régions ;
Mais nous restons à part , chacun en sa demeure.

CAÏN.

Puissiez-vous n'être qu'un ! Alors , peut-être , alors
L'unité de dessein mettrait dans la nature
L'union et la paix que la haine en bannit.
Infinis tous les deux , Esprits puissans et sages ,
Pourquoi vous séparer ? N'êtes-vous pas enfin
En essence , en nature , en gloire , tous deux frères ? (36).

LUCIFER.

Et n'es-tu pas aussi frère d'Abel ?

CAÏN.

Oui bien ;
Je le serai toujours ; mais fût-ce le contraire ,
L'Esprit est-il le corps ? Peut-il se diviser ?
Contre l'Infinité , l'Éternité combattre ?
Se quereller ? remplir de maux l'Immensité ?
Pourquoi donc ?

LUCIFER.

Pour régner. (37)

CAÏN.

Vous m'avez dit, je pense,
Que vous étiez tous deux immortels.

LUCIFER.

Il est vrai.

CAÏN.

CAÏN.

Or, cet immense Éther, peuplé de tant de mondes,
Est sans bornes ?

LUCIFER.

D'accord.

CAÏN.

N'y pouvez-vous régner
Ensemble ? Est-ce trop peu ? Qui vous blesse ou vous gêne ?

LUCIFER.

Nous y régnons tous deux.

CAÏN.

L'un de vous fait le Mal.

LUCIFER.

Qui ?

CAÏN.

Toi ! car si tu peux faire du bien à l'homme,
Pourquoi n'en faire pas ?

LUCIFER.

Et pourquoi pas celui
Qui le créa ? Je suis étranger à ses œuvres.

CAÏN.

Alors, laisse-nous donc entièrement à Lui ; (38)
Ou montre-moi soudain ta demeure ou la sienne.

LUCIFER.

Je pourrais à l'instant t'obéir ; mais le temps
Te conduira sans faute à l'une, pour en faire
Ton éternel séjour. (39)

CAÏN.

Pourquoi non à présent ?

LUCIFER.

A peine ton esprit a saisi quelque chose
Du peu que j'ai montré, qu'il aspire ardemment
Jusqu'au double mystère, et veut des deux Principes
Voir les trônes secrets sur l'abîme profond
Qui les porte. Mortel ! de ton ambition
Calme un peu la fumée, et sache que connaître
A découvert l'un d'eux, c'est mourir.

CAÏN.

Mourons donc,

Et voyons ! (40)

LUCIFER.

Voilà bien le superbe langage
Du fils de cette femme à laquelle un serpent
Inspirâ le savoir. Mais tu mourrais encore
Vainement, sans rien voir. L'objet de tes désirs
Est dans un autre état.

CAÏN.

De mort ?

LUCIFER.

La Mort y mène.

CAÏN.

Je la crains beaucoup moins depuis que je conçois
Qu'elle mène, du reste, à quelque chose.

LUCIFER.

Et moi,

Vers ton monde, à l'instant je vais te reconduire.
Là, de ton père Adam partage les sueurs :
Mange, bois, ris, travaille, et pleure, et dors, et meurs. (41)

CAÏN.

A quel but ai-je vu tant de choses ?

LUCIFER.

Ton âme-

Appelait la science : elle est à toi. Je viens
De te montrer enfin à te connaître.

CAÏN.

Il semble

Qu'à mes yeux même, hélas ! je ne sois rien.

LUCIFER.

Voilà

Où se borne, après tout, la connaissance humaine :
A juger le néant de ce monde mortel.
Lègue cette science à ta race, afin qu'elle
S'épargne, grâce à toi, mille et mille malheurs.

CAÏN.

Esprit hautain ! l'orgueil te dicte ce langage.
Mais toi, quoique orgueilleux, tu reconnais pourtant
Un Être supérieur.

LUCIFER.

Non, non ! Ce qu'il possède,
L'abîme du chaos, l'Immensité des cieux,
Et la Mort et la Vie, aussi j'en possède.
Il est mon vainqueur, oui ; mais mon supérieur, non. (42)
Tout rend hommage à Lui, hors moi qui lui résiste,
Qui lui dispute tout, qui le combats encor,
Comme je combattis sur les hauteurs célestes,
Comme je combattrai dans le fond des enfers.
Et ces gouffres sans fond de la nuit éternelle,



Et ces immensités des mondes lumineux ,
 Et ces âges sans fin entassés sur les âges ,
 Je veux tout disputer ! et tenir en suspens ,
 Tremblans dans les bassins des balances fatales ,
 Les Terres, les Soleils, les Univers, les Dieux !
 Jusqu'à ce qu'enfin cesse un conflit si terrible ,
 Si jamais un conflit semblable peut cesser ;
 Jusqu'à ce qu'il succombe, ou bien que je m'éteigne.
 Et comment peut s'éteindre une Immortalité ,
 Que nourrit une haine éternelle, invincible ?
 Lui, comme mon vainqueur, me nommera le Mal.
 Mais quel sera le Bien qu'il pourra jamais faire ?
 Si je l'avais vaincu, le Mal ce serait lui.
 Et vous, faibles mortels, à peine nés au monde,
 Voyez autour de vous, et comptez ses bienfaits.

CAÏN.

Peu nombreux, et mêlés de beaucoup d'amertume.

LUCIFER.

Allons, et retournons à ton monde chétif ;
 Viens y goûter encor de sa manne céleste.
 Le Mal, le Bien sont tels dans leur essence, et non
 Dans l'arbitraire mot que l'artisan impose. (43)
 S'il vous donne le Bien, croyez-le bon ; mais si
 Le Mal vous vient de lui, que nul ne m'en accuse.
 Cherchez, examinez la source dont il sort ;
 Laissez les vains discours, jugez votre existence ,
 Et ses fruits, ce qu'ils sont, ce qu'ils auraient été.
 De la pomme fatale, un don bien grand vous reste ;
 C'est la Raison : craignez l'insidieux Pouvoir

Qui prétend la réduire à la foi des esclaves.
Pensez, sachez souffrir ; formez-vous dans le cœur
Un monde intelligible, indépendant, vainqueur,
Qui, d'une région basse, servile, obscure,
Éclaire l'ignorance et dompte la nature.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La Terre auprès d'Éden , comme au premier acte ; de plus ,
deux autels élevés sur l'un des côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAÏN, ADAH.

ADAH.

V_A doucement, Caïn.

CAÏN.

Je le veux ; mais pourquoi ?

ADAH.

Notre petit Énoëh dort sur ces feuilles tendres,
A l'ombre d'un cyprès.

CAÏN.

C'est un lit malheureux.

Le cyprès est funèbre , et son feuillage sombre,
Aux douleurs de la mort semble prêter son ombre.
Pourquoi l'as-tu choisi ?

ADAH.

Parce que ses rameaux ,
En voilant le soleil , paraissent favorables
Aux douceurs du sommeil.

CAÏN.

Oui , du sommeil dernier,

Éternel. Il n'importe, allons le voir de suite.
Comme il paraît charmant sur ce tapis de fleurs,
Dont son teint printanier efface les couleurs !

ADAM.

Que sa bouche de rose annonce un doux sourire !
Mais ne l'embrassez pas ; non ! vous l'éveilleriez !
Son heure de repos n'est point encor passée.
Quel dommage, mon Dieu, de troubler son sommeil,
Si doux, si pur !

CAÏN.

C'est vrai. Sois sans inquiétude ;
Je contiendrai mon cœur. Énoëh sourit et dort !
Dors encore et souris, jeune héritier d'un monde
Aussi jeune que toi ! Dors encore et souris.
Tes heures et tes jours s'écoulent sans alarmes,
S'écoulent innocens ! Un fruit empoisonné
N'a point souillé ta bouche, et tes yeux s'ouvriront
Sans voir ta nudité. Le temps viendra trop vite,
Où des maux t'atteindront pour un crime inconnu
Qui ne fut ni le tien, ni le mien. Dors encore ! (1)
Mais un plus doux sourire a dilaté ses traits.
Sa paupière s'agite, et ses cils longs et sombres
Demi-clos, laissent voir dans l'azur de ses yeux,
A travers le sommeil, une tendre pensée.
Il rêve. De quoi donc ? Peut-être de l'Éden.
Ah ! rêves-en, mon fils ; c'est ton seul héritage.
Jamais ni toi, ni moi, ni les fils de nos fils
Ne verront ce séjour interdit à nos larmes. (2)

ADAH.

Pourquoi, mon cher Caïn, murmurer sur ton fils,
Des regrets du passé les sons mélancoliques ?
Veux-tu toujours pleurer ton Paradis perdu,
Au lieu d'en faire un autre ?

CAÏN.

Où donc ?

ADAH.

Ici, n'importe,
Partout où tu voudras. Jamais, auprès de toi,
D'un autre Éden que toi je ne sens l'existence.
Je t'ai, mon fils, mon père, et mon frère et ma sœur,
Ma douce sœur Zillah, ma bonne et tendre mère,
Ma mère à qui je dois la vie, et plus encor....

CAÏN.

Oui, la mort ; je la place au nombre de mes dettes. (3)

ADAH.

Cet Esprit orgueilleux qui t'emmena d'ici
A jeté plus de trouble et d'effroi dans ton âme ;
J'espérais, je l'avoue, un autre effet de lui.
Je croyais qu'en voyant les nombreuses merveilles
Qu'il t'a montré, ces mondes à venir,
Ces mondes disparus, tu reviendrais plus calme,
Content de ton savoir : mais, hélas ! ton savoir
Ne t'a fait que du mal. Pourtant je lui rends grâce,
Je lui pardonne tout à cet Esprit jaloux,
Puisqu'il a pu si tôt te rendre auprès de nous.

CAÏN.

Si tôt !

A D A H.

Oui : ton voyage à bien duré deux heures,
Longues pour moi, sans doute, et pourtant au soleil,
Deux heures seulement.

CAÏN.

Et dans ce court espace,
Je me suis cependant approché du soleil;
J'ai vu des univers qu'éclaira sa lumière,
Qu'elle n'éclaire plus, n'éclairera jamais !
Mon absence, il me semble, a duré des années.

A D A H.

Quelques heures, à peine.

CAÏN.

Ainsi donc notre esprit
Est le maître du temps; et selon qu'il jouit,
Ou qu'il souffre, l'allonge ou bien le raccourcit !
Des être immortels, hors de toute pensée,
En voyant les travaux et les Mondes éteints,
Près de l'Éternité j'en empruntais les formes;
Mais rentré dans le Temps, je retrouve avec lui
Ma nature fragile, et sa voix me rappelle
Ce que m'a dit l'Esprit, que nous ne sommes rien.

A D A H.

Pourquoi dit-il cela ? Dieu l'a-t-il dit ?

CAÏN.

Non, certes;
Mais il s'est contenté de nous créer ainsi; (4)
Et nous ayant flattés d'une vaine espérance,
D'un vain désir de gloire et d'immortalité,

Nous rend à la poussière; et pourquoi?

ADAH.

Pour la faute

De nos parens.

CAÏN.

Qu'y puis-je? et qu'y peut mon enfant?

Qu'y pourront nos neveux? Ils ont péché, qu'ils meurent. (5)

ADAH.

Tu ne parles pas bien, Caïn; et ton esprit

Par cet Ange orgueilleux me semble trop séduit.

Moi, si je puis mourir pour mes parens, qu'ils vivent!

CAÏN.

Je le dis comme toi; mais pourvu que ma mort

Puisse rassasier cet être insatiable;

Pourvu que l'innocent qui dort sous ce berceau,

Ne goûte ni la mort, ni le mal, ni la peine;

Et ne les porte pas à d'autres innocens. (6)

ADAH.

Comment savons-nous donc qu'un pareil sacrifice

Peut expier, un jour, et sauver les humains?

CAÏN.

Quelle expiation! s'il faut, pour le coupable,

Que l'innocent périsse; et pourquoi le faut-il?

Quel crime avons-nous fait? quel besoin de victime,

Pour expier un crime inconcevable et vain,

Si l'on n'a pu, sans lui, posséder la science? (7)

ADAH.

Hélas! mon cher Caïn, tu péches maintenant.

Je sens qu'en tes discours l'impiété respire.

CAÏN.

CAÏN.

Laisse-moi donc.

ADAH.

Jamais, quoique Dieu t'eût laissé.

CAÏN.

Quels sont ces deux amas de gazon et de pierres?

ADAH.

Deux autels que ton frère en ton absence a faits,
Pour présenter à Dieu vos pieux sacrifices.

CAÏN.

Me croit-il si pressé de préparer le mien,
De venir, comme lui, d'un front humble et timide,
Où se peint plus de peur que d'adoration,
Tenter de suborner mon implacable juge
Par quelques vains présens ?

ADAH.

Adam dit que c'est bien.

CAÏN.

Un autel eût suffi. Je n'ai rien à cette heure.

ADAH.

Prends des fruits, prends des fleurs; ces prémices heureux
Plaisent à l'Éternel, offerts d'un cœur pieux.

CAÏN.

J'ai labouré, semé; j'ai arrosé la terre
De ma sueur, selon sa malédiction.
Que lui faut-il de plus? qu'il me soit agréable
D'arracher par la force, aux élémens domptés,
Le pain vil que je mange? Il veut que je l'adore
Avec reconnaissance, et pourquoi? pour ceci :

« Vile poussière, va; travaille la poussière,
Et retourne en poussière!... » (8) Et si je ne suis rien,
Dois-je le remercier avec hypocrisie
De n'être rien? trouver charmante la fatigue?
Être contrit, de quoi? de la faute d'Adam;
Par ses maux, par les miens, mille fois expiée;
Qui pèse, pèsera sur ma postérité;
Qui nourrit dans mon fils, créature innocente,
Le germe de la mort et des maux éternels!
Ne vaudrait-il pas mieux, tandis qu'il dort encore,
Le briser sur ce roc, que de l'abandonner
A ce fatal destin....

ADAH.

Ah! mon Dieu, quel blasphème!
Ne touchez pas mon fils, Caïn, mon fils.... ton fils!

CAÏN.

Ne crains rien! Pour les cieus ni pour les brillans mondes
Qui s'y meuvent, jamais je ne voudrais laisser
Tomber sur cet enfant rien autre qu'un baiser.

ADAH.

Pourquoi donc proférer des mots si redoutables?

CAÏN.

Je disais seulement qu'il vaudrait mieux pour lui
Qu'il mourût, que de vivre accablé de fatigues,
De malheurs, de regrets; mais puisque ce discours
Vous blesse, eh bien! disons qu'il vaudrait mieux, peut-être,
Qu'il ne fût jamais né.

ADAH.

Non, ne dis pas cela.

Que deviendraient alors les plaisirs de sa mère,
De sa mère qui l'aime, et le nourrit ? et.... Vois !
Il s'éveille, Caïn ; ô charme inexprimable !
Doux Énoëh ! Cher Caïn, tourne les yeux sur lui ;
Regarde quel accord de bonheur et de vie,
De force, de beauté, de fraîcheur.... Il me rit !
Vois comme il te ressemble.... au moins quand ton front calme
Réfléchit de ton cœur la douce émotion ;
Car l'amour nous rend tous l'un à l'autre semblables ;
N'est-il pas vrai, Caïn ? Et mère, et père, et fils ,
Nos traits également par nous sont réfléchis
Comme dans le cristal d'une onde pure et calme ;
Mais il faut que le calme habite en même temps
Et l'onde et notre cœur. Rends le calme à ton âme,
Cher Caïn, aime-nous, aime-toi ; nous t'aimons.
Vois ; ton fils te sourit ; il tend les bras ; il ouvre
Des yeux doux et sereins pour les fixer sur toi.
Laisse là les soucis. Les Chérubins t'envient ,
Crois-moi, ces tendres soins de la paternité.
Bénis ton fils, Caïn ; sa langue, encor novice,
Ne pourra t'exprimer ses vœux reconnaissans ;
Mais son cœur dans le tien saura se faire entendre.

CAÏN.

Je te bénis, Énoëh, autant que, d'un mortel,
Peut bénir la tendresse ; heureux si, de ta tête,
J'éloignais du serpent la malédiction !

ADAH.

Tu l'en éloigneras. Comment ! d'un père tendre,

La bénédiction ne triompherait pas
D'un reptile imposteur !

CAÏN.

J'en ai peu l'espérance.

Je le bénis pourtant.

ADAH.

Notre frère paraît.

CAÏN.

Ton frère Abel !

SCÈNE II.

CAÏN, ABEL, ADAH.

ABEL.

SALUT ; salut, Caïn, mon frère ;

La paix de Dieu sur toi.

CAÏN.

Je te salue, Abel.

ABEL.

Notre sœur m'avait dit qu'au-dessus de la terre,
Hors de nos régions, porté par un Esprit,
Tu ne reviendrais pas avant midi. Mon frère,
Cet Esprit était-il de ceux qui quelquefois
Ont daigné nous parler ?

CAÏN.

Non.

ABEL.

Pourquoi donc le suivre ?

Il peut être ennemi du Très-Haut.

Mais ami

Des humains. Le Très-Haut l'est-il?... comme on le nomme.

ABEL.

Comme on le nomme ! Ciel ! quel étrange discours !

Laisse-nous un moment, ma sœur Adah, de grâce.

Nous avons à remplir un soin religieux.

ADAH.

Embrasse encor ton fils ; puisse son innocence ,

Les soins pieux d'Abel , rendre à ton cœur , Caïn ,

La paix , la sainteté !

(Elle sort avec son enfant.)

SCÈNE III.

CAÏN , ABEL.

ABEL.

DANS quels lieux , mon cher frère ,

Fûtes-vous ?

CAÏN.

Je ne sais.

ABEL.

Ni quels sont les objets

Que vous vîtes ?

CAÏN.

Les morts , les immortels ; mystères

Infinis de l'abîme ; abîme des mystères ;

Les mondes actuels , ceux du sombre passé ;

Un tourbillon si grand de choses indicibles ,

•

De lunes, de soleils, d'orbes, de firmamens,
De sphères, qui, roulant une voix formidable,
D'une harmonie immense ont frappé mes esprits,
Et m'ont rendu peu propre à converser ensemble.
Laissez-moi.

ABEL.

Vos regards lancent des feux ardens;
Le sang vient sillonner votre face enflammée;
Un son innaturel s'attache à votre voix.
D'où vient cela? (9)

CAÏN.

Cela! laissez-moi, je vous prie.

ABEL.

Je ne te quitte pas que nous n'ayons fini
Le sacrifice.

CAÏN.

Abel, écoute-moi, de grâce;
Accomplis-le tout seul. L'Éternel t'aime, toi.

ABEL.

Il nous aime tous deux, j'espère.

CAÏN.

Mieux que moi;
Mais je ne t'en veux pas. Tu naquis plus capable
De célébrer son culte. Adore-le, c'est bien;
Mais adore-le seul.... du moins en mon absence.

ABEL.

Je mériterais mal d'être nommé le fils
De ce Père Éternel, si, comme aîné, mon frère,
Je ne te révérais; si, dans le culte saint,

Je ne t'appelais pas à la première place
De chef sacerdotal.

CAÏN.

Je ne la pris jamais.

ABEL.

A mon plus grand regret ; mais enfin , je t'en prie ,
Remplis-la. Je crois voir que quelque illusion
Travaille ton esprit. Il se calmera.

CAÏN.

Non.

Rien ne peut le calmer. Mais qu'est-ce que le calme ?
Je ne l'ai jamais vu que dans les élémens.
Laisse-moi , cher Abel , ou souffre que moi-même
Je te laisse vaquer à ton pieux devoir

ABEL.

Je ne puis le permettre ; il faut prier ensemble.
Ne me rebute pas. (10)

CAÏN.

Soit donc ; mais instruis-moi.

J'ignore tout.

ABEL.

Choisis un de ces deux autels.

CAÏN.

Abel , choisis pour moi. Je n'y vois que des pierres.

ABEL.

Non , choisis.

CAÏN.

J'ai choisi.

ABEL.

C'est bien ; c'est le plus haut.
Il convient à l'aîné. Prépare tes offrandes.

CAÏN.

Les tiennes ?

ABEL.

Sont ici. Ce sont, de mes troupeaux,
Les prémices ; la chair, la graisse des agneaux,
Humbles dons d'un berger.

CAÏN.

Je cultive la terre ;
Je n'ai point de troupeaux. Qu'offrirai-je ? ces fruits,
Les plus beaux, les plus mûrs que la terre ait produits.

ABEL.

Mon frère, comme aîné, commence tes prières,
Tes actions de grâce, et sacrifie après.

CAÏN.

Non ; c'est nouveau pour moi. Sois mon guide ; commence.
Et, comme je pourrai, je te suivrai.

ABEL, fléchissant le genou.

Grand Dieu !

Dieu créateur de l'homme, et source de sa vie,
Qui le fis, l'animas, le bénis ; et malgré
Son horrible péché, retiras de l'abîme
Ses enfans, tous perdus, qui le seraient restés,
Si ta justice alors, se trouvant tempérée
Par ta miséricorde et ta seule bonté,
N'eût daigné leur donner un pardon, comparable,
A l'égard de leur crime, à l'ineffable Éden.

Dieu de l'Éternité, Seigneur de la Lumière,
Sans lequel tout est mal, avec qui tout est bien;
Qui conduis l'Univers, par ta toute-puissance,
Vers un but toujours bon, quel que soit le moyen;
Inscrutable moyen et qu'il faut que tout serve!
Du premier des bergers, hors des premiers troupeaux,
Seigneur! daigne accepter cette première offrande.
Cette offrande n'est rien; mais où trouver jamais
Une offrande pour toi! En action de grâce,
Accepte-la pourtant de la part de celui
Dont la main la présente à ta divine face;
Tandis que vers la terre il incline son front,
Issu de la poussière; et qu'il se dit lui-même,
Poussière pour jamais, en l'honneur de ton nom! (11)

CAÏN, toujours debout.

Esprit! qui que tu sois, où que tu puisses être,
Tout-Puissant, il se peut; très bon, fais-le paraître
Dans un monde où le mal ne trouve point d'accès;
Être très haut, très grand, et qui pourrais encore
Porter mille autres noms, puisque dans l'Univers
Tu sembles revêtir mille attributs divers;
S'il faut te supplier pour te rendre propice,
Écoute-nous : s'il faut t'offrir en sacrifice
Des victimes, du sang, ou des fruits et des fleurs,
Voici nos deux autels, nos présents et nos cœurs.
Préfères-tu le sang? Le berger te présente
Celui de ses agneaux répandu par ses mains.
Aimes-tu mieux les fruits que procure la terre?
Leur fraîcheur, leurs parfums sont-ils dignes de toi?

Voici le laboureur qui t'en offre l'hommage.
 Heureux si cet autel, aussi pur qu'innocent,
 Si cette offrande simple avait de quoi te plaire !
 Celui qui la présente est tel que tu l'as fait.
 Il ne demande rien qui puisse avec bassesse
 S'obtenir lâchement en pliant les genoux.
 S'il fait, s'il veut le mal, frappe-le : qui t'empêche ?
 N'es-tu pas tout-puissant ? S'il fait, s'il veut le bien,
 Frappe-le si tu veux, ou sauve-le de même.
 De toi, si tout dépend, tout reste aussi sur toi ;
 Car le Bien et le Mal ne paraissent rien être
 Que ce que tu les fais. J'ignore absolument,
 Pour moi, ce qu'est en soi l'essence de ces choses,
 N'étant ni tout-puissant, ni digne de juger
 De la toute-puissance ; et placé dans le monde,
 Seulement pour subir ses arrêts souverains :
 Ce que je fais avec le reste des humains. (12)

(Le feu s'allume sur l'autel d'Abel, et s'élève vers les cieux en
 colonne brillante ; tandis qu'un tourbillon de vent renverse
 l'autel de Caïn, et répand son offrande de fruits sur la terre.)

ABEL, se prosternant.

Prie, ô mon frère ! Hélas ! du Seigneur redoutable
 Le courroux est sur toi.

CAÏN.

Comment ?

ABEL.

Vois sur la terre

Tous tes fruits rejetés. (13)

CAÏN.

Eh bien, ils en venaient ;

En y rentrant encore, ils en produiront d'autres.
 Vois, vois, de tes agneaux déjà la graisse en feu ;
 Vois comme avidement le Ciel en boit la flamme,
 Qu'alimente le sang.

ABEL.

A mon oblation

Le Seigneur est propice, il est vrai, mon cher frère ;
 N'y songeons pas ; pensons à refaire au plus tôt
 Ton autel.

CAÏN.

Mon autel ! je ne veux plus en faire,
 Ni jamais en souffrir.

ABEL, se levant.

Caïn, que prétends-tu ?

CAÏN.

Renverser à l'instant ce flatteur des nuages,
 Ce fumant précurseur de tes fades discours,
 Ton autel, les débris de ces tristes victimes,
 Qu'avait nourri le lait et qu'inonde le sang.

ABEL, s'y opposant.

Tu ne le feras pas. N'ajoute pas encore
 A ton langage impie un impie attentat.
 En acceptant mes dons, l'Éternel sanctifie
 La victime et l'autel : c'est son divin plaisir.

CAÏN.

Son plaisir ! Quel plaisir peut trouver ce grand Être
 A voir brûler les chairs, à respirer l'odeur
 Dégoutante du sang ? Jouit-il donc d'entendre
 Le plaintif bêlement de cette mère tendre,

A laquelle tu viens d'arracher son agneau ?
 Ou crois-tu qu'en tombant sous ton sacré couteau,
 La victime innocente ait eu de quoi lui plaire ?
 Ote-toi ; laisse-moi de la face du jour
 Effacer cet autel qui souille la lumière.

ABEL.

Retire-toi, Caïn, respecte mon autel ;
 Ou, si tu veux, consomme un autre sacrifice.

CAÏN.

Un autre sacrifice ! Ote-toi, malheureux ,
 Ou bien il sera fait.

ABEL.

Quelle est donc ta pensée ?

CAÏN.

Ote-toi, je te dis : ton Dieu se plaît au sang ;
 Prends-y garde, il pourrait en avoir davantage.

ABEL.

En son nom, je me place entre l'autel et toi.
 L'Éternel l'accepta : je le défends.

CAÏN.

Écoute :

Si tu t'aimes, va-t'en, jusqu'à ce que ma main
 Ait réduit cet autel au niveau de la terre.
 Autrement....

ABEL, s'opposant à lui.

J'aime Dieu plus que ma vie et tout.

CAÏN, le frappant à la tempe d'un brandon qu'il arrache violemment
 de l'autel.

Et porte donc ta vie à ton Dieu, puisqu'il aime

Qu'on en immole tant.

ABEL, tombant.

Mon frère, qu'as-tu fait ! (14)

CAÏN.

Son frère !

ABEL.

O Dieu ! reçois ton serviteur ; pardonne
Au meurtrier ; hélas ! lui-même n'a pas su
Ce qu'il faisait. Caïn, donne ta main, mon frère ;
A la triste Zillah, tu diras....

CAÏN, après un moment de stupéfaction,

C'est ma main ?

Elle est rouge ! Et de quoi ?

(Un long silence, après lequel il regarde lentement autour de lui.)

Je suis seul ? Où ? Mon frère !

Où donc est-il !... Abel !... Et moi, suis-je Caïn ?

Se peut-il ? Quoi ? mon frère.... Éveille-toi, mon frère !

Pourquoi rester ainsi couché sur le gazon ?

Ces momens au sommeil ne sont pas favorables.

Tu pâlis ! Qu'as-tu donc ? Je t'ai vu ce matin,

Si beau, si plein de vie ! Abel, je t'en supplie,

Cesse de feindre, allons. Je t'ai frappé trop fort,

Mais non mortellement. Pourquoi ta résistance ?

Tu veux me tourmenter ; c'est assez. Pour un coup....

Un seul coup.... Lève-toi.... Donne un signe de vie.

Un seul signe, du moins.... Il respire.... O mon Dieu !

ABEL.

Qui parle ici de Dieu ?

CAÏN.

Ton meurtrier farouche. (15)

ABEL.

Que Dieu donc le pardonne ! Approche-toi, Caïn.
 Console ma Zillah ; elle n'a plus qu'un frère.

(Il meurt.)

CAÏN.

Et moi, je n'en ai plus. Qui donc m'en a privé ?
 Mais ses yeux sont ouverts. Il n'est pas mort sans doute.
 La mort est un sommeil qui doit fermer les yeux.
 Sa bouche s'ouvre encor ; peut-être elle respire.
 Je n'en sais rien. Son cœur.... son cœur ! Voyons s'il bat.
 Il me semble.... Non, non ! c'est un songe funeste,
 Ou je suis devenu, sans le croire, aujourd'hui,
 Natif d'un monde encor pire que celui-ci.
 La terre fuit mes pieds.... Qu'est ceci ? c'est humide.
 L'eau du ciel.... non ; le sang de mon frère et le mien.
 C'est moi qui l'ai versé. Pourquoi vivrais-je encore ?
 N'ai-je pas de mes mains, de ces mains que j'abhorre,
 Tranché ma propre vie ? Abel est mort. Mais non,
 Cela ne se peut pas ; à moins que le silence
 Ne soit la mort. Il dort ; il va se réveiller.
 Oui ; la vie, à ce point, ne peut être fragile.
 La perd-on pour si peu ? Je veille à ses côtés.
 Quand il s'éveillera, je lui dirai : Mon frère....
 Non pas ; car à ce nom il ne répondrait point.
 Un frère frappe-t-il son frère ? Eh bien, commence,
 Abel, dis un seul mot, et que ta douce voix
 Me rende le pouvoir d'entendre encor la mienne.

SCÈNE IV.

CAÏN, ZILLAH, ABEL, mort.

ZILLAH.

J'ENTENDS de tristes cris : qui les pousse ? Caïn
 Veillant sur mon époux. Que fais-tu là , mon frère ?
 Dort-il ? O ciel ! Abel , quelle pâleur !... Du sang !...
 Mais non ; car qui jamais eût osé le répandre ?
 Abel , qu'as-tu ? quel monstre.... Il demeure étendu,
 Sans haleine ; ses bras tombent froids et sans vie,
 Sur cette terre dure, hors des miens... Ah ! Caïn ,
 Pourquoi ne vins-tu pas à temps pour le défendre ?
 Qui l'assaillit ? Plus fort, qui pouvait t'arrêter,
 Entre la Mort et lui de te précipiter ?
 Mon Père ! Ève ! venez ! la Mort est dans le monde. (16)

(Zillah sort en appelant ses parens.)

CAÏN, seul.

La Mort est dans le monde ! et c'est moi que son nom
 Remplit de tant d'effroi, moi qui , sans la connaître,
 En pressentais l'horreur qui l'amène en ces lieux ,
 Et qui livre mon frère à ses chaînes cruelles ;
 Comme si, sans mon aide, elle n'eût pu remplir,
 Sur un être aussi pur, son droit inexorable.
 Je m'éveille à la fin : un songe épouvantable
 M'a rendu furieux. Abel dort pour toujours !

SCÈNE V.

ADAM, ÈVE, CAÏN, ABEL, mort, ADAH, ZILLAH.

ADAM.

UN malheur par Zillah m'est annoncé.... Que vois-je !
Il est trop vrai. Mon fils ! mon fils ! Femme, vois-tu
Cette œuvre du Serpent, et la tienne !

ÈVE.

Respecte,
Adam, de ma douleur le déplorable excès. (17)
O mon fils ! cher Abel ! Le châtement dépasse
La faute d'une mère ; ô Dieu fort et jaloux !

ADAM.

Qui commit un tel crime ? Est-ce un Esprit rebelle ?
Un monstre des forêts ? Parle, Caïn.

ÈVE.

Grand Dieu !
Quelle affreuse lumière en ce moment me frappe !
Vois ce tison fumant arraché de l'autel,
Cet instrument de mort, tout dégouttant de....

ADAM.

Parle,
Caïn, rassure-nous : quand nous perdons un fils,
Nous en reste-t-il un ?

ADAH.

Caïn, parle, mon frère.
Dis que ce n'est pas toi.

ÈVE.

Qu'il se taise. C'est lui.

Je le vois à présent. D'une main criminelle
Il couvre un œil féroce aussi coupable qu'elle.

ADAH.

Tu l'accuses à tort, ma mère. Cher Caïn,
Parle, délivre-nous d'un doute épouvantable.

ÈVE.

Écoute, Dieu jaloux ! fais tomber du Serpent
La malédiction sur sa tête infidèle ;
Rends encor plus affreux ses jours....

ADAH.

Arrête-toi.

Ne maudis pas ton fils, mon époux et mon frère.

ÈVE.

T'a-t-il laissé le tien ? à Zillah, son époux ?
A moi, mon fils ? Qu'il fuie à jamais ma présence.
Je romps tous les liens qui l'unissaient à moi ;
Ainsi qu'il a rompu tous ceux de la Nature.
O Mort ! frappe-moi donc ; viens, je livre à tes coups
Ce cœur, qui le premier provoqua ta furie.

ADAM.

Ève ! que ce chagrin, qui trop souvent t'aigrit,
Ne livre pas ton âme à des désirs impies.
Tu sais de quel destin nous fûmes menacés.
Il commence. Sachons le souffrir sans murmure,
En servant du Très-Haut la sainte volonté !

ÈVE.

Sa volonté ! non, non ; la volonté rebelle

De cet Esprit de Mort, incarné dans mon sein
 Pour infester la terre. Ah ! puissent , de la vie,
 Tous les tourmens prédits, tombant sur l'inhumain,
 Le poursuivre au désert, jusqu'à ce que son frère,
 Dans un fils parricide, ait trouvé son vengeur ;
 Qu'il sente à chaque instant, dirigé sur son cœur,
 Du brûlant Chérubin le glaive redoutable.
 Puisse l'affreux serpent s'attacher à ses pas !
 Dans sa bouche, les fruits se convertir en cendre ;
 Et la nuit, sur la feuille, au lieu d'un doux repos,
 Trouver des scorpions la piqure mortelle !
 Qu'en dormant, de la Mort il entende les cris !
 Qu'en veillant, de la Mort il éprouve la crainte !
 Que des ruisseaux, pour lui, l'onde se tourne en sang ,
 Quand il vient la toucher d'une lèvre altérée.
 Que la Terre, le Feu, l'Air, tous les élémens
 Conspirent contre lui ! Que la Mort soit sa vie !
 Et que l'infâme auteur de la première mort
 Meure enfin d'une mort pire encor que la mort !
 Fratricide ! hors d'ici. Ce nom d'un lâche crime,
 De celui de Caïn devient le synonyme.
 Également maudits, chez nos derniers neveux,
 Tous deux y porteront un souvenir affreux.
 Fratricide ! hors d'ici. Fuis ce sanglant rivage :
 Et puisse la forêt te refuser l'ombrage ;
 Le gazon, la fraîcheur ; la terre entière, un lieu ;
 Le désert, un tombeau ; le ciel, enfin, son Dieu ! (18)

(Ève sort.)

SCÈNE VI.

ADAM, CAÏN, ABEL, mort, ADAH, ZILLAH.

ADAM.

CAÏN, éloigne-toi ; nous ne pouvons ensemble
Habiter désormais. Laisse-moi mon fils mort.
Pars ; je demeure seul ; évite ma présence. (19)

ADAH.

Mon Père, ajoutes-tu ta malédiction
A celle de ma mère, et nous fuis-tu de même ?

ADAM.

Je ne le maudis pas ; je le laisse à son cœur. (20)
Viens, Zillah.

ZILLAH.

Mon devoir me consacre à ces restes !

ADAM.

Nous reviendrons plus tard, lorsque sera parti
Celui qui nous a fait un présent si lugubre.
Viens, Zillah.

ZILLAH.

Que je donne un bien triste baiser
Sur ces lèvres, jadis le siège de la vie !

(Adam sort avec Zillah, versant des larmes.)

ADAH.

Tu l'as trop entendu, Caïn, il faut partir.
Je suis prête. Voici ce que nous allons faire :
Je porterai mon fils, et vous sa sœur. Allons,
Tandis que le jour dure, et cherchons un asile
Où reposer la nuit au fond de ces déserts.

M'entends-tu ? Réponds-moi. C'est moi, ta bien-aimée.

CAÏN.

Laisse-moi.

ADAH.

Tout te laisse.

CAÏN.

Eh bien, que tardes-tu ?

Ne redoutes-tu pas mon crime ?

ADAH.

Je redoute

De m'éloigner de toi. Ton crime, j'en gémis ;
Mais je n'en parle pas. Je le laisse , en silence,
Entre le ciel et toi.

UNE VOIX, en dehors.

Caïn !

ADAH.

Caïn , ton nom,
Prononcé dans les airs, a frappé mon oreille.

LA VOIX.

Caïn ! Caïn !

ADAH.

Un Ange apparaît à mes yeux.

SCÈNE VII.

UN ANGE DE LUMIÈRE, CAÏN, ADAH.

L'ANGE, à Caïn.

QU'AS-TU fait de ton frère ?

CAÏN.

Et m'a-t-on de mon frère

Donné la garde ?

L'ANGE.

O ciel! quel crime as-tu commis!

La voix du sang d'Abel, s'élevant de la terre,
 A frappé le Seigneur!... Sois à jamais maudit
 De cette terre même, avec joie humectée
 De ce sang précieux répandu par ta main!
 Désormais, si ton bras la cultive et la sème,
 A ton pénible effort elle résistera,
 Et ton pied vagabond, tremblant, la parcourra.

ADAH.

Ce châtimement dépasse et sa force et la mienne.
 Regarde! sur la terre, il sera vagabond,
 Forcé de se cacher, d'éviter la présence
 D'un Père menaçant, d'un Dieu qui le maudit.
 Où pourra-t-il aller qu'une main meurtrière
 Ne lui donne la mort?

CAÏN.

La mort! Et quelle main
 Peut se lever sur moi? Où sont donc de la terre
 Les habitans?

L'ANGE.

Ta main a bien frappé ton frère,
 Qui te garantira de celle de ton fils?

ADAH.

Arrête, Ange céleste, et ne me fais pas craindre
 Que ce sein malheureux nourrisse en mon enfant
 Un meurtrier, un parricide.

L'ANGE.

Il ne suivrait pourtant
 Que les traces d'un Père. En le mettant au monde,

En lui donnant son lait, Ève ne pensait pas
Que le sang fraternel aurait souillé son bras.
Le fraticide peut faire le parricide.
Mais le Seigneur ton Dieu, mon Dieu, veut empêcher
Un attentat si grand. Par son ordre suprême,
Sur le front de Caïn je poserai son sceau,
Afin que nul ne puisse en braver la puissance,
Sans encourir sept fois sa terrible vengeance.
Caïn, approche ici.

CAÏN.

Qué prétend-on de moi ?

L'ANGE.

Dieu veut marquer ton front du signe redoutable
Qui borne le forfait dont ta main fut coupable.

CAÏN.

Qu'il me laisse mourir.

L'ANGE.

Tu dois remplir tes jours.

(Il met la marque divine sur le front de Caïn.)

CAÏN.

Mon front en est brûlé, mais rien n'atteint mon âme.
Est-ce tout ?

L'ANGE.

Dès le sein de ta mère tu fus
Inflexible et farouche, aussi dur que la terre
Que tu vas labourer ; mais tel que les agneaux
Confiés à ses soins, ton frère était docile.

CAÏN.

De trop près ma naissance a suivi le péché.
En m'alaitant, ma mère était encore émue

De la voix du Serpent, et mon père pleurait
 Son lamentable exil. Ce que je devais être,
 Je le fus. Est-ce moi qui demandais à naître ?
 Me suis-je fait ainsi ? Pouvais-je, par ma mort,
 M'éviter un tel crime ?... Et pourquoi non ? Peut-être
 En est-il temps encore. Eh bien, me voilà prêt.
 Qu'il revienne à la vie ; et frappez le coupable.
 Ainsi vous reverrez le bien-aimé de Dieu ;
 Et moi, qu'il abhorra, je laisserai sans peine
 Un fardeau que je hais.

L'ANGE.

Ce qui fut fait est fait.

Va, parcours ta carrière ; et tâche que tes œuvres
 Diffèrent, s'il se peut, de celles du passé.

(L'Ange disparaît.)

ADAH.

Il est parti ; partons. J'entends sous le feuillage
 Retentir jusqu'à moi les cris de mon Énoch.

CAÏN.

Il pleure ! Connaît-il le sujet de ses larmes ?
 Moi, qui versai du sang, ne puis verser des pleurs !
 Mais dans l'état affreux où se trouve mon âme,
 Toute l'onde d'Éden ne saurait l'expier.
 Penses-tu que mon fils pourra voir mon visage
 Sans horreur ?

ADAH.

Si j'osais en douter....

CAÏN.

C'est assez.

Retourne à ta famille, Adah ; je vais te suivre.
N'ajoute rien de plus.

ADAH.

Que je te laisse seul
Près d'un si triste objet ! Non, non ; partons ensemble.

CAÏN.

O toi, toi, de mon crime éternel monument,
Toi, dont le sang accuse et le ciel et la terre !
Mort ! à présent qu'es-tu ? Je ne sais ; mais j'espère
Que, si tu peux encor sentir ce que je sens,
Tu me pardonneras, même lorsque mon âme
Ne me pardonne pas. Adieu, mon frère, adieu,
Et pour jamais adieu ! Je ne puis, et je n'ose,
Après mon attentat, toucher même ta main.
Sorti du même flanc, nourri du même sein,
Moi, qui t'ai si souvent prodigué mes caresses,
Je ne puis te donner même ces derniers soins,
Que tu m'aurais donné : te placer dans la tombe !
Infortunés humains, pour la première fois,
Qui vous creuse un tombeau ! Terre cruelle, ô Terre !
Hélas ! pour tous les fruits que j'ai reçus de toi,
Voilà mon sacrifice !... Allons, sans plus attendre,
Partons pour le désert.

ADAH.

Un sort funeste, hélas !
Encore en ton printemps t'a privé de la vie.
Mon cœur souffre avec tous ; mais je ne puis pleurer.
Ma tâche est à présent, non de verser des larmes,
Mais de les essuyer. Ma douleur cependant,

Parmi tant de douleurs, n'est pas la moins profonde ;
Car je plains la victime, et j'aime l'assassin.
A présent ton fardeau, Caïn, je le partage.

CAÏN.

Viens. Prenons notre route à l'orient d'Éden.
Le contrée en est triste, et convient à mon âme.

ADAH.

Guide-moi, je te suis ; et puisse notre Dieu
Te protéger ! Allons, viens prendre la petite.
Je porterai ton fils.

CAÏN.

Il était sans enfans,
Ce frère infortuné ! J'ai tari dans sa source
Une race féconde en grâces, en vertus,
Qui devait embellir sa couche nuptiale.
En unissant un jour ses filles et mes fils,
La douceur de son sang eût tempéré sans doute
L'amertume du mien. Abel !

ADAH.

Hélas ! la paix
Soit avec lui, toujours !

CAÏN.

Mais avec moi, jamais !

(Ils sortent.)

FIN DU MYSTÈRE DRAMATIQUE.

REMARQUES

PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES.

ACTE PREMIER.

(1) **APRÈS** ce que j'ai énoncé dans ma Lettre à Lord Byron, et dans l'Avertissement qui la suit, il ne me reste plus rien à dire touchant le fond de ce Mystère. Le lecteur a vu de quelle manière j'ai refusé à Lord Byron le terrain sur lequel il se croyait si ferme, et comment les raisons qu'il apporte dans sa Préface, raisons qu'il pensait irrésistibles dans la doctrine de son Église, se sont trouvées renversées par une suite de cette même doctrine. Je ne reviendrai donc pas ici sur tout ce que j'ai dit, car ce serait me répéter. Considérant le fond du Poème comme assez réfuté, puisque l'auteur, de quelque manière qu'il réponde, s'enferme dans un cercle vicieux ou tombe dans l'absurde, je vais me contenter d'en examiner les formes; et je réfuterai, à mesure que l'occasion s'en présentera, les principes subversifs de la Morale et de l'Ordre social que je croirai y voir établis, ou les conséquences funestes qui pourraient en être déduites.

Et pour commencer à mêler l'éloge à la critique, remarquons que si l'intention de Lord Byron a été bonne de présenter d'abord la famille primitive offrant avec l'aurore ses hommages à l'Éternel, et si l'on ne peut refuser à ses vers les beautés poétiques du style admiratif, on est contraint de penser, avec Caïn, qu'il y a dans

cette prière du matin plus d'emphase que de véritable ferveur. Adam et Ève n'émettent aucun sentiment. Celui que manifeste Abel, analogue à son caractère doux et faible, porte sur une contradiction que Caïn ne peut pas manquer d'apercevoir. Le Pasteur qui dit que les êtres créés peuplent les mondes pour en jouir et s'aimer mutuellement, doit malheureusement savoir que la plupart n'en jouissent pas sans crainte, et qu'ils ne s'y aiment guère. Car si ses agneaux, ses taureaux, ses génisses, s'aiment les uns les autres, les loups, les tigres qui les environnent n'en agissent pas de même. Abel est ici entraîné par ce qu'il sent, mais ce que pense Caïn lui est opposé. La froide raison renverse l'édifice d'un sentiment peu réfléchi. Au lieu de dire que ces êtres vivent pour s'aimer, Abel aurait dû dire que c'est pour s'aimer qu'ils devraient vivre. Alors Caïn, naturellement amené à examiner pourquoi ce qui devrait être n'est pas, arriverait à débattre la cause de cette contradiction, et, par cela même qu'il admettait que ce qui n'est pas devrait être, il donnerait la victoire à son frère. Abel, en disant que la chose est quand elle n'est pas, s'oppose à ce qu'elle puisse être. En voyant la perfection, il arrête la perfectibilité.

L'idée renfermée dans la prière de Zillah est également fausse, et Lord Byron le sait bien. Il l'a mise là à dessein de préparer la sortie violente de Caïn. Zillah pose en fait ce qui est en question. Elle dit que Dieu a permis au Serpent de profaner Éden. S'il l'a permis, la profanation n'est pas pour le Serpent. Car cet être, quel qu'il soit, est trop inférieur à Dieu pour jouir, à l'égard de l'Être tout-puissant, d'aucune indépendance. Le Serpent,

de quelque manière qu'on le conçoive, n'a rien fait que ce qu'Adam a voulu qu'il fit; car c'est Adam qui régnait dans Éden; tout y avait été mis sous sa main. S'il n'y eût pas régné, il n'eût été comptable de rien. Zillah donc, au lieu d'interpeller Dieu comme l'auteur du mal qu'elle éprouve, et de lui dire, comme elle fait, de ne pas augmenter le mal; devrait le prier, au contraire, de diminuer celui que se sont fait ses parens, et qu'elle continue de se faire à elle-même. Le malade, souffrant par sa faute, n'appelle pas un médecin pour qu'il n'augmente pas sa maladie, mais pour qu'il la guérisse.

(2) Le caractère violent, mais toujours vrai, que Lord Byron donne à Caïn, commence ici à se manifester. On n'a rien à lui reprocher à cet égard. En se renfermant dans la lettre du *Sépher*, il a pu, dans sa doctrine, interpréter cette lettre comme il la voulu; et d'après la manière dont il a conçu son *Mystère dramatique*, le caractère de Caïn doit être tel. Mais ce qu'on peut justement lui reprocher, et comme moraliste et comme poète, c'est d'avoir sacrifié à ce caractère celui d'Adam, qu'il pouvait faire autrement ressortir. Je ne parle pas de celui d'Abel; on peut lui pardonner de l'avoir autant affaibli qu'il a pu, afin de diminuer l'énormité du crime de Caïn. Mais pourquoi laisser Adam jouer un rôle aussi insignifiant? C'est ici le cas de répondre à son fils rebelle. Les raisons ne doivent pas lui manquer. Pourquoi laisser ce soin à sa femme, et souffrir qu'elle rejette sur un arbre insensible sa propre faute, afin de se débarrasser ainsi des suites fatales que Caïn lui reproche? L'enfant qui se brûle à la flamme d'une bougie, accuse l'incandescence de cette flamme; et souvent sa complai-

sante nourrice ou sa Bonne imbécille entrent dans la fausseté de cette idée : cependant la faiblesse de l'enfant ou la sottise de ces femmes change-t-elle la nature des choses ? La flamme pouvait-elle être lumineuse sans être incandescente ? Le feu qui décompose la cire des abeilles, et qui, d'une manière aussi secrète qu'admirable, remplit de clarté ce lieu qui, sans cette décomposition, serait resté profondément obscur, le feu est-il coupable de brûler ? doit-on le maudire parce qu'il brûle, parce qu'il a brûlé le doigt de cet enfant ? faut-il maudire surtout l'Être tout-puissant, insondable, auquel il doit son origine ? L'enfant est brûlé ; il souffre : son mal vient-il de celui qui a allumé la bougie ? On l'avait allumée pour guider ses pas, pour récréer ses sens, pour éclairer ses alimens, pour favoriser ses jeux. Mais on l'a placée trop près de lui.... C'est la sottise que Lord Byron fait prononcer à son pauvre Adam :

Grand Dieu ! pourquoi planter cet arbre défendu ?

Pourquoi ? pour te donner, insensé, la connaissance des choses que tu avais besoin de connaître ; pour te la donner peu à peu, et au moment où tu aurais pu la supporter ; mais tu vas, en écoutant la voix d'une passion insidieuse et le penchant d'une volonté préoccupée de sa propre importance, cueillir ce fruit de science encore vert, acerbe, et tandis que, jeune et faible encore, tu n'es pas en état de le supporter ; et parce que son intempérie te blesse, tu murmures ! — N'étais-tu pas averti de l'inconvénient qu'il y avait à y toucher ? — Oui ; mais pourquoi ne pas me rendre son atteinte impossible ? — Il est certain qu'en liant étroitement dans un maillot l'enfant dont j'ai parlé, il ne se brûlera pas à la bougie ; mais

aussi il ne se développera point; et si son état d'emprisonnement dure long-temps, il étouffera.

(3) C'était encore ici le cas de faire parler Adam; mais Lord Byron a bien senti qu'il fallait se déterminer, ou à lui donner quelque force, ou à le condamner au silence. Il l'a condamné au silence, et a donné la parole à Ève, qui en use à son ordinaire avec adresse, sans toucher le véritable point de la difficulté, et en rejetant toujours sa faute sur les choses extérieures. Tantôt c'était un arbre fatal qui avait porté un fruit amer; maintenant c'est un écueil qui a causé son naufrage. Elle vante à Caïn la résignation de son père; elle l'engage à imiter son exemple: mais la résignation n'est point dans le caractère de Caïn. Ce n'est pas en l'envoyant travailler, et en l'exhortant à se taire, qu'on peut satisfaire sa raison. Il avait posé une question franche et décisive: il avait demandé, puisque la vie et la science sont également des biens, quel mal il pouvait y avoir à vivre et à savoir? C'était à cela qu'il fallait répondre. Adam seul était dans le cas de le faire. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? C'est le secret de Lord Byron. Ce poète tenait ses personnages dans ses mains; il ne dépendait que de lui de donner la parole à qui il voulait. Respectons encore son secret, et tâchons de suppléer à son silence.

Mais avant d'entamer ce sujet délicat, j'ai besoin de prévenir encore le lecteur que je parle ici dans le sens du *Mystère dramatique de Caïn*, et que je vois des personnages humains là où l'auteur les a vus. Après l'avoir débusqué de son terrain, je le laisse paisiblement s'y replacer, pour lui montrer que, même sous le point de vue où il a envisagé sa famille primitive, il a déplacé les

principes qui doivent la régler. Il n'est plus question ici de Cosmogonie, mais de Morale et d'Ordre social.

Or, que demande Caïn à son père ? Il lui demande comment il est possible qu'il y ait du mal à vivre et à savoir ; et quelles raisons pouvait avoir l'Éternel de refuser à l'homme la science et la vie ? Adam, au lieu de répondre à cela, laisse déclamer sa femme, et ensuite envoie son fils au travail. Cette conduite aigrit nécessairement l'esprit de Caïn, l'irrite, et prépare toute la suite du drame. On sent bien que Lord Byron fait ici un sacrifice trop grand à l'intérêt de sa poésie. Jamais dans la nature les choses ne peuvent se passer ainsi. Un père, dans la situation où se trouve Adam, interrogé par son fils, répondra certainement s'il le peut ; et s'il ne le peut pas, il avouera franchement son ignorance. Il se gardera bien de laisser sa femme, par des déclamations oiseuses et ridicules, remplir l'esprit de son fils de fantômes, et lui persuader qu'une défense tyrannique, imposée sans motif et sans but, est la cause de tous les maux qu'ils souffrent. Supposons qu'Adam, instruit de la vérité, réponde à son fils, voici ce qu'il lui dira :

« La vie et la science sont également bonnes ; mais elles demandent à être réunies convenablement, et proportionnées l'une à l'autre. Quoiqu'un enfant jouisse de la vie dès le moment de sa naissance, sa vie encore faible, et pour ainsi dire à son aurore, n'a point assez de vigueur pour résister aux moindres ébranlemens du corps et de l'âme, qu'elle supportera plus tard. Si l'on considère cet enfant du côté des alimens, on voit qu'il n'a besoin que d'un lait léger, et que, si on lui donnait autre chose, si on prétendait le nourrir de la même ma-

nière qu'un homme fait, on le tuerait inévitablement. Ce qui a lieu pour le corps, a également lieu pour l'âme. Si de trop bonne heure elle éprouve les secousses des fortes passions, elle y succombe. L'esprit est dans le même cas. La science, qui est son partage, doit lui être donnée avec ménagement. Vouloir qu'un enfant sache dans sa tendre jeunesse ce qu'il ne doit savoir qu'étant homme, c'est le perdre. »

Après qu'Adam a dit ces paroles à son fils Caïn, voyant qu'il admet ces prémisses, quoiqu'il n'en conçoive pas encore bien l'application, il ajoute : « L'Éternel Dieu, mon fils, avait donné la vie et la science à l'homme; mais la vie dans la fleur de l'adolescence, et la science seulement en germe. Il voulait que l'une se développât avec l'autre, et qu'elles parvinssent ensemble à leur plus haut degré de plénitude et de perfection. L'homme savait que cela était ainsi, et même ne pouvait être qu'ainsi. Il savait qu'une science précoce exposerait sa vie, et même pourrait la lui ravir. Quant à ce qui est de cette absence de vie appelée *mort*, il n'en avait qu'une idée confuse. Tout ce qu'il en concevait, c'est que c'était un état redoutable. Un événement funeste dont il est inutile de te rendre compte, parce qu'il ne peut te regarder que dans ses résultats, et que tu ne le comprendrais pas dans son principe, parce que tu n'es encore qu'un enfant, ayant mis toute la science à ma portée, je ne pus résister au désir de la posséder. Entraîné par une passion aveugle, et croyant échapper au danger dont j'étais menacé, je saisis le fruit qui m'était offert. Mon audace devança les temps, et mon esprit, en effet, envahit la science. Mais la prédiction de l'Éternel Dieu

s'accomplit ; ma vie trop faible succomba sous le poids dont je l'avais accablée. Elle ne pouvait plus croître ; elle dut décliner. Un déclin éternel est la plus horrible des souffrances. L'Éternel Dieu me l'épargna en daignant changer le mode de ma vie. Alors tu naquis. Sans l'événement dont je t'ai parlé , tu ne serais pas né , Ève ne serait pas ta mère , ton frère n'aurait pas vu le jour , et l'humanité tout entière qui doit naître de vous , n'eût pas existé. » Adam se tait à ces mots , et laisse Caïn à ses réflexions.

(4) Si Caïn eût réfléchi convenablement sur ce que j'ai supposé que pouvait lui dire Adam , son âme , au lieu de s'irriter de plus en plus comme elle faisait aux discours de sa mère , se serait calmée. La force de sa raison , au lieu d'agir sans cesse sur elle-même , et de l'entraîner dans un tourbillon d'idées spécieuses , mais contraires à la vérité , aurait agi sur les choses extérieures , et se les serait soumises. Alors cette puissance de volonté , cette grandeur de caractère , qui , lancées dans la carrière de l'erreur , le conduisent à sa perte , ne s'exerçant plus que pour le bien , en auraient fait le plus grand de tous les hommes. Mais il fallait sans doute qu'il en arrivât autrement , pour que Lord Byron pût nous donner son *Mystère dramatique*. Je ne saurais blâmer le noble poète anglais d'avoir suivi la tradition vulgaire qui a condamné Caïn à porter l'abominable nom de fraticide , puisqu'enfin cette tradition existe ; mais je le blâme d'avoir tout fait conspirer autour de ce malheureux pour le pousser à cet acte détestable. Je dis qu'une pareille marche dramatique est mauvaise , contraire à la nature des choses , à la morale et à la vé-

rité. Il fallait, comme je l'ai montré, donner un contre-poids à la passion animique par laquelle Caïn est entraîné, afin d'établir un combat dans son âme même, entre la Vérité et l'Erreur. Ce combat aurait certainement amené des beautés poétiques du premier ordre, que Lord Byron était bien capable de sentir et de peindre. Rien ne l'eût empêché d'ailleurs de faire enfin pencher Caïn pour le parti du crime; et c'est alors que le personnage de Lucifer serait devenu réellement dramatique; au lieu que, dans la position où il l'a mis, son rôle se borne à des déclamations violentes dont Caïn n'a pas besoin, et auxquelles on voit, que l'Esprit infernal se livre plutôt par habitude que par nécessité.

Mais enfin supposons, quoique Lord Byron ne l'ait pas dit, que Caïn, plus ému par les récits passionnés de sa mère que par les raisonnemens froids et réfléchis de son père, et voyant toujours la chute de ses parens causée par des choses extérieures qu'il ne dépendait pas d'eux d'éviter, continue de s'irriter et contre ces choses inconnues dont l'idée le maîtrise, et contre l'Être tout-puissant, plus inconnu encore, qui a disposé de ces choses pour amener, selon lui, le malheur dans le monde: quel sera son langage dans ce cas? Celui des hommes que j'appelle volitifs, des hommes mus par leur seule volonté, toujours murmurant contre le Destin, toujours méconnaissant la Providence, ou l'identifiant avec eux-mêmes, et la rendant responsable de leur propre pensée. Le langage de Caïn sera celui, à peu près, que le poète anglais a mis ici dans sa bouche, et qu'il a calqué sur les discours plus ou moins virulens qu'il a pu entendre mille fois dans toutes les classes de la société; discours

funestes, mais malheureusement trop communs, que j'ai entendus comme lui, et que tout homme qui fréquente plus ou moins ses semblables peut se souvenir d'avoir entendus. Lorsque les hommes qui tiennent ce langage sont nombreux, la morale publique est en danger; la religion ne consiste plus qu'en de vaines cérémonies; la force seule soumet les gouvernés aux gouvernans; les liens de famille même se rompent; tout s'individualise, et les révolutions les plus terribles couvent sourdement sous les débris des révolutions. S'il était possible que ce langage devînt universel, l'Univers serait menacé d'une subversion totale.

(5) Caïn ne se reposant que sur sa propre pensée, et ne recevant des lois que de lui-même, personnifie et représente en un seul être l'esprit volitif dans sa plus grande exaltation. Cet Esprit que Lord Byron appelle ici Lucifer, ne diffère réellement pas de Caïn. C'est l'esprit même de Caïn qui, se réfléchissant comme dans un miroir magique, se présente à lui sous les traits d'un être distinct. Mais, pour nous conformer à l'idée du poète anglais, et à la tradition vulgaire dont il se rend l'interprète, consentons à voir ici un Être réel, le Génie du mal, Satan, le Diable, et donnons-lui le nom de Lucifer, puisqu'il a convenu à Lord Byron de le nommer ainsi. Mais, en me conformant à cette idée, je ne prétends ni oublier ni abandonner ce que j'ai dit dans ma Lettre introductive, que jamais ce personnage n'a été connu de Moïse comme un être distinct, indépendant. Le dogme de la chute des Anges rebelles n'entre en aucune manière dans la Cosmogonie du législateur des Hébreux; et, soit que cet écrivain théodoxe ait ignoré

ou non ce dogme, il est très certain, du moins, qu'il ne l'a point admis. Les Juifs, desquels nous le tenons, l'avaient reçu des anciens Chaldéens, habitant encore l'Assyrie; et ceux-ci le devaient aux disciples du premier Zoroastre. Ce qui avait donné naissance à ce dogme, était une antique tradition cosmogonique des Hindoux, dans laquelle on apprenait que, dès l'origine du Monde, les Génies du Nord et du Sud de la Terre s'étaient divisés au sujet du breuvage d'immortalité dont ils prétendaient également conserver la possession exclusive. Cette division amena des combats longs et désastreux, dont le résultat fut la déroute entière des Génies du Sud, appelés *Assours*, et leur asservissement par ceux du Nord, nommés *Devas*. Cette tradition, qu'on retrouve dans l'*Edda* des Scandinaves, presque dans les mêmes termes, était connue des Égyptiens, des Grecs et des Romains sous le nom de *Guerre des Dieux contre les Géans*. Mais, sans nous engager plus avant dans ces détails cosmogoniques, dont j'ai déclaré que je ne voulais pas m'occuper ici, concluons qu'en recevant le personnage dramatique que Lord Byron nous présente sous le nom de Lucifer, nous ne prétendons en rien le lier à la doctrine de Moïse, qui y reste étrangère.

Du reste, Lord Byron, en décrivant ici ce personnage, rappelle les idées de Milton; mais il ne tardera guère à les surpasser.

(6) Je prie le lecteur de remarquer que Lucifer ne s'écarte point ici de l'idée que j'ai émise au commencement de l'article précédent, et qu'il laisse assez clairement entendre qu'il n'est qu'une sorte de reflet magique de l'esprit de Caïn, réactionné par une puissance astrale.

(7) Caïn se renferme dans l'idée que j'ai mise dans la bouche d'Adam ; il dit que , par trop de précipitation , l'arbre de la science a été dépouillé de son fruit avant sa maturité. Ceci est remarquable. Comme le dit Platon , les poètes connaissent quelquefois la vérité par une sorte d'intuition.

(8) Lucifer dévoile ici un grand mystère à Caïn , selon le dire de Lord Byron , qui s'en vante dans sa préface. Il lui apprend que le pouvoir de la mort ne s'étend pas sur tout son être , et que la plus noble partie de lui-même , son âme , est immortelle. Sans doute , si la chose était ainsi , le Genre humain tout entier ne pourrait que rendre grâce à Lucifer d'une aussi admirable découverte. Les sectaires appelés Ophites , ou Serpentaires , auraient eu raison de lui rendre un culte sous la forme du Serpent ; et ceux appelés Caïnites ne pourraient être blâmés d'avoir regardé Caïn comme le patriarche par excellence , le sauveur du Monde. Car , considérez que , comme il ne peut y avoir rien de nouveau sous le soleil , l'idée du poète anglais amenant à croire que c'est Satan ou le Diable qui a été l'instructeur des hommes , l'Être bon et secourable qui les a retirés de l'état d'ignorance où le Créateur du Monde les avait mis , et voulait les retenir par malice ; considérez , dis-je , que cette idée , toute bizarre qu'elle paraît , n'est pas nouvelle. Les Ophites en faisaient la base de leur croyance , et les Caïnites , qui l'avaient adoptée , se proclamaient les descendants de Caïn , personnifiant en lui la science , la force , la grandeur d'âme , toutes les vertus de l'homme ; et dans Abel , au contraire , l'ignorance , la faiblesse , la lâcheté , et tous les vices qui en découlent. Ils regardaient ,

en conséquence, le meurtre d'Abel comme ayant été favorable à l'humanité, et disaient qu'il n'y avait pas eu d'autre moyen d'empêcher que l'ignorance et l'imbécillité dominassent sur la terre; qu'elles y auraient nécessairement dominé, si la race d'Abel n'eût pas été étouffée à son origine; et que c'en était encore bien assez de la race de Seth, pour avoir propagé parmi les hommes la faiblesse de caractère, la pusillanimité qui les livre à l'esclavage, et l'ignorance de l'âme, les terreurs superstitieuses de l'esprit qui les portent au fanatisme. C'était pour éviter toutes ces conséquences qui paraissaient découler du sens vulgaire donné aux premiers Chapitres de *la Genèse*, que Marcion avait pris le parti de rejeter entièrement ce livre saint; et peut-être, comme je l'ai dit dans ma Lettre à Lord Byron, pour éviter à l'avenir les troubles que ces opinions avaient causés, que l'Eglise chrétienne avait adopté la sage résolution d'en défendre la lecture au peuple.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille croire que l'auteur du *Mystère de Caïn* ait eu le dessein de renouveler les erreurs des Ophites et des Cainites, dont il n'a vraisemblablement jamais entendu parler; mais, quoique son intention n'ait pas été telle, son ouvrage n'y tend pas moins depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est surtout au passage où j'ai arrêté le lecteur que le poète, établissant l'existence des deux Principes, en confond évidemment les attributs, en donnant au Créateur du Monde l'intention mauvaise de retenir l'homme dans l'ignorance où il l'avait créé, sans lui découvrir le but de son existence, qui est l'immortalité; et, au contraire, en prêtant à son antagoniste, dans l'œuvre de la créa-

tion , à Lucifer, le louable dessein de faire sortir l'homme de cet état d'obscurité et de dépendance , en faisant briller à ses yeux l'éclat de la science , de la liberté , et de la vie éternelle.

Pour que le raisonnement des Ophites fût même spécieux , et que leur doctrine , mise en beaux vers par Lord Byron , pût se soutenir, il faudrait d'abord ne pas poser en fait ce qui est en question , et ne pas dire seulement que l'intention du Créateur du Monde était de laisser l'homme dans l'ignorance pour le tenir en servitude , mais le prouver. Le raisonnement de ces sectaires ne différerait pas de celui que ferait un animal domestique , s'il pouvait raisonner et agir : un chien de chasse , par exemple , qui , voyant le jeune fils de la maison tenu par des lisières, gardé à vue, abstenu d'user des alimens dont il use lui-même, empêché de faire les choses qu'il fait , éloigné de mille objets, et surtout vivement admonesté toutes les fois qu'il veut empoigner un instrument tranchant, ou seulement s'approcher d'une arme à feu ; en conclurait que cet enfant est dans un esclavage honteux , dans une ignorance crasse, qu'on veut lui ravir tout ses droits , et l'empêcher d'être un homme puissant, un chasseur vigoureux , un guerrier utile à sa patrie. Alors si ce chien, même dans une bonne intention, s'approchait de cet enfant, et tâchant de lui faire sentir la tyrannie odieuse sous laquelle il gémit , le gorgeait en secret des viandes qu'on lui jette pour sa nourriture, afin de le faire croître rapidement , et lui persuadait de se saisir des armes de son père pour aller à la chasse avec lui , ne croyez-vous pas qu'il le tuerait, et que même il l'exposerait au danger de tuer les autres ?

Voyez ce qu'au défaut du poète anglais, qui n'y avait pas pensé, j'ai fait dire à Adam dans ma troisième *Remarque*. Le Créateur du Monde n'avait dénié ni la science ni la vie à Adam, puisqu'il lui en avait donné le principe. Il avait seulement voulu que ces principes se développassent ensemble, et s'alimentassent graduellement et mutuellement. Cette marche, qui était celle de la Nature qu'il avait alors créée, était ainsi déterminée par sa Providence divine, loi vivante, irréfragable et immuable comme lui. Cette marche ayant été intervertie par un événement possible, mais nullement forcé, la nature d'Adam en fut altérée par une maladie qui changea momentanément le mode de sa vie, et dont l'effet, rétrograde dans l'éternité, ne put être guéri que par un remède appelé *le temps*; remède préparé d'avance, et possible de la même manière que l'événement qui avait causé la chute de cet homme universel était possible.

(9) Lucifer dira plus loin, dans la scène où il répond à Adah *, qu'il a aidé le Créateur dans l'œuvre de la création; ce qui contrarie un peu ce qu'il avance ici, sans pourtant le détruire entièrement : car on peut entendre que, tandis qu'il aidait, il aurait voulu faire l'ouvrage tout seul. Mais la contradiction ne peut disparaître sans laisser paraître une difficulté encore plus grande, que voici : c'est que si Lucifer, au moment où il aurait voulu créer le Monde, était obligé d'aider celui qui le créait, il reconnaissait, en obéissant, que ce Créateur était plus que son vainqueur, mais son supérieur : ce qu'il nie pourtant avec emphase plusieurs fois.

* Acte I, *Remarque* 37.

(10) Voici une singulière réflexion que le poète anglais met dans la bouche de Satan. Il lui fait dire que lui, Satan, ne sait pas, et que surtout il ne croit pas que le Créateur ait fait les choses comme il le dit ; c'est-à-dire comme on le lui fait dire dans la *Bible* : ce qui pourrait corroborer tout ce que je me suis permis d'exposer à Lord Byron dans la Lettre que je lui ai écrite touchant les trois sens que renferme l'original de ce Livre antique et mystérieux, desquels un seul, le sens littéral et matériel, aurait été rendu par les traducteurs hellénistes. Mais si le noble Anglais a connu cette immense difficulté, s'il a pu seulement savoir qu'il était possible que la pensée de Moïse ne fût pas rendue dans les copies imparfaites que nous avons de son *Sépher*, que deviennent toutes les déclamations antiprovidentielles que le poète a entassées dans son *Mystère dramatique* ? que deviennent toutes les conséquences qu'il a prétendu tirer des principes qu'il détruit ici d'un seul mot ?

(11) Impiété gratuite dans la bouche de Satan, et que rien n'a encore justifiée. Il faut que cet Esprit volitif se considère comme profondément identifié dans l'âme de Caïn, pour oser hasarder devant lui de pareilles assertions sans les appuyer de la moindre preuve.

(12) Vaines et odieuses déclamations, dans lesquelles on ne trouve que des idées gigantesques, qui s'entassent les unes sur les autres sans base, comme les vapeurs qui s'échappent d'un volcan. Il n'y a là-dedans aucune raison qui mérite d'être relevée. Tout ce qu'on peut distinguer à travers les nuages noirs et les éclairs sulfureux qui sillonnent ce discours, c'est la grandeur incommensurable de l'Être dont parle Lucifer, et l'épou-

vante que lui cause son inaltérable majesté. Remarquons en passant que si c'est là la politesse des Esprits, *Spiritual politeness*, dans les bornes de laquelle le noble poète avait promis, dans sa Préface, de renfermer l'audace de Lucifer, cette politesse a quelque chose de frappant. On dirait que cet Esprit hautain est ici poli à son insu. Mais, au reste, s'il en est ainsi pour Lucifer, il n'en est pas de même pour Lord Byron, qui n'est pas assurément poète à son insu. Sa poésie est ici admirable. On regrette seulement de la voir si mal employée. Tout ce morceau est d'une affreuse sublimité dans l'original.

(13) Nouvelle preuve de ce que j'ai dit dans la cinquième *Remarque*, que Lucifer ne diffère réellement pas de Caïn, dont il n'est qu'un reflet poétique. En écoutant Satan, Caïn se croit entendre parler lui-même.

(14) La sympathie qu'éprouve Caïn est toute naturelle, d'après ce qui a été dit. Le discours qu'il vient de tenir n'est qu'une sorte de répétition du précédent, déjà réfuté dans la *Remarque* quatrième. Le poète copie encore ce qu'il entend journellement dire par ces hommes volitifs, qui, dans toutes les classes, fatigués par la nécessité du Destin, ne trouvent rien dans les promesses de la Providence qui puisse adoucir les amertumes de la vie. Accoutumés à se faire centre, et à voir l'Univers réfléchi dans leur personne, ils ne peuvent être froissés dans la moindre de leurs affections, ils ne peuvent sentir la moindre de leurs volontés repoussées par d'autres volontés, arrêtées par des obstacles naturels dépendans de la fortune, sans qu'ils n'accusent la Providence, sans qu'ils ne regardent les lois divines comme suspendues,

et l'harmonie universelle comme troublée. S'ils sont dans la joie, ils s'étonnent que le ciel se couvre de nuages; et s'ils pleurent, que la Nature entière ne prenne pas le deuil. Ils sont comme ces paysans dont parle un certain romancier allemand, qui, victimes d'un incendie qui, pendant la nuit et par leur faute, avait ravagé leur village, assis le matin sur les tristes débris de leurs chaumières, étaient surpris que, malgré leur douleur, le soleil se levât encore à l'orient pour éclairer l'Univers.

Quant au tableau que Caïn trace de sa famille, il est tel qu'il a plu au poète de le dessiner, tel qu'il lui était convenable de le montrer au lecteur dans son *Mystère dramatique*; mais il n'est certainement pas tel que l'aurait donné la Nature, si jamais une semblable famille avait pu s'y trouver dans des circonstances pareilles. Le caractère le plus faible, celui d'Adam, est précisément celui qui devait être le plus fort. Je suis fâché que Lord Byron ne se soit pas mis dans le cas de le mieux sentir. Il était capable, avec le beau talent dont la Nature l'a doué, de le peindre convenablement. Avant lui, Milton l'avait aussi manqué; mais il ne l'avait pas manqué par les mêmes raisons.

(15) J'ai promis dans les *Remarques sur la Préface de l'Auteur*, de noter les endroits où Lucifer chanterait juste sur la lyre de notre poète. Cet endroit est digne d'attention; non seulement il est vrai, mais il est encore parfaitement moral.

(16) Un petit moment, seigneur Lucifer. On ne vous demande pas si vous avez dit vrai ou faux. On vous demande si vous avez tenté; c'est-à-dire si vous avez dit

la vérité avec une intention perfide, et dans un moment où il ne fallait pas la dire. Or c'est précisément ce que vous avez fait de votre propre aveu. Si Adam était là, et qu'il eût conservé la moindre force de raisonnement, il vous montrerait facilement que c'est en vain que vous vous escrimez pour faire retomber sur le Créateur du Monde une faute que vous partagez ensemble : vous, pour l'avoir inspirée, et lui, Adam, pour l'avoir commise.

Puisque je me suis hasardé de suppléer déjà au silence du poète qui vous a mis en scène, en faisant parler Adam, souffrez que je prenne encore la même liberté. Supposons que ce soit à ce Père du Genre humain que vous vous adressiez au lieu de son fils ; voici ce qu'il vous répondra :

« Vous savez que la vie, dont je jouis et dont vous jouissez, existait avant moi, et même avant vous. Vous savez que les êtres qui y arrivent par la volonté de celui qui en est le maître, soit qu'en effet il l'ait créée, comme il le dit, ou qu'elle l'ait créé lui-même, comme vous le prétendez ; vous savez, dis-je, que ces êtres n'en jouissent pas d'abord dans toute sa plénitude, puisque je vous ai entendu déclarer que vous connaissiez des êtres, maintenant infinis, qui, dans leur origine finie, avaient été aussi faibles que moi ; tandis que d'autres, autrefois très puissans, ont diminué de force, et se sont même éteints dans l'espace. N'en convenez-vous pas ? »

Vous ne pourriez pas, Lucifer, nier ces prémisses, sans faire mentir votre poète, qui précisément les a énoncées par votre bouche et dans les mêmes termes *. Vous devez en convenir. Adam continue :

* Acte II, Rem. 10.

« Or, si vous savez cela, vous savez aussi que lorsque j'arrivai à la vie, j'étais faible et débile, quoique destiné à devenir très fort et très grand, si j'avais pu atteindre aux magnifiques développemens que l'Éternel Dieu avait attachés à mes destinées. Entré dans la vie comme dans l'aurore d'un beau jour, je devais en suivre les phases, et me nourrir de l'arbre merveilleux de la science, à mesure que la force de ma vie me permettrait d'en digérer les fruits. Encore loin de ce moment, je savais que je n'en pouvais point approcher, et que non seulement ils n'étaient pas mûrs dans mon Éden, mais que mon esprit était trop débile pour en supporter l'ivresse spiritueuse. L'Éternel Dieu, vous le savez, m'avait créé à l'image des Dieux; mais vous n'ignorez pas aussi, et je vous l'ai entendu dire dans vos emportemens contre Lui, qu'Il est le seul illimité, l'Unique indissoluble*; et que, par conséquent, les Dieux, ou, comme on les appelle autrement, les Anges, Esprits intérieurs comme vous, ou Esprits extérieurs comme Gabriel, sont muables. J'étais donc muable comme eux, borné, et, de plus, dans la débilité de l'adolescence spirituelle. L'Éternel, en traçant mon Éden, m'avait bien garanti des atteintes extérieures; mais c'était à moi à me garantir des atteintes intérieures, et j'avais pour cela toutes les forces suffisantes et toutes les instructions possibles. Mon Créateur lui-même m'avait éclairé sur le seul danger que je pusse courir, et ses Anges venaient journellement soutenir ma faiblesse.

« Cependant, comme Esprit intérieur, et le plus grand de ces Esprits, vous aviez entrée dans mon Éden;

* Acte I, Rem. 12.

vous y étiez nécessaire, vous, appelé *Lucifer* par ceux qui vous aiment, *Satan* par ceux qui ne vous aiment pas, et que moi, qui maintenant ne vous aime ni ne vous hais, j'appelle *Nahàsh*, du nom qui vous fut donné à votre origine* : vous y étiez nécessaire, parce que, sans vous, il m'aurait été impossible d'acquérir aucune force volitive, et d'atteindre, par conséquent, à aucun de mes développemens animiques. C'est justement donc que je vous ai entendu dire que vous aviez aidé le Créateur dans l'œuvre de la création** ; cela est vrai ; et ce rôle était assez beau pour que vous dussiez vous en contenter. Mais, parce que l'Éternel Dieu vous avait fait Esprit intérieur, vous aspiriez à être Esprit extérieur ; peut-être à être l'un et l'autre en même temps, ce qui est incompatible ; et vous vous flattiez, en réunissant les deux facultés opposées, de concentrer en vous les deux principes de l'Univers, et de parvenir à égaler ou même à surpasser le Très-Haut.

« Regardez-moi, *Nahàsh* ; et voyez si je vous connais

* Le nom de *Lucifer* signifie porte-lumière. Ce nom lui a été donné à cause d'une exclamation poétique d'Isaïe, qui paraît faire allusion à lui, et qui l'appelle *הִלֵּל בֶּן-שָׁחַר* (*Hillel ben-shahàr*), le Resplendissant, fils de l'Obscurité ; nom qu'on a traduit par celui de Lucifer, fils de l'Aurore : ce qui l'a fait confondre avec l'Étoile du matin, dont Lucifer est le nom latin. Le nom de *Satan*, qui lui est donné par Job, signifie dans l'hébreu *שָׂטָן*, ce qui est penché, incliné, éloigné d'une autre chose, opposé, contraire. Ce mot s'attache au nom que nous donnons au pôle sud, que nous regardons aussi comme incliné, et contraire à l'égard du pôle nord. Il n'est pas hors de propos de dire ici que souvent Moïse prend le nom de *Satan* en bonne part, et l'applique même aux Anges de lumière. Quant au nom de *Nahàsh*, je l'ai expliqué dans ma Lettre à Lord Byron.

** Acte I, Rem. 37.

bien. Vous pensiez que , pour réussir dans ce hardi dessein , il vous était nécessaire de vous emparer d'un Esprit extérieur , encore dans son adolescence , afin qu'il vous offrît moins de difficulté à saisir , et qu'il pût ensuite , en se développant sous vos lois , vous servir de point d'appui pour atteindre au principe dont vous désiriez de vous emparer. Je ne puis pas dire que votre intention fut précisément de me faire du mal ; car vous ignoriez absolument quel serait le résultat de votre entreprise ; et à présent même que vous l'avez vu , vous l'ignorez encore , parce que vous rejetez sur ma seule impéritie et sur mon imbécillité ce qui a été l'effet d'un inévitable destin. Vous croyez , comme je l'entends dire * , que j'aurais pu saisir les deux principes à la fois , et dépouiller en même temps l'arbre de la science et celui de la vie ; mais vous êtes dans l'erreur ; je ne pouvais m'emparer de l'un , sans que l'autre me fût ravi à jamais. Tel était le décret éternel porté dès l'origine des choses.

« En me persuadant de porter la main sur l'arbre de la science , vous mêlâtes , à votre insu , je l'avoue , l'erreur à la vérité ; et vous me tentâtes en ce point , que vous m'offrîtes comme réel un avenir qui était illusoire. Cependant je ne déclamerai pas contre vous , ainsi que j'entends quelquefois mon Ève déclamer. Il est trop facile de rejeter sur des choses étrangères la faute dont on est soi-même coupable. J'avoue que je fus seul coupable , puisque , de quelque force que vous vous fussiez armé , j'étais assez fort pour vous résister , si je l'avais voulu. J'avouerai même qu'en me tentant par de magnifiques promesses , vous ne me trompiez qu'autant que vous

* Acte I, Rem. 3, 18.

étiez trompé vous-même, et que vous fûtes aussi surpris que moi en voyant que la science dont je m'étais emparé, au lieu de pousser en avant ma vie dans l'éternité, la rejetait en arrière, et m'exposait à une catastrophe que ni vous ni moi ne pouvions arrêter. L'Éternel Dieu en eut seul la puissance; et ce fut alors que je vis ce que vous ne pouvez voir, et que je compris ce que vous ne pouvez comprendre : la vanité de vos entreprises. »

(17) Adam a répondu d'avance à cette nouvelle atteinte de Lucifer; et il l'a fait avec une grande modération. Il n'a point accusé cet Esprit d'avoir voulu le perdre; il a montré seulement qu'il avait agi avec ignorance et présomption. Ce défaut d'une part et cet excès de l'autre égarent encore Lucifer, et le précipitent dans la même carrière. Il croit pouvoir faire avec Caïn ce qu'il n'a pu faire avec Adam, et réussir à s'emparer des deux principes. Mais ici la difficulté est augmentée, puisqu'Adam, dans un nouveau mode d'existence, s'est déjà divisé, s'est réfléchi dans deux êtres dont les caractères diffèrent essentiellement. Lucifer sent fort bien qu'il ne peut pas également agir sur tous les deux, et qu'il est nécessaire d'abord de détruire l'un par l'autre. Caïn lui offre une prise qu'il saisit avec empressement, et au moyen de laquelle, s'identifiant avec lui, il va le pousser au meurtre de son frère. Ici la situation du fils d'Adam devient effroyable. Conduit au fratricide par des routes dont il ne peut absolument ni démêler ni éviter le but, il y marche sans le vouloir, sans le prévoir, entraîné par une irrésistible puissance. Rien autour de lui qui l'éclaire, rien qui le retienne : tout conspire en faveur du crime

qu'il va commettre. Voilà le défaut radical de ce drame, son danger et son immoralité. Pour le rendre moral, pour en éloigner le danger, il aurait fallu que le poète songeât à faire ce que faisaient les anciens poètes dans de semblables circonstances, et qu'il eût admis un chœur d'Ange, un chœur invisible et aérien qui avertît Caïn de sa situation, et fût jaillir assez de lumière sur ses pas pour que sa conduite ne fût pas entièrement forcée. Les anciens tiraient un grand parti de ce personnage moral, qu'ils appelaient *chœur*, ainsi qu'on peut le voir dans les tragédies qui nous sont restées du théâtre grec. Les modernes, qui ont jugé convenable de s'en passer dans les mêmes sujets, sont tombés dans de graves inconvénients, ainsi qu'on peut le voir dans *OEdipe*, et même dans *Phèdre*.

Les discours d'Adam que j'ai été obligé d'introduire dans mes *Remarques*, tiennent lieu de ce chœur dont je suis fâché que Lord Byron ne se soit pas avisé. Cela aurait rendu son drame moral, et en aurait facilité la représentation théâtrale, qui, je crois, aurait fait un grand effet, si elle avait eu lieu.

(18) Voyez les deux *Remarques* précédentes.

(19) Lucifer dévoile ici son essence à Caïn, qui n'y fait pas attention, tant il est occupé par ses propres idées. Cette essence tient au principe volitif, l'un des trois grands principes qui régissent l'Univers. Les deux autres sont la Providence et le Destin. J'ai parlé fort au long de ces trois principes dans mon ouvrage de *l'État social de l'Homme*, et j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de les faire connaître, et de montrer leur influence réciproque dans les divers gouvernements. Je prie le lec-

teur de considérer que je ne dis pas ici que Lucifer soit le principe volitif, mais seulement qu'il y tient, et que son essence en découle. On peut revoir d'ailleurs ce que j'ai dit aux *Remarques quatrième et douzième*.

(20) Ce que dit ici Lucifer est amphibologique, comme tout ce qu'il continue à dire. Ce qu'il entend constamment, en le voilant néanmoins de paroles obscures, c'est qu'il ne tenta point Adam, si ce n'est en lui disant la vérité. Adam a répondu à cela dans la *Remarque seizième*.

(21) Lucifer se défend avec force d'avoir jamais pris la forme d'un serpent. Il n'y a, en effet, rien dans le Livre sacré qui l'indique. Après avoir hésité à découvrir à Caïn ce qu'il doit entendre par ce serpent mystérieux, il finit pourtant par le lui dire en propres termes, en lui apprenant que l'Esprit qui tenta Adam était en lui, et qu'il ne fit que l'éveiller. Ceci devrait être un trait de lumière pour Caïn, qui n'y prend seulement pas garde, entraîné comme il l'est par ce même Esprit qui déjà envahit toutes ses facultés.

(22) Après s'être identifié avec l'Esprit de Caïn, avoir ému ses passions, Lucifer frappe son imagination, et l'amène adroitement sur l'idée la plus terrible qui puisse l'ébranler, la mort.

(23) Ce n'est certainement pas là qu'Adam devrait se borner : dire seulement que la mort est effroyable, c'est n'en rien dire. Mais c'était un parti pris par le noble poète, d'affaiblir le caractère de ce Père du Genre humain. Sans cela, son *Mystère dramatique* n'aurait pas pu se soutenir. Pour nous, qui n'avons pas le même intérêt, nous le ferons parler plus tard. Laissons un moment Caïn dérai-

sonner ; et Lucifer, par des mots vagues, insignifiants, exciter de plus en plus la terreur qui le porte à ce déraisonnement.

(24) Il faut que Lucifer compte beaucoup sur la préoccupation dans laquelle il a jeté son interlocuteur, pour oser lui dire, sans en apporter la moindre preuve, que le Créateur du monde ne fait que détruire. Que détruit-il donc ? des corps sans doute. Mais il ne les détruit pas ; il les livre à de nouvelles formations ; et l'esprit qui les animait, inaltérable dans son essence, s'élabore dans ce mouvement, et se guérit ainsi, au moyen du temps, de la funeste maladie dont Adam, qui en fut l'auteur et la victime, a parlé plusieurs fois *. Comment le Souverain des Esprits ne sait-il pas cela ? Où donc est le savoir immense dont il se vante ? **

(25) Voilà pour le Souverain des Esprits, pour celui qui déclare tout connaître, une bien pauvre réponse. La mort est, selon lui, un retour à la terre ; ou, comme le dit son interprète, la mort consiste à être résous en terre, *to be resolved into the earth*. Il me semble que si Adam eût été interrogé d'aussi près sur cette matière, il n'aurait pas répondu ainsi. Nous le verrons un peu plus loin ; il faut garder quelque chose pour le second acte.

(26) Ceci est de la jactance, comme je l'ai déjà remarqué. Si Lucifer connaît tout, qu'il le fasse donc paraître en disant ce qu'est la mort.

(27) Caïn éprouve un mouvement de doute qui l'aurait conduit loin, s'il se fût donné le temps de l'approfondir. Le poète anglais, malgré toute sa partialité, n'a

* Acte I, Rem. 3 et 16.

** Idem, Rem. 26.

pas pu s'empêcher de faire sentir ici la faiblesse de ce Souverain des Esprits, qui se dit grand, superbe, adoré par des légions d'Esprits, et qui se trouve un moment forcé de reculer devant l'orgueilleuse opiniâtreté d'un homme. Cet homme agit là dans sa propre essence, et, sans s'en apercevoir, profite contre son instituteur même du conseil que cet instituteur lui avait donné dans un autre but, en lui disant :

*By being
Yourself, in your resistance. Nothing can
Quench the mind, if the mind will be it-self
And centre of surrounding things-'t is made
To sway.*

Résistez.

Rien que la volonté ne peut agir sur elle ;
Elle est centre de tout ; tout fléchit sous ses lois.

Un grand mystère est sans doute renfermé dans ces paroles. L'expliquer ici est impossible ; mais j'ai fait de bien grands efforts dans un autre ouvrage* pour en faire sentir toutes les conséquences dans les destinées politiques de l'Univers.

(28) Lucifer, qui avait été obligé de fléchir un moment devant le Génie de Caïn prêt à se réveiller, se relève ici, et reprend sa supériorité. La réponse qu'il fait à Caïn sur la question de savoir comment c'est se donner à lui que de ne point adorer l'Éternel, renferme une réticence bien amère. On ne conçoit pas comment le fils d'Adam ne sent pas que la nécessité d'une affreuse destinée s'y fonde en principe. Il est vrai que s'il le sentait, le drame finirait encore là ; et ce n'est pas le dessein du

* Dans l'État social de l'Homme.

poète, qui, pour le continuer, a besoin de jeter Caïn dans une nouvelle divagation.

(29) Lord Byron suit ici le système des Rabbins, qui assurent que, dans les premiers âges du monde, tous les accouchemens étaient doubles; c'est-à-dire que les femmes donnaient toujours naissance à deux enfans à la fois, l'un mâle et l'autre femelle, qui, nourris et élevés ensemble, étaient destinés par la Providence à devenir époux, et à procréer de la même manière de nouveaux jumiaux. Cet ordre de choses cessa dès que le monde fut assez peuplé; et il fut défendu au frère et à la sœur, nés alternativement de la même mère, de s'unir ensemble. On ne trouve aucune trace de ce système dans les écrits de Moyse. Je ne m'y arrêterai pas.

(30) Quels discours insidieux et perfides ! A présent que Lucifer est sûr de Caïn, il attaque Adah, et l'attaque du côté où il sait qu'elle sera plus accessible, qu'elle portera plus d'attention; et sera plus facilement émue. Il l'amène à penser à l'amour; il l'inquiète sur le sort futur de ses enfans, l'effraie sur la pureté de son union avec Caïn, lui fait entrevoir un crime dans l'avenir, la ramène à l'amour, et lui fait considérer quel est l'effet de la science sur ce sentiment. Ses raisonnemens sont ici très serrés, et remplis à dessein d'une obscurité qui semble les rendre plus forts. L'Éternel Dieu, selon lui, ne peut être aimé qu'autant qu'on ne le connaît pas; et voilà pourquoi il met tant d'importance à éloigner la science du cœur de ses adorateurs, et à les tenir plongés dans l'ignorance. Le crime d'Adam a été d'être sorti de cette ignorance malgré lui. Ce Père des hommes n'a pu, d'après le raisonnement de Lucifer, acquérir la science

sans perdre l'amour ; mais comme il ne s'est point trouvé assez de force pour témoigner hautement sa haine, en marchant franchement sur les traces de Satan, et que la puissance de son maître l'a frappé de terreur, il a donné à la crainte ce qu'il ne pouvait plus donner à l'amour, et l'a adoré par peur.

Il est impossible, on le sent bien, qu'Adah réponde à un raisonnement aussi infernal. Le seul sentiment qu'elle en éprouve est l'effroi. Elle se cache dans les bras de Caïn. Mais Caïn, loin de la soutenir, l'abandonne à son ennemi, en lui faisant clairement entendre que ce que Lucifer vient de dire à l'égard d'Adam serait exactement vrai pour lui, si la force de son âme ne le mettait pas à l'abri de la crainte. Il lui dit que, quant à lui, il n'aime absolument rien qu'elle, c'est-à-dire que lui-même dans elle ; qu'il cède à un sentiment aveugle, irréfléchi, à une passion qui l'entraîne ; mais que, hors de cette passion et des objets qu'elle peut envelopper, tout lui est indifférent. Il serait important qu'un être aimant prît ici la parole. Le chœur d'Ange dont j'ai parlé serait maintenant parfaitement à sa place. A son défaut, appelons encore une fois Adam en scène, et supposons qu'il a entendu le discours de Satan. Voici ce qu'il dira :

« Arrêtez, *Nahash* ; vous confondez absolument les choses, et, suivant votre habitude, vous mêlez la vérité à l'erreur. Il n'est pas vrai que j'adore l'Éternel Dieu par peur : je l'adore par reconnaissance. Je ne puis disconvenir que l'amour que je porte à ce grand Être ne diffère aujourd'hui de celui que je lui portais dans Éden : vous prendriez trop d'avantage contre moi, si j'osais dire le contraire. Mon amour dans Éden était pur et simple

comme moi ; c'était un sentiment mêlé avec ma vie, qui ne me paraissait pas en être distinct. Je n'aurais pu cesser d'aimer, quand même je l'aurais voulu. L'amour était comme le principe de mon être, et la lumière de ma vie. A présent, au contraire, mon être en est devenu le principe, et ma vie s'en est détachée. J'ai connu comme un sentiment libre ce que je ne connaissais que comme un mode d'existence. Alors, je l'avoue, la crainte s'y est mêlée. J'ai éprouvé une sorte de terreur religieuse en considérant l'immensité de l'être que je m'étais permis d'aimer, sans réflexion, et comme un enfant aime sa mère. J'ai vu mon père en lui, et mon père offensé. Je l'ai aimé avec réserve et timidité. Mais c'est en vain que vous prendriez la crainte et la terreur même dont je viens de parler, pour des sentimens que ce grand Être m'inspire ; non, vous vous tromperiez ; vous me prêteriez vos propres sensations ; mais, *Nahàsh*, vos sensations ne sont pas les miennes. Réfléchissez-y. Notre position, quoique semblable à quelques égards, diffère néanmoins essentiellement ; car ce que je suis devenu, je ne devais pas l'être ; et vous, vous deviez être ce que vous êtes devenu. La crainte et la terreur que j'éprouve, c'est moi-même qui me les donne. Ce sont des sentimens qui sont en moi, et qui sortent, non d'une source véritable, mais d'une source mensongère que ma faute a ouverte. A présent que mon amour divin est devenu un sentiment libre, je crains de n'en avoir point assez, et je redoute d'en avoir trop. Tâchez de me comprendre, *Nahàsh*, et sentez, s'il est possible, comment une adoration peut être mêlée de crainte, et comment une terreur religieuse peut être mêlée d'amour.

« Mais je vous parle de choses qui vous sont étrangères. Je tâcherai une autre fois, en reprenant la suite de ce discours, de vous parler moins de mes sentimens, et peut-être plus des vôtres que vous ne voudriez. »

(31) Toujours la répétition des mêmes idées ; toujours poser en fait ce qui est en question ; toujours la même exaltation du principe volitif que rien ne tempère. Lucifer raisonne du moins ; mais Caïn ne raisonne pas. Il se précipite avec violence dans la route redoutable qui lui est ouverte. Sa volonté propre, qu'on lui a dit être irréfragable dans sa souveraineté, se fait centre de tout, se donne pour la mesure de tout, demande que tout lui soit rapporté. Elle ne voit rien qu'elle et ce qui la touche, la flatte ou l'effraie ; et, oubliant qu'elle est dans l'Univers, renferme l'Univers en elle, et s'étonne qu'il ait d'autres lois que celles qu'elle aurait prétendu dicter. Ce discours comme ceux du même genre que j'ai réfutés*, ne sont que la copie des discours plus ou moins violens ou acerbés qu'on entend tenir dans toutes les classes de la société, contre la Providence, par les hommes volitifs dont la religion ne tempère pas le caractère.

(32) Ceci est une interpellation à laquelle Adah ne peut absolument pas répondre. Lucifer fait ici preuve d'ignorance, s'il ne fait pas preuve de mauvaise foi. Il joue sur le mot *seul*. Mais le mot *seul*, en parlant d'un individu humain, n'a pas le même sens qu'en parlant de l'Être des êtres. Un homme *seul* n'est pas un homme *unique*. On ne peut appliquer à l'Immensité, à l'Infinité, à l'Éternité, les mêmes expressions qu'on attache à l'individualité, à la

* Acte I, Rem. 4, 5, 14.

quantité, au temps limité, et en tirer les mêmes inductions sans tomber dans l'absurde. Lucifer y tombe ici sciemment ou à son insu. Dieu n'étant pas un individu fini et limité, ne peut jamais être *seul* de la manière dont on l'entend pour un homme. L'Univers lui-même, qui n'est qu'une image très imparfaite et très éloignée de Dieu, n'est pas *seul* dans le même sens. Il n'a pas besoin de compagnie pour être bon, et encore moins pour être heureux.

(33) Il n'est pas nécessaire de porter si haut l'interrogation pour savoir pourquoi, Lucifer, vous n'êtes pas du ciel; Adam est suffisant pour répondre à cela; il y a même déjà répondu * en vous disant à vous-même que vous étiez un Esprit intérieur; il est vrai, le premier de ces Esprits, et de plus éminemment nécessaire à l'œuvre de la création; tenant, par votre essence, à l'un des grands principes de l'Univers, mais étranger aux Intelligences célestes. Se pourrait-il qu'Adam vous connût mieux que vous-même ne vous connaissez, Lucifer, ou du moins mieux que ne vous connaît votre poète?

(34) Vous dites, Lucifer, que vous avez combattu? cela vous plaît à dire. Adam assure que vous avez seulement eu le dessein de combattre; et que c'était dans l'intention de vous donner un auxiliaire dans ce combat projeté, que vous l'avez induit, par des promesses illusoires, à saisir intempestivement le fruit de la science.

(35) La raison, que vous préconisez sans cesse, la connaissez-vous bien, Lucifer? Il me semble que vous la prenez pour un principe, pour une cause, tandis qu'elle n'est qu'une conséquence, qu'un effet; c'est un instru-

* Acte I, Rem. 16.

ment passif que vous transformez en un mobile actif. Il guide l'artisan dans son travail, mais il ne le fait pas : la lyre a beau être d'accord ; si elle est touchée par un musicien ignorant, mal habile ou moqueur, elle ne rendra qu'une harmonie fausse. Il faut, sans doute, qu'elle soit d'accord pour que le meilleur musicien puisse en faire usage ; mais tout son mérite se borne à être d'accord ; elle est du reste indifférente à toute espèce de mélodie. La raison est également une ligne droite dont tout le mérite se borne à être droite ; une fois le point de départ déterminé, elle va frapper un but irrésistible, à la vérité ; mais tout a dépendu de ce point de départ, qui, en tant que principe, ne dépend pas d'elle *. La raison est en effet votre domaine, Lucifer, et vous y triomphez, pourvu qu'on vous y laisse poser les principes ; mais si, à vos principes, qui sont ceux de l'instinct, on substitue ceux de l'intelligence, adieu votre triomphe, il s'évanouit en fumée, et votre raison même se tourne contre vous.

(36) Adah est vaincue ; et voyez comme elle est récompensée par Lucifer. Quelle affreuse sublimité Lord Byron a mise dans les vers qui suivent ! quelle épouvantable image !

..... *And the o'er-peopled Hell,
Of which thy bosom is the germ !*

..... Et cet immense gouffre,
L'Enfer, qui de ton sein attend ses habitans !

(37) Lucifer convient lui-même qu'il a aidé l'Éternel Dieu dans l'ouvrage de la création, ce qui m'a autorisé à tirer plusieurs inductions qu'on a déjà vues. **

* Voyez les *Vers dorés de Pythagore*, 23^e Examen.

** Acte I, Rem. 9 et 16.

(38) Oh ! oh ! seigneur Lucifer, comme vous y allez ! Parlez-vous sérieusement ? ou bien votre poète ajoutait-il de son crû à vos inspirations ? Comment ! vous dites que vos régions sont partout, et que non seulement vous partagez celles du Très-Haut, mais encore que vous possédez un empire qui ne lui appartient pas :

..... *So that I do divide*

His ; and possess a kingdom which is not

His !...

..... Ainsi donc je partage

Les siennes, et possède un empire étendu

Qui n'est pas *sien* !

Mais vous n'y pensez pas. D'abord, souffrez que je vous remette dans votre bon sens, si vous en étiez sorti ; ou que je prie votre poète de vous mettre d'accord avec vous-même. Vous avez dit, ou il vous a fait dire, que vous n'étiez pas du ciel :

ADAM.

..... *And you*
Are you of heaven ?

LUCIFER.

If I am not, inquire

The cause of this all-spreading happiness

(Which you proclaim) of the all-great and good

Maker of life and living things ; it is

His secret, and he keeps it.

ADAM.

Et toi qui m'interroges,

Es-tu du Ciel ? Réponds.

LUCIFER.

Demande au Créateur,

Au Prodigue de joie, au Père du bonheur,

Pourquoi je n'en suis pas. Du Maître de la vie

C'est l'éternel secret. Il le garde.

Voilà donc que, d'après votre aveu, vous n'êtes pas du ciel. Que le motif de cette exclusion soit un secret, ce n'est pas de quoi il s'agit ; l'important est de savoir que vous êtes exclus de tout ce qui est céleste, et que, par conséquent, vos régions sont loin d'être aussi étendues que vous le prétendez ; mais, non seulement vous ne partagez pas les régions du Très-Haut, comme vous l'a fait dire votre poète, dans un enthousiasme poétique, mais encore vos propres régions sont à lui, ainsi que la force de la vérité vous le fera dire quand vous serez interrogé convenablement *. Qu'est-ce donc que vous possédez, et dans quel lieu êtes-vous en effet ? faut-il qu'Adam vous le dise sans emphase, et voulez-vous l'entendre sans dédain ? * Vous possédez tout ce qu'on vous donne, et vous êtes dans tous les lieux, quels qu'ils soient, où vous êtes nécessaire. »

* Acte II, *Rem.* 35.

REMARQUES

PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES.

ACTE SECOND.

(1) **CETTE** réflexion, qui serait niaise dans la bouche de Caïn, après tout ce qui s'est passé, n'est mise là que pour amener la diatribe qui suit, et dans laquelle Lucifer s'égaie sur ce que les hommes, providentiels et religieux, entendent par la foi. Il déclare qu'il n'en demande point à ses sectateurs : il a grandement raison d'en agir ainsi, car ils ne lui en accorderaient pas. Le Souverain des Esprits, intérieurs ou volitifs, doit savoir que les hommes de sa nature, qui tiennent au même principe que lui, et qui tiennent à ce seul principe, n'ont de la foi qu'en eux-mêmes ; et que cette foi, qu'ils appellent confiance, force d'esprit, raison, ne se dirige que selon l'impulsion de leur volonté. Lucifer ne demande pas, comme condition de salut, de croire en lui, mais de croire en soi ; car toujours est-il vrai qu'il faut croire en quelque chose. Or, la chose en laquelle on croit est certainement celle vers laquelle on tend, ou celle dans laquelle on est ; car il résulte d'un axiome irréfragable de philosophie, que nul être ne peut agir que là où il est, ni tendre que là où il tend, dans le moment où il y tend. Que l'homme donc place sa foi en Dieu, en lui-même ou dans cette force des choses qu'on appelle Destin ; il agira nécessairement dans un des trois principes qui régissent l'Univers, et recevra ses forces de la Pro-

vidence, de la liberté volitive ou de la nécessité fatidique.

(2) Lord Byron a jugé à propos de suivre le système astronomique moderne, et il en a tiré, il faut le dire, des tableaux poétiques d'une grande dimension. En rendant justice, une fois pour toutes, à la magnificence de sa poésie, je m'abstiendrai néanmoins d'en parler; car mon but, en écrivant ces *Remarques*, n'a point été de discuter aucun système, ni d'astronomie, ni de géologie, ni même de cosmogonie. J'ai déjà déclaré que je ne voulais m'occuper ici que des principes moraux *. J'ai traduit, d'aussi près que je l'ai pu, les vers du poète anglais; j'ai tâché d'en faire sentir les beautés, autant que la faiblesse de mon talent me l'a permis; mais en rendant ses pensées et ses descriptions, je n'ai point prétendu les adopter. Ces peintures peuvent être vraies ou fausses, dans la réalité, sans que je m'en occupe en aucune manière; j'en ai copié le dessin, j'en ai imité les couleurs, mais comme d'une image qui nous serait venue de la Chine ou du Japon, sans m'inquiéter de sa ressemblance. Si je me transportais dans ces contrées, il serait possible que j'en fisse à mon retour des descriptions qui ne ressembleraient pas du tout à celles que j'ai imitées.

(3) Caïn parle encore ici sans réfléchir, et seulement pour amener une nouvelle diatribe que le poète anglais veut faire déclamer à Lucifer; cette diatribe n'est, au bout du compte, qu'un lieu commun mille fois répété, sur les misères de la vie humaine. L'intention cachée du déclamateur est de faire tomber tout l'odieux de ces

* Acte I, Rem. 1. ...

misères sur le Créateur du Monde, en laissant entendre qu'elles sont entrées dans le plan de son ouvrage, afin d'irriter ainsi de plus en plus l'esprit de Caïn, et l'amener à faire explosion, ce qui arrive en effet selon ses désirs; mais ce qui ne serait pas arrivé si le fils d'Adam avait voulu se souvenir des instructions de son Père. Ce Père dont j'ai été obligé de relever le caractère, entièrement sacrifié dans le poème de Lord Byron, avait pu tenir à son fils le discours que je lui ai prêté dans la *Remarque* troisième du premier acte. Il résulte de ce discours, qu'au moment où Adam, induit par Lucifer à porter, avant le temps, sa main sur l'arbre de la science, en eût cueilli le fruit trop précoce, sa vie, trop faible pour résister à l'ébranlement inattendu qu'elle en éprouva, s'arrêta dans la carrière de l'Éternité qu'elle était destinée à parcourir, et prit un mouvement rétrograde. Adam, comme il le dit, se trouva exposé à la plus horrible des souffrances, à un déclin éternel; mais le Créateur du Monde, qui avait prévu la possibilité de l'accident, avait disposé le remède en puissance d'être. Adam sortit donc de l'Éternité, où il ne pouvait plus rester sans subir une angoisse éternelle, et entra dans la carrière du temps. Le mode de sa vie fut changé; et, comme il le dit, Caïn naquit avec son frère pour donner naissance à l'humanité. Cette humanité fut donc le résultat d'un accident universel, et les êtres qui en composent l'universalité actuelle, dans quelque multitude de mondes qu'on veuille la disséminer, ceux qui l'ont composée ou qui la composeront, souffrent, ont souffert ou souffriront dans une subdivision incalculable, et dans une proportion infiniment petite, les maux qu'Adam aurait

soufferts en masse et dans un seul être, s'il ne se fût pas divisé.

Ainsi donc les maux dont l'humanité se trouve malheureusement affligée, sont les suites d'un accident, et n'entraient point du tout en principe dans le plan du Créateur du Monde, comme veut le faire entendre Lucifer, pour se disculper de les avoir amenés. Ces maux ne sont point éternels puisqu'ils sont renfermés dans un temps limité; ils diminuent progressivement d'intensité à mesure que l'humanité s'étend et dans le temps et dans l'espace, et ils finiront par disparaître entièrement en se confondant avec ce que les géomètres appellent les infiniment petits; de la même manière, pour me servir d'une comparaison sensible, qu'une livre de sel, qui salerait fortement un seau d'eau, salera très peu une citerne, presque point un étang, et nullement un fleuve. L'Espace et le Temps, voilà donc les remèdes du mal que s'était fait Adam à lui-même, en se rejetant en arrière de l'Éternité. Ce mal aurait été éternel si Adam eût conservé sa vie universelle; il dut se diviser dans l'Espace pour se guérir, et s'y diviser à l'infini, au moyen du Temps. C'est lorsque cette division sera achevée que le Temps s'arrêtera, et que l'Espace divisible disparaissant, Adam retournera à son état primitif d'unité indivisible et immortelle.

Je ne veux pas m'arrêter à relever à présent l'injustice et l'inconvenance des murmures qui échappent à quelques fractions infiniment petites de ce grand Tout qu'on appelle Humanité, Genre humain, Règne hominal, Adam, lesquelles se considérant comme isolées et sans solidarité, se croient, dans leur extrême petitesse, de véri-

tables Adams, et demandent comment la faute du premier Adam peut leur être imputée. Je pense qu'il n'est pas un seul homme qui, ayant poussé la lecture de mes *Remarques* jusqu'ici, ne puisse répondre à cela; d'ailleurs j'y reviendrai.

(4) Voyez la *Remarque* précédente.

(5) Caïn revient ici sur une idée déjà exposée dans le premier acte du Mystère, et que Lord Byron a eu soin de mettre en avant dans sa Préface, savoir : qu'il n'est fait aucune allusion dans la Bible à une vie à venir, et que par conséquent Adam ignorait l'existence de son âme et son immortalité. J'ai déjà répondu deux fois à cette assertion hasardée *. Ce que je puis ajouter ici, à présent que j'ai expliqué, jusqu'à un certain point, le mystère de l'origine du Mal, mais toujours en me renfermant dans la lettre du *Sépher* et sans trop soulever le voile qui le couvre, c'est que c'était précisément cette immortalité qui faisait le plus grand danger d'Adam après sa chute, en l'exposant, comme je l'ai dit, à une souffrance éternelle, souffrance que le Créateur du Monde voulut bien lui épargner en l'éloignant de l'arbre de Vie, qui l'aurait perpétué dans cet état funeste. Il ne lui dit pas alors qu'il était immortel; c'était une chose trop connue d'Adam, et qu'il était inutile de lui dire. Un médecin appelé auprès d'un malade, ne s'avise pas de lui dire d'abord qu'il est homme, et qu'il se portait bien avant d'être malade; il lui indique le remède qui doit le guérir : or, le seul moyen qui pût guérir Adam, était sa division dans l'Espace, au moyen

* Voyez les *Remarques* sur la Préface de l'auteur, et la *Remarque* 8^e sur le premier acte.

du Temps. Dieu la lui annonça, cette division, sous le nom de mutation ou de *mort*, mais en lui disant qu'il retournerait à son premier état.

(6) Lucifer avoue franchement la vérité en disant qu'il est misérable, mais il se garde bien de dire pourquoi il l'est; je tâcherai de suppléer à son silence quand l'occasion s'en présentera.

(7) Cela n'est pas juste. Lucifer annonce ici de la mauvaise foi ou de l'ignorance. L'homme n'anticipe pas par la douleur sur son immortalité; il anticipe, au contraire, sur le temps limité. Si le Souverain des Esprits, le puissant, le superbe antagoniste de l'Éternel Dieu; celui qui prétend à un savoir immense*, avait fait ici le moindre usage de sa puissance et de son savoir, il n'aurait pas dit une telle sottise; mais peut-être avait-il une arrière-pensée, peut-être voulait-il faire entendre qu'il ne croyait pas que le moyen employé pour guérir Adam de sa maladie, pût réussir. Il paraît, au reste, qu'il n'a pas à cet égard des idées bien claires, puisque, interrogé par Caïn sur ce point: Si la douleur est éternelle, il répond d'une manière évasive, et sans dire ni oui ni non. Il ne devait pas hésiter pourtant pour rester d'accord avec lui-même; car si, par la douleur, l'homme anticipe sur son immortalité, il est évident que la douleur est éternelle; mais l'un n'est pas plus vrai que l'autre heureusement, et cette contradiction, dans laquelle tombe ici Lucifer, n'est pas la première que j'aie remarquée, et ne sera pas la dernière.

(8) Je me suis interdit de rien prononcer sur les idées systématiques qui remplissent cet acte; mais je ne puis

* Acte I, Rem. 26, 27.

m'empêcher de m'arrêter ici pour payer un juste tribut d'éloges à la poésie de l'auteur. Ce morceau est de la plus grande beauté dans l'original.

(9) Caïn, émerveillé de tout ce qu'il voit, ne peut s'empêcher, à l'aspect des Mondes innombrables dont étincelle l'Espace, de faire une réflexion judicieuse. Il se demande, en comparant ces Mondes lumineux aux mouches éphémères qu'il a vues dans l'obscurité briller sur les gazons de la terre, si ces êtres divers, si différents en étendue et en durée, ne sont pas également guidés par quelque chose d'intelligent ? Lucifer, au lieu de répondre directement et affirmativement à cette question, ce qui aurait pu engager Caïn à faire de nouvelles réflexions sur l'auteur de tant de merveilles, se contente de proposer au fils d'Adam de lui montrer ce que furent autrefois ces êtres. Ainsi il recule la difficulté au lieu de la résoudre ; il éblouit Caïn au lieu de l'éclairer ; et donne occasion à son poète de faire, il est vrai, une assez grande quantité de beaux vers, qui, au bout du compte, se réduisent pourtant à décrire pompeusement des fantômes, et à raisonner sur des illusions.

(10) Fort bien, Lucifer, vous convenez que la Vie est plus ancienne que vous ; je prends acte de votre déclaration, en ce qui vous concerne ; car pour ce qui est de l'Être des êtres que vous regardez aussi comme moins ancien que la Vie, cela est différent : vous n'êtes point compétent pour prononcer sur ce qui le concerne, mais seulement sur ce qui vous concerne, vous. On peut également vous en croire, quand vous dites que les êtres les plus grands sont muables, hormis sans doute celui

que vous avez appelé l'Unique indissoluble*. Adam s'appuyant sur cette idée vous a prouvé tantôt que cette mutabilité, dont vous convenez à présent et que vous auriez dû connaître toujours, avait été cause de sa chute **. Cette chute que vous avez provoquée dans votre intérêt, mais sans en prévoir les suites fatales, vous a étonné, comme elle vous étonne encore; et la preuve que vous ne la comprenez pas, et que vous ne l'avez jamais comprise, ainsi qu'Adam vous l'a dit, c'est que vous assurez que l'Espace et le Temps sont les seuls immuables :

..... *For Moments only and the Space
Have been, and must be all unchangeable :*

..... Car surtout considère
Que l'Espace et le Temps sont les seuls éternels.

Ce qui est absurde, si vous l'entendez de leur apparence, qui frappe seule les sens de Caïn, auquel vous parlez. Car si vous l'entendez de leur principe ou de leur essence en elle-même, cela est fort différent. Mais alors Caïn ne les connaît pas; et vous le trompez en lui parlant d'une chose, tandis que vous lui en laissez entendre une autre.

Écoutez Adam qui va vous parler un moment. « Non, *Nahàsh*, vous dit-il, non : l'Espace et le Temps ne sont pas les seuls immuables, puisque l'Espace, comme vous devriez le savoir, n'est qu'un mode de l'Immensité; et le Temps, qu'un mouvement de l'Éternité. Et, si vous le pouvez, jetez les yeux dans cette profondeur, et considérez ce que je vous ai déjà dit : qu'après avoir été in-

* Acte I, Rem. 12.

** Ibid. Rem. 16.

duit par vous à cueillir le fruit de la science, ma vie à son aurore, qui s'avavançait d'un cours majestueux et doux dans l'Éternité, s'arrêta tout à coup et prit un mouvement rétrograde. Elle rentra donc dans la nuit d'où elle était sortie, et ce fut l'*Espace*; elle recula donc dans l'Éternité, et ce fut le *Temps*. Comprenez cela, si vous le pouvez, *Nahàsh*, et tâchez de le faire comprendre à votre poète. Il y aurait là de fort beaux vers à faire. »

(11) Cette *Remarque* n'a d'autre but que d'arrêter un moment le lecteur sur une plaisanterie de Lucifer. Après la politesse des Esprits infernaux, dont Lord Byron nous a offert plusieurs échantillons, ce qu'il y a sans doute d'assez curieux à connaître c'est leur gaîté. J'avoue que j'en ai un peu affaibli le sel dans ma traduction. La voici dans l'original. Lorsque Caïn demande si dans ces Mondes qui peuplent l'Espace, il y a aussi des serpents, Lucifer répond :

Wouldst thou have men without them? Must no reptiles

Breathe, save the erect ones?

Où trouver des mortels sans trouver des serpents?

Faut-il qu'aucun reptile en ces lieux ne respire,

A moins d'être debout?

(12) Il y a ici une contradiction; car tantôt Caïn dit qu'il ne cherchait pas à voir la Mort, tantôt qu'il cherchait à la voir. Le trouble de ses sens, très naturel dans une pareille circonstance, peut lui servir d'excuse; mais rien ne peut excuser Lucifer de tromper le fils d'Adam, en feignant de lui montrer la Mort, tandis qu'il ne la lui montre pas. Les ténèbres ne sont pas la Mort.

(13) Encore une politesse de Lucifer. Celle-ci est vraiment infernale.

(14) A présent Lucifer convient qu'il n'a pas montré la Mort, mais seulement son séjour. Cela est différent. Il demande à Caïn s'il veut la voir. Celui-ci, qui a dit tantôt oui, tantôt non, se décide pour non; mais il voile sa pusillanimité par une violente diatribe et contre Dieu et contre son Père, qui ont fait, dit-il, un présent si funeste à l'humanité; l'un, en créant un si cruel destin, et l'autre en s'y laissant tomber. Il s'apitoie sur le sort de l'innocent condamné à perdre à jamais la vie.... Lucifer a beau l'interrompre en lui représentant qu'il maudit son Père.... il continue. Un chœur serait là nécessaire pour arrêter ce forcené qu'un impie aveuglement conduit au crime. Essayons, à son défaut, de faire encore parler Adam.

« Mon fils, mon fils, lui crie-t-il, où s'égarant tes esprits? Quelle ivresse fatale les agite! Tu maudis le Dieu qui créa ton Père, et ton Père qui t'a créé, pour un mot formidable qui frappe tes oreilles, et que tu ne comprends pas! Arrête-toi, calme-toi; laisse à ton intelligence le temps d'éclairer ta raison. On soulève toutes les forces de ton instinct; on te livre à l'impétuosité de tes passions; ne le sens-tu pas? ton cœur est-il muet au milieu de cet orage? n'a-t-il rien à dire en faveur de ton Père, en faveur de ton Dieu? S'il se tait, que du moins il écoute. Fils aîné du premier homme, est-ce trop te demander? faut-il que ton Père t'implore? ah! s'il ne faut que t'implorer pour t'arracher au précipice qui t'appelle, Caïn! écoute-moi.

« Tu parles toujours d'innocens condamnés à la mort; et ton instinct, qui te suggère ces mots, les livre à ta raison, qui, les posant sans les comprendre, entraînée

d'ailleurs dans le tourbillon des passions les plus violentes, en tire des conséquences funestes dont elle est de plus en plus égarée. Mais, mon cher Caïn, avant de laisser agir ainsi cette raison qui t'a été donnée pour te conduire et non pour t'égarer, demande-lui si elle comprend bien les principes qu'elle pose. Ce seul moment d'arrêt suffira, sinon pour la calmer, du moins pour la disposer au calme : car elle sentira facilement qu'elle les a admis sans les discuter, et seulement d'après les mots qui les représentent. Or les mots ne sont pas des principes. Pour qu'il y ait des innocens condamnés à mort, il faut d'abord qu'il y ait une innocence et une condamnation : car les innocens ne peuvent être tels que par l'innocence ; et les condamnés que par la condamnation. Il faut aussi qu'il y ait une mort qui puisse être l'objet de cette condamnation, et une mort que cette innocence puisse subir. Note bien cela, mon fils, et conçois la possibilité qu'il n'y ait ni innocence, ni condamnation, ni mort : que devient alors ton emportement ? Si le doute seulement a pu pénétrer dans ton âme, et que ta raison suspendue ne cède plus au tourbillon de ta volonté propre, tu peux encore connaître la vérité. Je vais te la dire.

« Souviens-toi de ce que je t'ai répété plusieurs fois, touchant la faute que je commis en m'emparant du fruit de la science universelle avant que ma vie fût assez avancée pour en supporter l'ivresse *. Ce fruit, puisque nous sommes convenus de lui donner ce nom, me jeta dans un égarement qui arrêta le mouvement de ma vie, la rendit rétrograde de progressive qu'elle aurait été.

* Acte I, Rem. 3.

et m'exposa au danger le plus grand où un être universel puisse être exposé. Je connaissais ce danger ; l'Éternel Dieu me l'avait clairement énoncé. Je ne pouvais pas exister sans qu'il existât, puisque le principe même qui le faisait exister avait fourni celui de mon existence ; mais j'avais tous les moyens nécessaires pour l'éviter. *Nahash*, qui tenait au même principe, me persuada de braver ce danger, et mon orgueil, d'accord avec lui, me fit croire que je le surmonterais. Il le croyait aussi ; mais nous nous trompions tous les deux ; car il est insurmontable. Ce que j'ai gagné de plus que lui à ma coupable erreur, c'est que du moins je l'ai connue, tandis que lui ne la connaît pas encore ; en ce que, n'ayant pas agi directement, il rejette sur mon impéritie ce qui n'est que le résultat de l'impossibilité.

« Cependant il suffisait que mon erreur pût avoir lieu, et que ma faute fût possible, quoique sa possibilité fût renfermée dans l'infinité des possibilités contraires, pour que l'Éternel Dieu dont le regard embrasse l'Immensité, eût posé à côté du mal possible le moyen irrésistible de sa guérison. Ce moyen, mon fils, était de changer le mode de mon existence ; de mettre dans l'Immensité l'Espace, dans l'Éternité le Temps, et, ce qui est plus admirable encore, de réduire l'unité à la divisibilité. C'est ce qui fut fait. Ainsi ma souffrance, qui sans cela eût été unique et éternelle, devint temporelle et fractionnelle. D'universel que j'étais je devins particulier ; et la division qui devait avoir lieu dans mon essence commença. Cette division qui s'est manifestée à ta naissance et à celle d'Abel, s'effectue par la génération. Un grand charme y est attaché par l'Éternel Dieu, et c'est sans doute un de

ses plus grands bienfaits ; car pour que ce moyen de guérison pût opérer , il fallait qu'il fût irrésistible, comme je te l'ai dit.

« A présent considère ceci. Toi , Caïn , mon premier né , et ton frère Abel , vous ne pouvez pas dire que vous êtes innocens de ma faute , puisque vous n'êtes que moi-même conçus sous d'autres rapports , et qu'une première division de mon unité , qui doit être suivie d'une multitude d'autres divisions. A quelque étendue que ces divisions puissent être portées dans l'avenir , quel que soit le nombre de mes descendans , ils ne seront jamais que moi-même porté de l'unité à la divisibilité , et passé de l'immensité dans l'espace. Ces descendans ne seront que les infinies fractions d'un Tout unique , et chaque fraction en me réfléchissant , réfléchira ma faute , et portera sa part de la douleur que cette faute avait accumulée sur moi. Aucune de ces fractions ne pourra dire qu'elle est innocente , puisqu'elle ne sera pas née dans l'innocence ; elle ne pourra pas dire qu'elle est condamnée , puisqu'il n'y a pas eu condamnation , mais seulement remède appliqué à un mal auquel cette fraction avait participé avec le Tout dont elle faisait partie. Et si cette fraction , effrayée comme tu l'es maintenant , de cette mort à laquelle elle est soumise , comme tout ce qui dépend de l'Espace et du Temps , se rebelle contre elle , elle fera preuve d'ignorance de plus d'une manière ; car tous les moyens nécessaires lui seront donnés , selon la position où elle se trouvera , pour qu'elle sache que la mort n'est qu'une simple mutation , un changement d'état conduisant de la diversité à l'unité , de la même manière que la naissance conduit de l'unité à la diversité. Il est même possible

que cette fraction de moi-même, si elle s'épure aux rayons de l'Intelligence, parvienne à saisir dans mon sein toute la vérité que je possède, et comprenne aussi bien que je le comprends, que naître et mourir ne sont que la manifestation de ce mouvement mystérieux, qui porte de l'Immensité à l'Espace, et de l'Espace à l'Immensité; de l'Éternité au Temps, et du Temps à l'Éternité : en sorte que pour elle la naissance et la mort ne seront plus autre chose qu'un changement d'état, un passage de l'état d'essence à celui de nature, ou de l'état de nature à celui d'essence.

« Je m'arrête ici, quoique j'eusse encore plusieurs choses à ajouter; mais je craindrais de trop fatiguer ton attention. Continue à suivre *Nahash*, dans ce qu'il appelle le séjour de la Mort; mais souviens-toi qu'il ne t'y montre que les fantômes de son imagination, figurés dans les vapeurs de son esprit, où ses rêves se dessinent et mêlent sans cesse l'erreur à la vérité. »

(15) Le poète revient sans cesse sur cette idée, à laquelle j'ai déjà répondu plusieurs fois. *

(16) Mauvaise réflexion, et fondée sur l'opinion la plus vulgaire et la plus fausse; elle est amplement réfutée ci-dessus.

(17) Exposition d'un système géologique, mêlé de vérité et d'erreur, comme tout ce que dit Lucifer; j'ai annoncé que mon intention n'était pas de m'en occuper ici.

(18) Continuation du même système. Je l'ai déjà abordé dans mon livre sur *l'État social de l'Homme*, en ce qui

* *Remarques* sur la Préface de l'auteur; Acte I, *Rem.* 8.

touchait la politique universelle *. J'en parlerai sous d'autres rapports, sous ceux qui regardent principalement la cosmogonie, dans mon ouvrage de la *Théodoxie universelle*, où je commenterai Moÿse.

(19) Lucifer s'attache, avec une attention marquée, à rabaisser, autant qu'il peut, l'Univers actuel, et à présenter la race d'Adam sous le plus mauvais côté possible. Il préconise sans cesse le passé aux dépens du présent, et répand sur l'avenir le voile lugubre qui est dans son esprit. J'aurais bien voulu l'attaquer sous ce point de vue de la perfectibilité universelle, qu'il repousse avec violence, et j'aurais pris sur lui des avantages bien grands; mais pour le faire ici, il aurait fallu le saisir dans ses systèmes de cosmogonie et de géologie, et entrer dans des détails étrangers à cet ouvrage, qui auraient dépassé de beaucoup les bornes que je voulais y mettre. Je trouverai peut-être une autre occasion. D'ailleurs, si Lord Byron goûte quelque satisfaction à se voir réfuté de la manière dont je le réfute, il ne dépendra que de lui d'entrer en lice sur de semblables sujets; ce sera toujours avec plaisir que je me mesurerai avec un adversaire aussi distingué.

(20) Non pas, non pas, seigneur Lucifer, ce n'est pas la réalité que vous montrez; il s'en faut de beaucoup, je vous assure; mais quand il ne s'agit pas de morale, il n'importe guère, quelle que soit la lanterne magique qu'on montre aux enfans; continuez à dérouler vos tableaux fantastiques, votre poète les décrit à merveille.

(21) Caïn n'est pas trop d'avis, malgré toute la confiance qu'il a en Lucifer, de lui laisser sans cesse dépri-

* *État social de l'Homme*, Liv. v, ch. 8.

mer son monde; il a raison. La valeur des mondes, comme celle des hommes, ne consiste pas tant, du moins je le crois, dans la masse de matière qui les compose que dans la force et la pureté de l'intelligence qui les anime. Or, que la masse de matière diminue sans cesse dans l'Univers, et qu'au contraire l'intelligence y augmente de force et de pureté, est une conséquence nécessaire de tout ce que nous a dit Adam dans ces *Remarques*. Car si c'est une maladie spirituelle qui a déterminé la formation de cet Univers, comme il le donne clairement à entendre, et qu'un moyen curatif appliqué à cette maladie, y ait constamment opéré depuis l'origine des choses pour en amener la guérison, il est évident que la matière, ou l'enveloppe de ce moyen, doit diminuer sans cesse, à mesure que l'esprit s'épure pour atteindre le comble de perfection d'où il était tombé.

(22) Encore une politesse satanique. Elle n'est mise là que pour amener la souffrance des animaux dont il est fait mention dans l'article suivant.

(23) Mais qu'a fait l'animal pour qu'il souffre et qu'il meure?

Lucifer amène avec adresse cette pensée dans la tête de Caïn pour égarer de plus en plus son imagination, et empêcher l'effet des discours d'Adam qui pourraient se retracer dans son esprit. Il veut exciter son indignation contre le Créateur du Monde, en lui représentant les souffrances des animaux comme le comble de l'injustice et de la barbarie de la part de ce Créateur; et il y réussit complètement. Ceci est d'une grande perfidie; car Lucifer ne doit pas ignorer quelles causes fatales ont amené les souffrances des animaux et

leur mort. Il doit bien savoir qu'il n'existe pas plus à leur égard qu'à l'égard des hommes, d'innocence ni de condamnation. Cependant, comme la matière est ici fort ardue, je crois utile de donner encore la parole à Adam pour le faire expliquer sur ce point important :

« Mon fils, dit-il, tu t'inquiètes sur le sort des animaux, comme tu t'inquiétais naguère sur celui des hommes. Je ne pourrais qu'applaudir à ce sentiment de générosité, si je pouvais juger que c'est la seule pitié qui te l'inspire. Mais j'y vois malheureusement plus d'irritation contre le Créateur du Monde que de véritable charité pour ses créatures. Ce que tu prends néanmoins ici pour un effet de son injustice et de sa barbarie, est plutôt la plus grande preuve qu'il ait pu te donner de sa grande miséricorde et de sa bonté. Ceci, je l'avoue, est un peu difficile à comprendre ; mais je ne désespère pas de te le rendre clair, si tu veux me prêter un peu d'attention.

« Quand j'étais dans mon Éden, au printemps de ma vie immortelle, et dans le calme de mon innocence, j'avais reçu en principe de l'Éternel Dieu la faculté créatrice telle qu'il l'a lui-même ; mais seulement dans le rapport de mon existence à la sienne : car tu ne dois pas oublier que j'avais été fait à l'image des Dieux, et jouissant de toutes leurs prérogatives. J'avais reçu cette faculté afin que je pusse embellir à mon gré mon séjour de toutes les productions de la nature élémentaire, et le peupler de toutes les créatures inférieures à moi : car, mon fils, réfléchis encore une fois sur ce fait de la création universelle que tu n'as jamais bien compris ; et tâche de concevoir que le Créateur n'avait fait qu'en

puissance d'être, en germe, toutes ces productions et toutes ces créatures, et qu'il n'appartenait qu'à moi de les faire passer en acte, de les développer, de les varier à l'infini, et, par un seul acte de ma volonté, de les porter en un moment de l'être au néant et du néant à l'être. Je régnaï en maître absolu dans mon Éden comme toutes les autres puissances célestes règnent dans le leur. Je pouvais y disposer de tout, y tout produire, y tout varier à l'infini, sans que rien y contrariât ma volonté. Un seul point m'était interdit : je ne pouvais pas m'emparer du principe de mon Éden, qui appartenait au Créateur, ni usurper la connaissance de ce principe, avant le moment fixé pour que cette redoutable connaissance pût m'être donnée. Cette connaissance renfermait en soi la science du bien et du mal, ainsi que cela a été dit. Tu sais assez comment je fus induit par *Nahash* à m'emparer de ce principe. Cet être que tu appelles Lucifer, et qui m'entend au moment où je te parle, était persuadé, et il me persuada qu'une fois possesseur de cette force démiurgique, je pourrais agir au dehors de mon Éden comme j'agissais en dedans, et rivaliser l'Éternel Dieu dans la science universelle et dans l'emploi des deux principes.

« Je fis ce qu'il voulut ; mais, comme je te l'ai assez raconté, l'effet épouvantable qui suivit mon acte criminel fut très loin de répondre à notre attente. Le cours que suivait ma vie dans l'éternité s'arrêta ; tout s'arrêta autour de moi ; et je vis avec une indescriptible stupeur, que les productions de mon Éden et toutes les créatures que j'y avais mises, consolidées par une force qui m'était inconnue, ne dépendaient plus des actes de ma volonté.

Un mouvement rétrograde avait tout envahi. Emporté avec tout le reste dans ce mouvement épouvantable, c'est en vain que j'essayerais de te peindre mon angoisse. Elle est autant au-dessus de ton imagination que toutes les forces réunies de tous les hommes qui doivent exister à jamais sont au-dessus de la force d'un seul homme. C'est au milieu de cette angoisse que la voix du Très-Haut se fit entendre à moi, et que sa miséricorde daigna y mettre un terme en changeant, par sa toute-puissance, le mode de mon existence, que rien autre ne pouvait changer. Alors je pris des formes analogues à celles que mes productions avaient prises. Je devins corporel comme elles. L'Éternel Dieu aurait pu sans doute anéantir mes productions ; mais comme la souffrance, qui était la suite inévitable de ma faute, ne pouvait se guérir qu'en se divisant à l'infini, et que plus elle était partagée et divisée, plus elle devenait supportable, et tendait d'autant plus vite à s'effacer, il daigna faire concourir à ma guérison toute la nature corporelle qui était mon ouvrage. Ainsi la masse de douleurs qui devait peser à l'avenir sur la totalité des hommes à naître de moi, fut allégée dans un très grand degré par le partage qui en fut fait sur les animaux. Ce fut un grand acte de miséricorde de sa part en faveur de l'humanité ; car, je le répète, les animaux pouvaient être anéantis ; mais, en tant que mon ouvrage, ils ne pouvaient pas continuer à vivre de ma vie sans en partager les vicissitudes. Ils n'étaient pas plus innocens que mes descendans ne le sont et ne le seront ; car, encore une fois, tous ces êtres, sous quelque point de vue qu'on les considère, ne sont que moi, que moi-même, dont l'unité est passée à la diversité.

« Ainsi donc, désirer que les animaux n'éprouvassent aucune fatigue, et n'eussent aucune douleur, ce serait désirer que les hommes en supportassent davantage; ce qui ne serait ni juste ni pieux : car tous ont la même origine, à cette différence seule que celle de l'homme est plus noble, et tend plus directement à l'immortalité.

« Mais, après t'avoir éclairé sur ce point important, il en est un autre que je veux aussi frapper de quelque lumière, quoique *Nahàsh*, qui prévoit ma pensée, cherche à en arrêter l'essor. Je ne dirai qu'un mot à cet égard, *Nahàsh*, et je me bornerai même là, si vous ne me provoquez pas par de nouveaux actes. C'est que non seulement les animaux partagent les souffrances d'Adam, et qu'ils les allègent en les partageant, mais que ce *Nahàsh* lui-même, ce souverain des Esprits comme il s'intitule, Lucifer ou Satan, comme tu voudras l'appeler, les partage aussi, et qu'il les allège de la même manière. Il ne les a pas niées, ces souffrances *; mais il s'est bien gardé d'en dire la cause. Il a jeté même sur elle autant de nuages qu'il a pu. Eh bien, moi, je te la dis; penses-y; et qu'il y pense lui-même, s'il peut. »

(24) Lucifer parle ici seulement pour parler, et pour entretenir l'irritation dans l'esprit de Caïn. La mort n'est pas plus vraie en elle-même que la naissance ne l'est. L'important est de savoir l'origine et le but de l'une et de l'autre. Adam l'a dit. **

(25) Plaisanterie satanique qu'on peut mettre au niveau des politesses de Lucifer.

(26) Autre plaisanterie du même genre.

* Acte I, *Rem.* 8, 12, etc. — Acte II, *Rem.* 6, 7, etc.

** Acte II, *Rem.* 14.

(27) Lucifer tend à faire entendre, dans tout ce colloque, que c'est Ève seule qui a parlé du serpent, ne voulant point dire à son mari ni à ses enfans quel était l'objet véritable qui l'avait tentée. Cette idée du poète anglais n'est point nouvelle. On la trouve exprimée dans un grand nombre de livres rabbiniques, en termes beaucoup plus clairs qu'on ne la voit ici. Il semble que Lord Byron, par une sorte de galanterie dont le beau sexe doit lui savoir gré, s'est plu à jeter une gaze fort épaisse sur cet endroit de son poème. Il a sans doute bien fait, mais je crois qu'il aurait mieux fait encore d'éviter tout-à-fait cette allusion. Comme cette idée, de quelques Rabbins karaïtes, ou de quelques ascétiques visionnaires, est également fausse et ridicule, je ne m'y arrêterai pas.

(28) Caïn a raison: ce n'était guère la peine de lui faire entreprendre un si haut voyage pour lui apprendre cela; d'autant plus que le discours de Lucifer renferme une ironie fort amère sur le crime qu'il pousse Caïn à commettre, et qu'il prévoit que Caïn commettra. La science n'est assurément ni dans ce que ce Souverain des Esprits a montré au fils d'Adam, ni dans ce qu'il lui a dit. Qu'elle soit dans ce qu'il a occasionnellement fait dire, c'est ce que le lecteur est appelé à juger.

(29) Que le mal soit nécessaire à la plupart des choses dans l'état actuel des choses, c'est assurément ce qu'il y a de plus évident dans le monde; mais que le mal soit nécessaire en soi, qu'il existe nécessairement, et qu'il soit en lui-même un être absolu, indépendant, c'est assurément ce qu'il y a de plus faux. Ceux qui admettent les deux Principes absolus du Bien et du Mal, peuvent

faire, pour étayer leur système, autant de raisonnemens qu'ils voudront; jamais ils ne persuaderont un homme qui voudra ou qui pourra sortir un moment hors des limites matérielles. Tout homme capable d'interroger son intelligence verra qu'il a une idée nette et distincte du Bien absolu; tandis que celle du Mal absolu ne peut jamais venir le voir. Ce que dit Lucifer quelques lignes après ma *Remarque*, confirme pleinement ce que j'annonce, quoique ce Souverain des Esprits l'affirme dans un sens contraire. Car si tous les êtres désirent le bien en tant que bien, et que nul ne désire le mal en tant que mal, il résulte de cette différence notable dans le désir, que le Bien est le principe intérieur de tout être, le levain de la vie, comme il le dit avec énergie; tandis que le Mal ne lui est qu'un effet accidentel, une sorte d'ombre, qui indique plutôt une absence qu'une réalité.

Le Mal est dans l'Univers ce qu'est une maladie dans un individu; on ne peut pas dire que la maladie soit l'état absolu de cet individu, son état propre et nécessaire; c'est au contraire la santé qui est ou qui devrait être cet état. Rien ne répugne à la santé, tandis que tout répugne à la maladie; ainsi, dans l'Univers, rien ne répugne au Bien, tout l'appelle au contraire pour soi; et quant au Mal, tout le repousse, rien n'en veut. Le Bien est donc le principe primordial, absolu; tandis que le Mal n'est qu'un accident amené par une cause connue ou inconnue, et qu'un moyen connu ou inconnu doit ôter et ôtera.

(30) Il est inutile de remarquer l'adresse de ce dialogue; le lecteur en sentira bien le but. Un seul sentiment, l'amour, n'était pas encore ébranlé dans Caïn;

il fallait le détruire dans son cœur comme tout le reste, en montrant la fragilité de sa cause. Ceci suppose que Lucifer n'admet qu'un amour physique, et qu'il n'en suppose pas d'autre dans le fils d'Adam.

(31) Politesse satanique unie à une plaisanterie du même genre.

(32) C'est le moyen le plus trivial dont on se soit servi pour expliquer la présence du Mal dans l'Univers, celui dont Bayle s'est le plus moqué, et à juste titre. Le poète anglais le met exprès dans la bouche d'Adam pour affaiblir de plus en plus le caractère du père de Caïn, et lui ôter tout son empire sur son fils. On a vu comment Adam, rendu à lui-même, a expliqué l'origine de ce formidable mystère sans déchirer entièrement le voile qui doit rester étendu sur lui.

(33) Les projets de Lucifer peuvent être fort grands en effet, mais ils n'en sont pas moins vains. Adam le lui a déjà dit en propre termes, il va le lui prouver dans la prochaine *Remarque*.

(34) Il aurait été plus nécessaire que jamais le chœur dont j'ai parlé, pour tempérer l'acrimonie des discours de Lucifer, et lancer du moins quelques traits de lumière à travers les nuages mensongers dont il enveloppe Caïn. La force qu'il déploie pour pousser ce malheureux au crime, n'ayant aucun contre-poids, est vraiment d'un effet immoral; car, du moment que le crime devient irrésistible et que le criminel n'est plus libre dans son choix, la criminalité disparaît, et l'on ne voit plus en place qu'une fatalité déplorable. Ce défaut dramatique, que les anciens savaient pallier au moyen du chœur, se remarque, comme je l'ai dit, dans *Œdipe* et dans

Phèdre. Il est frappant ici. Essayons, à défaut du cœur qui nous manque, de faire encore parler Adam. Cette fois-ci il s'adresse à Lucifer; car sa sensibilité paternelle ne lui permet plus de s'adresser à Caïn; il prévoit trop ce qui arrivera.

« Vous conservez, dit-il à Lucifer, les mêmes sentimens que vous aviez aux jours de ma lamentable adolescence; et, vous considérant encore comme un principe de l'Univers, vous essayez de vous substituer à l'autre. Rien ne vous a corrigé, *Nahàsh*; ni ma chute, ni la vôtre, n'ont pu vous éclairer; la mienne, vous la regardez comme l'effet de la faiblesse et de l'imbécillité; la vôtre, comme l'ouvrage du hasard et l'injustice de la fortune. Votre orgueil vous suggère de les réparer l'une et l'autre; et tandis que vous méditez l'action la plus criminelle, l'action la plus exécration aux yeux d'un père, je ne serais pas surpris que vous crussiez me rendre service, et que vous appellassiez magnanimité et force d'âme ce qui n'est qu'opiniâtreté et trahison.

« Votre erreur est vraiment déplorable. Pourrai-je réussir à vous la faire seulement soupçonner? Je ne le crois pas. Vous repoussez la lumière à mesure que je veux la faire arriver jusqu'à vous; et dans la profonde obscurité où vous êtes plongé, vous opposez à la clarté du jour que je vous présente, la brûlante lueur d'un flambeau sulfureux. Ce flambeau, dites-vous, vous éclaire beaucoup mieux que le mien, puisqu'il est à vous, qu'il dépend de vous, et que vous l'appliquez, d'aussi près que vous voulez, à l'objet que vous voulez voir. Cela est vrai; mais considérez qu'outre qu'il répand sur les objets une lumière factice, qui leur prête souvent des

couleurs qu'ils n'ont pas, cette lumière, bornée dans son étendue, n'éclaire jamais que l'endroit où vous êtes, et laisse tout le reste dans les ténèbres, de manière qu'il n'y a jamais que votre pensée que vous connaissiez bien, et à laquelle vous ajoutiez foi. Cette pensée a sans doute de la force, mais elle est bornée; et quand vous l'opposez à celle de l'Éternel Dieu, comme vous l'avez fait avec moi, comme vous le faites en ce moment auprès de mon fils, elle a l'immensité contre elle; c'est le Temps qui lutte contre l'Éternité.

« Vous ne croyez pas ce que je vous dis, *Nahash*, parce que votre plus grand défaut étant de manquer d'universalité, vous manquez aussi de prévision universelle. La prévision que vous avez se renferme dans les futurs contingens, et cette prévision est courte quand il s'agit de l'Éternité; toute votre force est au centre, parce que vous vous faites centre, et vous appelez faiblesse tout ce qui ne s'appuie pas sur le même mobile que vous. Vous m'avez rendu savant, *Nahash*, à mes propres dépens et aux vôtres; tâchez du moins de profiter d'une science que, pour avoir voulu précocement, nous avons payée aussi cher.

« Raisonnons froidement, s'il est possible de raisonner ainsi, au moment où vous faites les efforts les plus violents pour me priver d'un fils par la main de l'autre : quels sont vos desseins ? Je vous entends me dire ce que vous ne manquerez pas de dire à Caïn, s'il vous fait la même question : Régner *. Vous voulez régner, je le sais; vous vouliez aussi régner lorsqu'à peine entré dans la vie, vous m'inspirâtes de m'emparer de ce qui ne

* Acte II, Rem. 37.

pouvait en être que le complément, la science universelle. Vous espériez, à la faveur de cette science, saisir dans son inaccessible sanctuaire, le Principe secret de la vie ; et comme vous vous flattez de posséder un des deux Principes de l'Univers, ce qui est fort incertain au fond, vous ne doutiez pas de parvenir alors à les posséder tous les deux, et à dominer, par leur moyen, sur l'Être absolu qui vous domine.

« Mais rappelez-vous la funeste catastrophe qui fut la suite de mon entreprise ; elle doit être présente à votre esprit, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous la dépeindre de la même manière que je l'ai dépeinte plusieurs fois à Caïn *. Vous savez assez comment le mode de mon existence fut changé ; comment je passai de l'Immensité dans l'Espace, de l'Éternité dans le Temps, et de l'unité dans la diversité. Vous y passâtes avec moi, et vous fûtes obligé de partager, de votre côté, la masse de douleurs que devait partager du sien toute la nature corporelle, afin que le fardeau, ainsi divisé, pesât moins sur cette immense division de moi-même, qu'on appelle le Genre humain. Cela était juste, puisque vous aviez participé à ma faute dans une proportion au moins égale à la mienne, et que si les résultats en eussent été heureux, comme vous le pensiez, vous en auriez envahi la plus grande partie.

« Cependant, loin de vous soumettre à cet acte de justice, comme toute la nature corporelle s'y soumit, et de hâter, par votre soumission, le moment de ma réintégration dans mon existence primordiale, réintégration qui eût amené nécessairement la vôtre, vous vous

* Acte I, Rem. 3. — Acte II, Rem. 14.

rebellâtes, au contraire, et votre orgueil vous persuada que vous ne deviez pas subir le châtement d'une faute qui ne regardait que moi seul ; car vous vîtes dans ma faute, non pas ce qui y était réellement, la conséquence d'une impossibilité tentée, mais celle d'une impéritie qui échoue. Vous continuâtes à regarder votre dessein d'envahissement comme la pensée d'un esprit puissant et magnanime, dont l'Éternel Dieu n'avait évité le triomphe que par la faiblesse de l'instrument qui avait été employé. Vous persistâtes donc dans votre mouvement d'opposition ; et considérant ce qui vous convenait le mieux de faire dans la position où vous étiez, vous jugeâtes que c'était de vous emparer encore de moi, non plus dans mon unité, puisque cela était devenu impossible par mon brisement, mais dans ma diversité, afin de reconstruire de toutes mes fractions, dont vous pensâtes que la conquête serait facile, une nouvelle unité qui vous fût absolument dévouée, et avec laquelle vous pussiez recommencer, de près, votre lutte avec l'Éternel.

« Vous entendez ce que je dis, *Nahash*, et vous voyez bien que je lis aussi facilement dans votre pensée que vous prétendez lire dans celle de Caïn. Mais voici une chose qui est arrivée et que vous n'aviez pas prévue ; car, ainsi que je viens de vous le dire, ce n'est pas dans la prévision qu'éclate la force de votre Génie : vous attendiez les divisions de mon unité, à mesure qu'elles paraîtraient dans la diversité, et vous espériez les saisir toutes assez facilement et les remplir de votre esprit. Cependant, après avoir considéré les deux premières qui ont paru, vous avez vu avec étonnement qu'elles

n'étaient pas de la même nature, et que deux puissances bien différentes se manifestaient en elles, ce qui vous a donné tout desuite à comprendre, à cause de la faculté que vous avez de lier les futurs contingens, que mes divisions, innombrables dans l'avenir, pourraient bien se partager en deux classes, et obéir, dans le mouvement de leur âme, à deux puissances opposées entre elles, sans être absolument contraires. Caïn vous a paru devoir être le type de la première de ces classes, et Abel celui de la seconde. Vous avez examiné leur caractère; et, sans vous rendre parfaitement compte des puissances dont ils dépendent, vous avez bien senti pourtant qu'il vous était impossible de les dominer également. Cette découverte, qui déconcertait vos projets, aurait dû vous arrêter; mais non, votre obstination n'en a été que plus forte, et votre orgueil, irrité par elle, vous a suggéré le moyen le plus odieux de parvenir à vos fins.

« Faut-il vous dire ce que vous avez imaginé? Vous avez imaginé d'étouffer dans son berceau une moitié de moi-même, c'est-à-dire cette classe de mes descendants dont Abel doit être le chef et le type, afin que la puissance providentielle qui domine en elle soit éteinte à son origine; et que l'autre classe de mes descendants, dont le type est dans Caïn, dominée par la puissance de la volonté de l'homme, restant seule dans l'Univers, vous soit asservie par le crime même que vous aurez inspiré à son chef. Voilà vos projets, „*Nahash*; je viens de vous nommer les deux puissances que vous avez devant vous; c'est d'un côté la Providence divine, personnifiée dans mon fils Abel, et de l'autre, la Volonté de l'homme personnifiée dans mon fils Caïn. Vous voulez

que la Volonté de l'homme anéantisse la Providence. En principe universel, cela est impossible, sans doute, mais cela peut être dans les formes particulières du Monde. Je prévois même que cela sera, et que vous réussirez jusqu'à un certain point. Pourrais-je prétendre à vous arrêter, tandis que le crime n'est pas encore commis? Un seul moyen se présente à moi pour cela, le voici : *Nahash*, votre intérêt n'est point de commettre ce crime; il ne vous donnera pas ce que vous attendez. La difficulté que vous prétendez détruire ne fera que s'éloigner, et en s'éloignant elle augmentera de force. Si Abel tombe sous les coups de son frère, vous aurez fait ce que vous aurez jugé à propos, mais non pas ce que vous aurez voulu; car les résultats de ce crime seront précisément ce que vous ne voulez pas. »

(35) Considérez que Lucifer dit ici que les lieux inconnus qu'habite l'Éternel sont partout, et que par conséquent il avait eu tort de dire qu'il possédait un empire étendu hors du domaine de l'Éternel. *

(36) Le vœu que forme Caïn est fort beau et noblement exprimé; mais comme il porte sur la supposition de l'existence de deux Principes, indépendans l'un de l'autre, il ne peut être effectué de la manière dont il l'entend, du moins dans la doctrine mosaïque, sur laquelle le poème de Lord Byron est fondé.

(37) Voilà donc le but du crime que Lucifer médite : il veut régner. Mais avant de songer à employer un moyen aussi coupable, a-t-il du moins examiné la possibilité du but? a-t-il montré par quelque raisonnement seulement spécieux qu'il y avait quelque chance favo-

* Acte I, Rem. 38.

nable pour lui dans le combat qu'il prétend livrer à l'Éternel ? Non. On voit clairement que c'est son orgueil seul, son indomptable volonté, qui le précipitent dans ce combat, sans que l'espérance de remporter la victoire soit même basée sur quelque éclatante illusion. Il combat avec une fureur aveugle, et les armes qu'il emploie sont celles de la faiblesse et de la perfidie. Ainsi voilà donc Lucifer, de son propre aveu, ignorant et lâche. Caïn lui-même est frappé de cette épouvantable conséquence. Il ne peut s'empêcher de lui reprocher de faire le mal. C'est la seule fois que Lord Byron fasse raisonner juste le héros de son drame. Ce raisonnement pouvait le conduire loin, et lui montrer qu'en supposant qu'il y ait deux Principes de l'Univers, l'un du Bien, l'autre du Mal, comme il paraît le croire, égaux en puissance, et tous les deux indépendans, celui qu'il appelle Lucifer est réellement le principe du Mal, comme Caïn le lui reproche. On dirait qu'épouvanté lui-même de cette conséquence qu'il tire malgré lui, il en détourne la vue, et se hâte de passer outre.

(38) Caïn arrête ici Lucifer pour lui dire une chose très judicieuse. Si, en effet, ce Souverain des Esprits est étranger aux œuvres du Créateur du Monde, comme il dit, qu'il laisse alors en repos ses créatures. Mais Lucifer se contredit ici d'une manière manifeste, puisqu'il a dit ailleurs qu'il a aidé le Créateur du Monde dans son ouvrage *. Adam, en s'emparant de cet aveu, a déjà montré à Lucifer que non seulement il n'est pas étranger à l'œuvre de la création, mais encore qu'il y est éminemment nécessaire. Le mal qu'il y a fait peut

* Acte I, *Rem.* 13, 33, 37.

être comparé à celui qu'aurait fait un maître maçon , qui, se croyant déplacé dans l'édifice qu'il était chargé de construire d'après les dessins de l'architecte , ayant vainement tenté de se mettre à la place de cet architecte , et n'ayant pu y parvenir , aurait malicieusement fait crouler l'édifice à moitié élevé ; de manière pourtant à se trouver tellement engagé dans ses débris , qu'il y aurait été saisi , enchaîné par les pieds , et forcé comme un galérien à raccommoder à ses propres dépens tout ce qu'il avait gâté.

(39) Il est tout naturel que Lucifer , dans l'état où je viens de peindre ce maître maçon , cherche à se donner des aides ; mais ce qui n'est pas très politique de sa part , c'est de le faire entendre aussi crûment qu'il le fait ici , à ceux qu'il tente d'attacher à la même chaîne que lui.

(40) Caïn se met évidemment , par la force de son âme , au-dessus de Lucifer. S'il restait à cette hauteur , et rien ne l'en empêche , le Souverain des Esprits ne pourrait rien sur le sien.

(41) Lord Byron a mis visiblement beaucoup d'importance à ces vers , qui peignent la situation misérable où Lucifer va replonger Caïn , après avoir rempli sa tête de tant de brillantes illusions :

LUCIFER.

*And now I will convey thee to thy world ,
Where thou shalt multiply the race of Adam ,
Eat , drink , toil , tremble , laugh , weep , sleep , and die.*

Vers ton monde à l'instant je vais te reconduire :
Là , de ton père Adam partage les sueurs ;
Mange , bois , ris , travaille , et pleure , et dors , et meurs.

J'ai tâché de les rendre avec la même énergie. L'ironie

amère qu'ils renferment frappe Caïn, qui s'écrie justement :

And to what end have I beheld these things

Which thou hast shown me ?

A quel but ai-je vu tant de choses ?

Lord Byron a renfermé dans ces mots la critique de son poème. Ce qu'il ajoute ensuite n'est que pour amener la superbe diatribe qu'il met dans la bouche de Lucifer.

(42) Tout beau, seigneur Lucifer, tout beau ! Ce que vous répétez ici avec tant d'emphase, Adam l'a déjà démontré faux lorsque vous l'avez dit pour la première fois *. Il n'est pas vrai que vous possédiez toutes les choses que vous dites ; il n'est pas vrai non plus que vous ayez combattu ni que vous combattiez encore. Tout, pour vous, s'est borné à ceci : Prétendre être ce que vous n'êtes pas ; prétendre avoir fait ce que vous ne pouviez pas faire. Du reste, il faut rendre justice à votre poète : il entre admirablement dans votre esprit, et vous fait parler avec une sublimité qui a quelque chose de terrorifique.

(43) Ceci est très vrai, et, comme tout ce qui est dans ce morceau, extrêmement éloquent dans l'original. Mais qui ne sent que c'est un déplacement d'idées, et que le poète anglais transporte sur un Principe ce qui appartient à l'autre ? Lucifer parle ici en Principe du bien, et pose en fait ce qui est en question. D'abord existe-t-il deux Principes ? et, dans le cas où ces deux Principes existent, lequel prendra-t-on pour celui du bien ? Sera-ce Lucifer, qui se pose lui-même comme tel ? Mais il résulte des discours d'Adam, dont les preuves sont irré-

* Acte I, Rem. 33, 34, 38.

cusables dans la doctrine mosaïque, suivie par Lord Byron, qu'il n'y a qu'un seul Principe de toutes choses, dont tout émane, et qui agit dans l'Univers sous trois modifications. Ce qui se présente ici sous le nom de Lucifer, nommé *Nahàsh* par Moïse, n'est pas même une de ces trois modifications primordiales qu'on pourrait considérer comme trois Principes distincts, ainsi qu'on le fait quelquefois pour la facilité et la clarté du raisonnement; ce n'est qu'une sorte de dispensation de l'une de ces trois modifications, ou de l'un de ces trois principes secondaires. Cette dispensation, qu'on peut concevoir comme un levain, un mobile intérieur, n'est ni bonne ni mauvaise en soi; elle est indifférente dans sa source au bien comme au mal, et ne devient l'un ou l'autre que par l'emploi qu'en fait la volonté. Il n'existe donc pas de Principe du mal proprement dit. Le Mal, comme je l'ai assez répété dans ces *Remarques*, n'est point un Principe, c'est-à-dire une chose existante par elle-même; c'est un accident. C'est ce levain dont j'ai parlé, exalté et mis dans une sorte de fermentation désordonnée et inharmonique, qui, au lieu d'entretenir la vie, la corrompt et la détruit. Ainsi, agissant hors de ses propriétés primitives, ce levain exalté peut être qualifié de Génie du mal, à cause de ses effets désastreux; mais, comme il n'a rien de principiant en lui, qu'il ne peut pas se refaire à mesure qu'il s'use, ni se reformer à mesure qu'il se divise, il s'ensuit qu'il tend sans cesse à se réprimer, et qu'il se réprime en effet.

Le Bien seul est un Principe absolu. Cela se prouve, comme je l'ai déjà fait observer, en ce que l'homme en a une idée distincte, tandis qu'il n'a point celle du Mal

absolu. Tout homme peut désirer le bien pour le bien en lui-même, et en tant que bien ; mais jamais nul homme ne désirera le mal pour le mal en lui-même, et en tant que mal. Le Bien est la racine de toute idée, même de celle du mal ; mais non seulement le Mal n'est pas la racine de toute idée, mais encore il n'est pas la racine de sa propre idée ; par conséquent le Mal n'est pas un Principe absolu.

Il n'a dépendu, sans doute, que de Lord Byron de donner momentanément à son Lucifer l'attitude et le langage du Principe du Bien ; mais, d'après le rôle qu'il venait de lui faire jouer, les impies déclamations qu'il avait mises dans sa bouche, l'action exécrationnelle vers laquelle cet Esprit pousse visiblement Caïn, c'était une confusion d'idées, une violation de principes trop manifeste pour la passer sous silence.

..... La poésie a ses licences, mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

REMARQUES

PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES.

ACTE TROISIÈME.

(1) **CETTE** scène entre Caïn et Adah est fort belle. Elle annonce dans son auteur, outre le talent de la poésie que personne ne peut lui disputer, une grande connaissance du cœur humain, et beaucoup d'habitude du théâtre. La gradation des sentimens y est parfaitement observée ; les passions de Caïn s'y développent bien ; tout y montre la situation terrible de son âme. Cette scène, et en général tout ce troisième acte, ferait beaucoup d'effet à la représentation. Mais pour que les deux premiers actes pussent être représentés, et que la teinte profonde d'impiété qui règne sur la totalité de ce drame pût être éclaircie, il faudrait un chœur aérien qui représentât le Principe du Bien, et rendît au caractère d'Adam une partie de l'énergie que le poète n'aurait pas dû entièrement effacer.

Mais, comme mon intention n'a point été de m'appesantir sur l'art dramatique en lui-même, je ne m'arrêterai pas sur les éloges qu'on pourrait donner à plusieurs passages de cet acte, remarquables surtout de ce côté. Je continuerai seulement mon exploration morale. Je n'ai rien dit des systèmes cosmologiques et géologiques qui remplissent le second acte, je me tairai également sur les situations théâtrales qui abondent dans ce troisième. Cette résolution rendra mes *Remarques* plus rares

dans cet acte-ci que dans les deux autres; car, comme il n'est qu'un développement de ce qui précède, on verra que j'ai presque toujours dit d'avance tout ce qui pouvait être dit.

Les idées sur lesquelles porte cette première *Remarque* ne sont pas nouvelles; je les ai déjà réfutées*; Énoch, le fils de Caïn, n'est point innocent de la faute d'Adam, par les raisons que j'ai énoncées. Toutes les plaintes de Caïn ne sont que des déclamations auxquelles la poésie de Lord Byron prête plus ou moins de force ou de charmes.

(2) Caïn se trompe. S'il se souvenait de ce que lui a dit Adam, il saurait que de la même manière que tous les descendants de cet homme universel supportent fractionnellement une partie des peines qu'il a encourues, tous jouiront également de sa félicité primitive à l'époque de sa réintégration: car cette réintégration absolue ne pourra avoir lieu que lorsque la dernière et la moindre de ses fractions sera complètement épurée.

(3) Caïn oublie toujours ce que lui a dit plusieurs fois son père: que s'il n'avait pas dû être sujet à la mort, il ne serait pas né. La mort n'est dans la vie physique qu'une conséquence pure et simple de la naissance. Ce n'est pas la mort qui devrait étonner dans cette vie, c'est la naissance. Ce premier pas est bien plus mystérieux et plus inexplicable que le dernier.

(4) Ceci n'est pas exact. L'homme ne peut pas dire, sans se mentir à lui-même, qu'il n'est rien, et encore moins que Dieu l'a créé pour être rien. Dieu l'a créé, au contraire, pour devenir une des plus grandes puissances célestes. Un accident s'est opposé à son dévelop-

* Acte II, *Rem.* 14.

pement ; mais ce mouvement rétrograde dans l'Éternité, qu'on appelle *Temps*, ne l'empêchera pas d'atteindre à ses belles destinées, quand la perfection, dont il s'était écarté, sera atteinte de nouveau au moyen de la perfectibilité.

(5) Voici que Caïn recommence à maudire son père, et toujours pour les mêmes raisons. Ces raisons, comme j'é l'ai montré, sont sans fondement ; mais enfin, quand elles seraient fondées, à quoi sert un emportement aussi impie ? Le sort de Caïn, celui de son fils, en sont-ils changés ? Pas du tout, au contraire. Je me rappelle qu'au commencement de ce drame, Abel présenta cette réflexion à son frère, mais en l'accompagnant d'une autre qui, dans la situation des choses, ne pouvait qu'augmenter l'irritation de Caïn. Voici ses paroles :

*Why wilt thou wear this gloom upon thy brow,
Which can avail thee nothing, save to rouse
The Eternal anger ?*

Mon frère, de ton front bannis ces tristes ombres.
A quoi sert le murmure ? A rien, qu'à redoubler
Le courroux du Très-Haut.

Que le murmure ne serve à rien, qu'il nuise même à celui qui s'y livre, c'est ce qu'un homme volitif, du caractère de Caïn, peut parvenir à comprendre ; mais que ce murmure redouble l'éternelle colère, comme Lord Byron le fait dire à Abel, c'est ce qu'un pareil homme ne comprendra jamais. Plus il sera porté à admettre l'existence du Très-Haut, et à entourer cette existence de toutes les facultés et de toutes les perfections que son idée doit nécessairement entraîner, moins il admettra que cette existence puisse être troublée par la colère.

Car, comme il juge bien, par lui-même et malgré son emportement, que la colère est une imperfection, il se gardera bien de la placer là où ne peut exister que la perfection absolue. Il prendra donc une mauvaise idée du jugement de la personne qui lui tiendra un pareil langage; et s'il ne peut, comme dans la situation de Caïn, regarder la personne qui lui parle avec le mépris qu'on doit à l'imposture ou à la stupidité, il la regardera du moins avec le dédain qu'inspire la faiblesse d'esprit ou la fausseté de jugement. Voilà comment, en voulant trop prouver, on ne prouve rien. Essayons ici une comparaison.

Un accident funeste réduit votre maison en cendre avec celle de votre voisin, qui, par sa négligence ou sa maladresse, a laissé mettre le feu à la sienne. Allez-vous vous livrer à des imprécations contre le feu qui a dévoré votre asile? allez-vous maudire le malheureux voisin, victime comme vous de son imprudence? Accusez-vous le ciel, accusez-vous la terre de votre désastre? Oui, me répondez-vous, cela paraît dans la nature humaine. Non, cela n'y est pas; c'est vous qui l'y mettez, par l'abandon volontaire de vos facultés intellectuelles. Il n'est pas dans la nature humaine d'augmenter son mal exprès, et sans aucune espérance de bien; et cependant faites-vous autre chose par vos imprécations? Un passant qui heurte son pied à une pierre, frappe-t-il de nouveau la pierre avec son pied pour augmenter la douleur qu'il y ressent déjà? Souvent, me dites-vous. Alors c'est un idiot qui se comporte à l'égal de la bête brute. L'homme purement instinctif se contente de frotter son pied, et passe; l'homme passionné s'écrie qu'il est heurté, et demande

que fait là cette pierre ? pourquoi on ne l'a pas ôtée ? L'homme intellectuel réfléchit que cette pierre est mal placée là, qu'elle pourrait blesser un autre, et il l'ôte.

Mais revenons à notre première comparaison. Si, tandis que votre maison brûle, et que vous vous livrez à des imprécations irréfléchies, on vient vous dire avec calme que vos imprécations ne servent qu'à irriter l'intensité du feu, et précipitent l'incendie, vous entrez encore dans une fureur plus grande; car vous ajoutez à l'irritation que vous cause votre malheur, l'indignation que vous recevez d'un faux raisonnement. Mais si avec toute la chaleur de l'intérêt, on vous montre que vos emportemens ne peuvent rien contre l'accident qui vous frappe; qu'ils vous font perdre un temps précieux, au contraire; vous nuisent en paralysant vos forces; et qu'il vaut mieux, dans une pareille circonstance, songer à réparer le malheur, que s'inquiéter de la fatalité qui l'a causé; alors, ramené à la raison par la raison même, vous tâchez d'arrêter les progrès du feu s'il en est temps encore; et s'il n'en est plus temps, vous consentez à aider votre voisin à relever sa demeure, afin qu'il vous aide ensuite à relever la vôtre.

Caïn devrait tenir une conduite analogue; et, sans revenir sans cesse sur le passé, penser plus sensément sur l'avenir. Ce n'est ni le faible Abel ni la sensible Adah qui peuvent prétendre à l'éclairer. Il brisera la pensée de l'un, et forcera la pensée de l'autre à sympathiser avec la sienne. Adam est le seul qui puisse prendre ici la parole. Il la prendra.

(6) Toujours la même idée présentée sous diverses faces; toujours l'innocence des descendans d'Adam mise

en avant pour accuser d'injustice et de barbarie le Créateur du Monde. Mais que les hommes volitifs, qui pensent à cet égard comme Caïn, prouvent donc une fois leurs prémisses. Qu'ils cessent de déclamer, et qu'ils raisonnent. J'ai prouvé que cette innocence n'existait pas ; et que, là où il n'y a point d'innocence, il n'y a point d'innocens. Qu'on renverse mes preuves, si l'on peut, et que l'on en établisse de contraires si l'on peut encore.

(7) Adam a répondu à tout cela, principalement dans ses deux derniers discours *. Quant à ce qui concerne cette science que Caïn assure qu'on n'a pu acquérir que par un crime inconcevable, elle a été en effet acquise ; mais seulement par Adam qu'elle a accablé, et qui n'a pu la transmettre à sa postérité que dans une multitude de fragmens, attendu qu'elle a été brisée comme lui, et qu'elle est passée avec lui de l'unité dans la diversité, à l'époque de son changement d'existence. Voilà pourquoi les hommes, même les plus savans, ne possèdent la science que par parcelles, et qu'ils ont tant de peine à réunir leurs opinions divergentes lorsqu'ils veulent en reconstruire l'édifice écroulé, dans son unité primitive.

(8) Le poète anglais fait répéter à Caïn des mots qu'il a entendu dire dans un sens figuré, et qu'il ne comprend pas. Il se plaît à mettre de nouveau dans la bouche de ce fils d'Adam les discours extravagans qu'il a entendu tenir à quelques évergumènes, soit dans les tavernes de Londres, soit ailleurs ; et finit par exalter à un tel point les esprits de ce forcené, qu'il va par pitié outrager la nature dans ce qu'elle a de plus inviolable, et préluder au meurtre de son frère par celui de son fils.

* Acte II, *Rem.* 23 et 34.

C'est au moment où la malheureuse Adah se précipite au-devant de lui, qu'Adam lui adresse encore la parole.

« Misérable, lui dit-il, où t'emporte une aveugle fureur, et que prétends-tu faire? tu crois en brisant ton fils sur ce roc, pouvoir le soustraire au destin qui l'attend, quel que soit ce destin. Ainsi ta faiblesse orgueilleuse veut lutter contre la Toute-Puissance, et ton impuissance s'armer contre la Force universelle! Insensé! ne m'as-tu pas entendu répéter mille fois que ce Dieu créateur, dont ton ignorance accuse la justice, est maître absolu et de la Mort et de la Vie, et que lui seul peut en disposer? Quand même ton inconcevable aveuglement te porterait à priver ton fils de la vie, ou même à détruire la tienne de tes propres mains, penses-tu que tu anéantirais l'une ou l'autre? Ta volonté peut, tout au plus, en détruire momentanément les formes, et en suspendre l'exercice; mais les soustraire aux lois qui régissent l'Univers! cela t'est impossible. Ces lois auxquelles je suis soumis comme toi, veulent que je me divise, veulent que l'Espace se remplisse de mes productions; et tu prétendrais t'y opposer! Fils aîné du premier homme, remplis ton destin. Fusses-tu par delà tous les Mondes dont *Nahàsh* t'a montré les orbes lumineux, tu serais encore sous l'œil de l'Éternel; et sa main toute-puissante te forcerait à venir reprendre la place que tu aurais désertée, s'il le jugeait à propos.

« Réfléchis, Caïn, sur ce que je viens de te dire, tandis qu'il en est temps encore; et que ce *Nahàsh* qui t'inspire apprenne de ma bouche, que reculer les difficultés ce n'est pas les vaincre; ni changer les formes, les anéantir. »

(9) « D'où vient cela ? » C'est-à-dire d'où vient le trouble épouvantable de Caïn ? Abel qui le demande devrait le savoir. Mais on voit qu'il l'ignore complètement. La confiance excessive de cet homme providentiel étonne autant qu'elle afflige. Le poète anglais a épaissi exprès le bandeau qui couvre les yeux d'Abel, afin de rendre plus frappantes la rigueur et l'injustice du sort qui le menace. Il veut que sa mort soit imputée au Créateur du Monde, qui n'y apporte aucun obstacle, qui semble, au contraire, voir avec indifférence la chute de son adorateur. Tandis que d'un côté on voit Caïn poussé au meurtre par une force irrésistible qui le maîtrise à son insu, et que, sans le vouloir, sans le prévoir, il va commettre le plus horrible attentat, Abel est calme et froid ; il n'éprouve aucun de ces pressentimens, qui devraient l'éclairer sur le danger qu'il court.

L'intention du poète est ici évidente. Il veut montrer par un fait réputé sacré et qu'il donne comme historique, que la Providence ne se mêle aucunement des choses de ce Monde, ou que, si elle s'en mêle, elle est impuissante pour prévenir le mal. Il veut que le lecteur infère, tant de ce qui s'est passé dans Éden que de ce qui se passe actuellement au dehors, que cet être qu'il appelle Lucifer, et que nous croyons être le Génie du mal, le diable, est le seul Principe actif et le seul Principe puissant, puisqu'il est le seul qui agisse, et qui agisse efficacement dans sa volonté. Ce dessein que Lord Byron ne dissimule presque pas, est conduit avec beaucoup d'art, et ce n'est pas sans quelque peine et sans quelque réflexion qu'on peut parvenir à en découvrir le vice.

On a vu comment j'ai débuté, dans la Lettre que j'ai écrite à l'auteur, par lui enlever le terrain sur lequel il s'était placé; ce qui a réduit toutes ses conclusions au néant; mais, comme il pouvait revendiquer ce terrain, en déniaut jusqu'à l'examen même de mes preuves et en se tenant pour suffisamment éclairé par la traduction anglaise du *Sépher* de Moyse, j'ai dû condescendre à cette prétention, afin de ne lui laisser aucun refuge contre la vérité que je voulais lui faire entendre; et j'ai consenti à le combattre même sur un terrain dont je ne reconnaissais pas la réalité. On a vu, si on a voulu suivre avec quelque attention la suite de ces *Remarques*, que tout ce qui s'est passé dans Éden a été expliqué, dans le sens littéral même, sans laisser aucune espèce de prise au noble poète, et que la toute-puissance du Créateur, sa justice et sa miséricorde ont été mises au-dessus de toute atteinte. Il serait utile, je le sens bien, de prouver ici de la même manière l'action permanente de sa Providence dans la conduite des choses de ce monde; mais cette entreprise, quoique possible, ne peut pas être effectuée dans un cadre aussi borné que celui dans lequel Lord Byron s'est renfermé. Une action aussi élevée, aussi irrésistible, aussi universelle que celle de la Providence, ne peut être appréciée dans les faits particuliers qu'avec la plus grande difficulté; et voici pourquoi: c'est parce que la puissance de la volonté, que l'Éternel a posée pour être un des Principes régulateurs du monde, étant essentiellement libre, ne peut et ne doit jamais être forcée en rien, à moins que la force qui la contraint ne découle d'elle-même. Or, si la Providence agissait directement et ostensiblement dans les choses du Monde,

son action irrésistible ne laisserait aucune place aux actes de la Volonté. Il n'y aurait plus aucune liberté, puisque tout ce qui serait à faire serait fait d'avance dans la pensée de la Providence qui est immuable ; et dès qu'il n'y aurait plus de liberté, il n'y aurait plus de moralité, et le Vice et la Vertu deviendraient indifférens. C'est dans cet accord de l'action providentielle, nécessitée par la prescience divine, et de l'action volitive, libre dans son essence, qu'éclate la Toute-Puissance. L'homme qui se plaint de ne pas comprendre le mystère de cet accord, se plaint de n'être pas tout-puissant : car s'il pouvait le comprendre, il pourrait l'arrêter, attendu que sa volonté étant essentiellement libre, ses mouvemens sont irrésistibles ; et s'il pouvait l'arrêter, il serait l'égal du Tout-Puissant, ce qui est absurde à penser.

J'ai tâché, dans un ouvrage d'une longue étendue, de faire sentir l'action de la Providence dans les choses de ce monde* ; j'y ai suivi, autant que mes forces me l'ont permis, les traces de cette puissance divine, durant le long intervalle de douze mille ans ; et j'ai signalé ceux des événemens dans lesquels elle s'est le plus clairement manifestée. Je renvoie à cet ouvrage le lecteur qui voudrait approfondir une matière aussi importante. Je ne puis dans celui-ci que donner de simples indications.

En supposant que l'événement raconté par le poète anglais fût historique, purement et simplement, et qu'il ne tînt pas aux plus hauts mystères de la Cosmogonie, voici ce que j'en pourrais dire : C'est la puissance de la volonté qui le détermine toute seule, et qui, agissant dans l'essence de sa liberté, l'amène irrésistiblement.

* *État social de l'Homme*, 2 vol. in-8°.

La Providence ne peut rien du tout dans sa forme ; seulement, comme elle l'a prévu en puissance d'être, et cela, parce que toutes les possibilités sont incessamment présentes devant elle, elle a préparé aussi le moyen infaillible d'en prévenir toutes les conséquences. Je dirai en son lieu quel a été ce moyen.

Quant à ce qui regarde la forme que le poète a donnée à cet événement, considéré comme naturel, je dis que cette forme est tout-à-fait hors de la nature. Jamais un personnage de l'importance dont est ici Abel, ne peut mourir de mort violente sans que le coup qui le menace ne lui soit connu d'avance par l'effet d'un pressentiment plus ou moins clair. C'est même ce pressentiment qui sert de preuve physique à l'existence de l'âme, et qui la donne à ceux qui en ont besoin. On n'a qu'à jeter un coup d'œil, même superficiel, sur l'histoire, et l'on verra que tous les personnages marquans qui ont dû être assassinés, l'ont su. Si tous n'ont pas évité la mort, c'est que leur volonté n'a pas été assez forte pour cela. Cette faiblesse de volonté fut surtout remarquable dans César, dans Henri iv, dans le duc de Guise, dans le duc de Buckingham, et dans une foule d'autres qu'il est inutile de nommer. Il me semblait qu'un homme comme Lord Byron aurait dû savoir cela. Il a cru peut-être rendre la chute d'Abel plus théâtrale, en la rendant entièrement inopinée pour lui ; mais il s'est trompé. Quant à l'odieux qu'il a prétendu en faire rejaillir sur la Providence, tout ce qui précède a dû en démontrer la fausseté.

(10) Cette obstination d'Abel, qui n'est motivée par rien, est mauvaise et hors de place sous quelque point

de vue qu'on la considère. Si le noble poète a pensé, par cette obstination, accuser de plus en plus l'insouciance de la Providence, il a seulement donné à connaître qu'il n'avait jamais réfléchi sur la manière d'agir de cette puissance.

(11) Cette prière d'Abel est tournée exprès de manière à mettre en évidence la faiblesse du caractère que Lord Byron lui a donné. En outrant plusieurs conséquences, le poète a cherché à jeter de la défaveur sur les principes qui y sont contenus; mais ces principes n'en restent pas moins, quoique les conséquences soient mal tirées. Au reste, ce n'était pas dans une prière comme celle-là que Lord Byron pouvait donner l'essor à son talent; aussi ne l'a-t-il pas fait.

(12) Voici où le poète a déployé toutes les ressources de son éloquence; voici où il a opposé le caractère de l'homme providentiel à celui de l'homme volitif. Ces deux caractères sont parfaitement peints; le premier, dans ces vers que prononce Abel :

Sole Lord of Light —

Without whom all were evil, and with whom

Nothing can err, except to some good end

Of thine omnipotent benevolence —

Inscrutable, but still to be fulfill'd. —

Seigneur de la lumière,

Sans lequel tout est mal, avec qui tout est bien;

Qui conduis l'Univers, par ta toute-puissance,

Vers un but toujours bon, quel que soit le moyen...

Inscrutable moyen, et qu'il faut que tout serve.

Le second, dans ces vers que déclame Caïn :

As thou wilt! since all

Rests upon thee; and good and evil seem

To have no power them selves, save in thy will.

De toi si tout dépend, tout reste aussi sur toi ;
 Car le Bien et le Mal ne paraissent rien être
 Que ce que tu les fais.

Ces deux prières, opposées avec art, exposent le système du poète anglais, et montrent nettement le but de son poème. J'ai assez parlé de ce but pour qu'il soit connu ; et s'il fallait relever une à une les conséquences qui en découlent, autant vaudrait recommencer tout ce que j'ai dit, et dans mes préliminaires et dans mes *Remarques*. Ce serait assurément une répétition oiseuse ; car le lecteur sait tout ce que je pourrais dire encore, s'il a voulu le savoir.

(13) Le sacrifice de Caïn est rejeté, non parce qu'il est mal composé, mais parce qu'il est présenté d'une manière inconvenante ; c'est ce que ne paraissent pas sentir les deux frères, surtout Caïn, qui s'extasie sur l'avidité avec laquelle le feu du ciel s'attache au sang et dévore les chairs des victimes. Dans la situation d'esprit où était Caïn, il n'était pas en état de vaquer à un devoir religieux, et Abel aurait dû le voir. L'homme volitif, tant qu'il persiste dans sa volonté propre, et qu'il ne la soumet pas à la Volonté universelle, ne doit point approcher de l'autel en qualité de pontife ; sa place est au camp ; le glaive, dans ses mains, est mieux placé que l'encensoir. L'homme providentiel, tant qu'il reste purement providentiel, serait également déplacé sous les armes. La perfection de l'homme consisterait à réunir les deux caractères, du providentiel et du volitif ; mais cela est extrêmement difficile, presque impossible, sans l'action médiate d'un troisième caractère, qui, à l'époque où le poète a placé la scène terrible que nous exa-

minons, n'était pas encore né. La naissance de ce troisième caractère fut précisément provoquée par l'événement désastreux qui suivit cette scène, comme je le dirai tout à l'heure.

(14) Le poète anglais a voulu faire voir que la première querelle qui s'éleva parmi les hommes fut une querelle de religion, et que la première victime que frappa la mort, ensanglanta les autels. Cela paraît vrai ; mais remarquez, je vous prie, que le fanatique qui frappe, et qui verse le sang, n'est point l'homme providentiel et religieux, c'est au contraire l'homme volitif, opposé à la religion, qui commet le premier crime. Considérez aussi que ce n'est point la religion en elle-même qui est la cause de la querelle, c'est la forme du culte qui en est le prétexte. Caïn ne trouve pas mauvais que son frère se dévoue à la religion, il consent même à la suivre d'une certaine manière ; mais il ne veut pas être contraint à tel ou tel rite, à telle ou telle cérémonie ; et quand il a fait sa prière, qu'il trouve bonne pour lui, et qu'il a offert un sacrifice qu'il juge encore plus pur que celui de son frère, son irritation est à son comble quand on lui vient dire que sa prière est impie et que son sacrifice est en abomination. Son orgueil se révolte, toutes ses passions s'émeuvent, il se croit persécuté et devient persécuteur.

Si l'on veut faire attention aux causes qui, dans tous les temps, ont provoqué les guerres qu'on a appelées guerres de religion, on verra que toutes ces causes ont pris leur source dans les formes du culte, dans la politique surtout, qui plus tard s'est emparée de ces formes, et que jamais la religion en elle-même n'y est entrée pour rien.

Ce qui se passe ici entre Caïn et Abel n'est point religieux, comme le noble poète voudrait le faire croire. Ce sont deux caractères opposés, destinés à se réunir par la marche de la nature, qui se heurtent intempestivement et se brisent; tous deux sont également grands et bons, également à leur place. Il aurait fallu les laisser se développer en silence, et produire, par leur réunion, la perfection de la nature humaine; mais la passion exaltée et déjà prévaricatrice, que Lord Byron appelle Lucifer, s'oppose à cette réunion, et détermine par la destruction de l'un d'eux une autre série d'événemens, ainsi qu'Adam va nous l'apprendre.

(15) Les remords qu'exprime Caïn, avec une admirable énergie, prouvent qu'il n'y a aucune criminalité en lui, et que le crime qu'il a commis est l'effet d'une irrésistible fatalité; cette fatalité retombe toute entière sur Lucifer, qui en est l'auteur. La Providence, comme je l'ai déjà démontré, ne pouvait point arrêter cet événement, qui était possible, sans contrevenir elle-même à ses propres lois; car quoiqu'elle soit toute-puissante, sa toute-puissance ne s'exerce pas de la manière dont le croient certains hommes irréfléchis. Elle ne peut pas faire que la liberté ne soit pas libre, ou que la nécessité ne soit pas forcée; mais elle peut faire que la liberté et la nécessité arrivent au même but par des chemins différens, et finissent par être identiques, et c'est ce qu'elle fait.

Je ne m'arrête pas pour faire remarquer les beautés poétiques qui éclatent ici de toutes parts; j'ai assez dit que ce ne serait pas ma tâche, et d'ailleurs j'aurais trop à faire; cependant je ne puis me dispenser de noter comme

sublime l'endroit où j'ai placé ma remarque :

..... *What's he who speaks of God ?*

..... Qui parle ici de Dieu ?

Si Lord Byron a senti, dans toute son étendue, la sublimité de cette interrogation, ce que j'aime certainement à croire, il doit y voir une nouvelle preuve de la vérité qu'il a cherché à combattre et que j'ai établie avec force, que le principe du Bien est le seul Principe de l'Univers, et que le Mal, de quelque manière qu'il s'y présente, n'y est qu'un accident passager, entièrement privé de base.

(16) *Father! — Eve! —*

Adah! — Come hither! Death is in the world!

Mon père !... Ève !... venez ! La Mort est dans le monde !

Voici encore une sublimité qu'il m'est impossible de passer sous silence. « La Mort est dans le Monde ! » Il n'y avait qu'une pareille situation qui pût inspirer une exclamation aussi nouvelle, aussi forte, qui remuât l'âme aussi profondément, et qui y portât tant d'idées à la fois.

(17) Je prie le lecteur de remarquer ici le développement des caractères que Lord Byron a donnés à Adam et à Ève, afin qu'il juge si ce que j'en ai dit dans ma Lettre au noble poète, et dans le cours de mes *Remarques*, n'est pas exact.

(18) Quelles épouvantables imprécations ! je n'ose pas m'y arrêter, de peur de dire des choses peu convenantes, et qui sortiraient de mon sujet. Quelle épouse ! quelle mère lord Byron nous a présentées dans la première des épouses et des mères ! Caïn est un homme volitif ; mais son caractère a du moins de la magnanimité et de

la grandeur ; Ève est aussi une femme volitive. Mais , grand Dieu ! où donc le poète en a-t-il puisé le modèle ?

(19) Adam , au lieu d'arrêter le cours des malédictions qu'une passion désordonnée dicte à sa femme , la laisse tranquillement aller jusqu'au bout , se contentant sans doute de lui avoir dit avant :

..... *Eve ! let not this !*

Thy natural grief, lead to impiety !

Ève ! que ce chagrin , qui trop souvent t'aigrit ,
Ne livre pas ton âme à des désirs impies !

Mais Ève , qui sait fort bien lui imposer silence quand quelque chose de désagréable la touche , en lui disant :

*Oh ! speak not of it now ; the serpent's fangs
Are in my heart.*

..... Respecte , Adam ,

De ma douleur le déplorable excès ;

Ève n'est point du tout d'avis de respecter le déplorable excès de la douleur d'Adam ; elle ne s'arrête que lorsque , sans doute , sa rage manque d'expressions ou sa poitrine d'haleine ; et son bénévole époux , qui l'a laissé dire tout ce qu'elle a voulu , confirme sa sentence en ordonnant à Caïn de s'éloigner. Qu'en effet , Caïn ne puisse plus habiter auprès de son père , après le crime qu'il vient de commettre , cela est certain ; mais du moins Adam lui doit-il quelques instructions. On dirait que Lord Byron a senti tout cela , en mettant dans la bouche d'Adah ces deux vers pleins de sentiment :

*Oh ! part not with him thus , my father : do not
Add thy deep curse to Eve's upon his head !*

Mon père , ajoutes-tu ta malédiction

A celle de ma mère ? et nous fuis-tu de même ?

(20) Adam répond :

I curse him not : his spirit be his curse.

Je ne le maudis pas : je le laisse à son cœur.

C'est mieux, mais ce n'est pas assez ; Adam doit prendre ici la parole pour la dernière fois.

« Tous mes efforts ont été vains, dit-il ; je n'ai pu éviter un funeste malheur. Infortuné Caïn, quel crime as-tu commis ! ou plutôt quel crime as-tu permis à ta main de commettre ! Cruel instrument d'un Esprit plus cruel encore, comment n'as-tu pas vu l'abîme où il t'a poussé ? Mais, coupable avant toi, ai-je le droit de te maudire ? Non ; ta mère, en le faisant, dans un entraînement passionné que je blâme, a dépassé ses droits, a usurpé ceux du Ciel. C'est à l'Éternel Dieu qu'il appartient seul de prononcer sur ton sort. Le devoir d'un père, loin de prévenir sa justice, est plutôt de provoquer sa miséricorde ; je l'implore pour toi. Puisse sa clémence égaler encore et surpasser même celle dont je fus l'objet ! Sa bonté qui m'éclaire me dit que cela sera.

« Cependant écoute, avant que nous nous séparions pour toujours, quels seront dans l'avenir les effets de ton crime.

« Cet Esprit hautain qui t'a promené tantôt dans l'Espace, et qui a porté dans ton imagination les idées gigantesques qui sont dans la sienne, toujours mêlées de vérité et d'erreur, *Nahàsh* a réussi dans ses desseins ; mais loin d'arriver au but où il prétendait atteindre par cette réussite, il s'en est écarté, au contraire, en allongeant le temps de ma réintégration, et en augmentant les obstacles qui la contrarient, sans du tout en pouvoir empêcher l'accomplissement.

« Cette réintégration qui, comme je me souviens de te l'avoir dit, consiste dans le retour de la diversité à l'Unité, se serait effectuée au moyen de mes deux premières divisions, toi et ton frère Abel, au sein desquelles se seraient manifestées deux puissances universelles, opposées sans être contraires, la Volonté de l'homme et la Providence divine, c'est-à-dire que les fractions infinies de mon être, qui, dans l'avenir et par la génération, auraient constitué, hors de vous, la masse de l'humanité, se seraient partagées en deux classes, la première émanant de toi, composée d'hommes volitifs, et la seconde émanant de ton frère, composée d'hommes providentiels. Ces deux classes d'hommes, en s'élaborant l'une l'autre, en se prêtant mutuellement des forces et des lumières, auraient assez rapidement conduit l'homme à la perfection vers laquelle il doit tendre, et reconstruit cet édifice de science, auquel s'attachera l'immortalité.

« Cette division simple et facile à saisir eût produit de grands avantages, que la nouvelle division qui s'établira, plus compliquée, rendra plus pénibles à obtenir. Elle eût aussi évité certainement un grand nombre de catastrophes et de révolutions auxquelles je prévois que l'humanité sera exposée.

« En te remplissant d'une ivresse coupable, en me privant d'un fils par ta main, *Nahàsh* s'était flatté de tarir la source des hommes providentiels, et de détruire dans Abel une des deux grandes puissances qui devaient régir l'Univers. Resté seul avec toi et tes descendants, il espérait vous subjuguier facilement; et, par votre moyen, atteindre à la domination universelle à laquelle il aspire.

Mais les choses n'iront pas selon ses désirs. Au lieu de deux puissances qu'il y aurait eu seulement, il y en aura trois. Ainsi les obstacles se multiplieront autour de lui. Ils se multiplieraient même davantage, s'il parvenait, contre toute probabilité, à détruire encore l'une d'elles.

« Écoute-moi avec attention pour bien comprendre ce qui arrivera. L'Éternel Dieu, qui a déjà reçu Abel dans son sein, s'appête à me le rendre, mais plus fort, et revêtu d'une puissance formidable, qui, sans ton crime, n'aurait pas paru dans ce monde. Un fils me naîtra en place d'Abel, et à cause de sa disparition; il s'appellera Seth. En lui se manifestera le Destin, de la même manière que la Volonté se manifeste en toi. Ses descendants seront des hommes fatidiques, c'est-à-dire des hommes voués à la fatalité du Destin, comme les tiens seront des hommes volitifs voués à la Volonté. En se mêlant les uns avec les autres, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils opposeront la nécessité à la liberté, et la liberté à la nécessité. Au lieu du joug facile et toujours volontaire que tu aurais reçu d'Abel, et que tes descendants auraient reçu des siens, vous serez souvent accablés d'un joug rigide, que vous essaieriez vainement de briser. Plus vous ferez d'efforts pour le secouer, plus il s'appesantira. Lorsqu'après mille travaux vous croirez vous en être délivrés sous une forme, il reparaitra sous une autre. Alors vous regretterez Abel et la douceur de son empire. Vous appellerez la Providence à votre secours. Mais les descendants d'Abel, les hommes providentiels purs ne seront plus parmi vous. La Providence qui se serait manifestée immédiatement si Abel eût vécu, ne se manifestera plus que médiatement; c'est-à-dire, ou sous la

forme du Destin, parmi les hommes fatidiques, ou sous la forme de la Volonté, parmi les hommes volitifs. Cette Puissance suprême, la première des trois, vous restera constamment voilée. Vous ne sentirez directement que l'action des deux autres, dont vous changerez les noms suivant les circonstances : appelant Providence ce qui sera Destin ou Volonté, ou bien Destin ou Volonté ce qui sera Providence.

« Voilà quelle sera la division nouvelle qui s'établira. Au lieu de deux actions, vous en éprouverez trois ; vous en éprouveriez six, si un nouvel ébranlement avait lieu dans la Nature. Va, Caïn ; tâche de réfléchir sur tout ce que je t'ai dit ; et puisse la Providence de l'Éternel Dieu guider désormais tes pas dans la carrière que tu t'es trop malheureusement ouverte ! »

FIN DES REMARQUES.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

TABLE.

LETTRE à Lord Byron ,	page 1
Avertissement du Traducteur ,	38
Préface de l'Auteur ,	46
Remarques sur la Préface de l'Auteur ,	49
CAIN , mystère dramatique en trois actes ,	53
Remarques philosophiques et critiques ,	159

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES RÉCENS DE L'AUTEUR.

Les Vers dorés de Pythagore , expliqués et traduits pour la première fois en vers eumolpiques français , précédés d'un Discours sur l'essence et la forme de la Poésie , etc. A Paris , Treuttel et Würtz (1813) ; 1 vol. in-8°.

La Langue hébraïque restituée , et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale , etc. , avec une traduction en français des dix premiers Chapitres du *Sépher* , contenant la Cosmogonie de Moïse. A Paris , chez Brière , rue Saint-André-des-Arts ; et Servier , rue de l'Oratoire (1816) ; 2 vol in-4°.

Notions sur le sens de l'Ouïe , en général , et en particulier sur le développement de ce sens , opéré chez Rodolphe Grivel , etc. Chez Treuttel et Würtz , et chez Servier , rue de l'Oratoire ; 1 vol in-8° . (1819 , seconde édition).

État social de l'Homme , ou Vues philosophiques sur l'histoire du Genre humain , etc. A Paris , chez Brière , rue Saint-André-des-Arts (1822) ; 2 vol. in-8°.

*

QUELQUES FAUTES A CORRIGER,

ET

QUELQUES OBSERVATIONS A FAIRE,

Page 59, v. 11. Compte à me voir; *lisez*, Compte me voir.

— 69, v. 5. Lève les yeux aux ciel; *lisez*, Lève les yeux au ciel.

— 79, v. 7. Que pour toi; car du moins; *lisez*, Qu'à toi; puisque du moins.

— 81, v. 13. Coupable pour moi seul; *lisez*, Coupables pour moi seul.

— 85, v. 15. L'Enfer, qui de son sein; *lisez*, L'Enfer, qui de ton sein.

— 90, v. 3. Agités sur la vague; *lisez*, Agité sur la vague.

— 93, v. 5. Esprit fort et sublime; *lisez*, Esprit sublime et fort.

— 111, v. 14. Je les comparerais; *lisez*, Je la comparerais.

— 132, v. 11. Des être immortels; *lisez*, Des êtres immortels.

— 158, v. 5. Le contrée; *lisez*, La contrée.

Outre ces fautes, et peut-être encore quelques autres de peu d'importance, le lecteur remarquera quelques licences poétiques qui tiennent au genre de poésie que le traducteur a imité. Il ne doit pas oublier, à cet égard, que la langue anglaise en permet un grand nombre aux poètes, et que Lord Byron n'est pas le moins audacieux d'entre eux. Dans la résolution que le traducteur avait prise de faire entièrement connaître la poésie de cet homme extraordinaire, il doit avouer qu'il s'est permis plusieurs hardiesses qu'il ne se serait pas permises sans cela. Il a rendu indéclinables plusieurs participes qui devaient être déclinés suivant les règles strictes de la grammaire, et il a changé le genre de quelques substantifs; comme, par exemple, quand il a écrit *fait* pour *faite*, p. 120, v. 5; *montré* pour *montrées*, p. 131, v. 15; *nourri* pour *nourries*, p. 144, v. 12; *prémices heureux* pour *prémices heureuses*, p. 154, v. 11 : mais les poètes, même les plus sévères, se sont permis de pareilles licences, et il a cru qu'il pouvait les imiter. Mais une licence entièrement nouvelle, pour la poésie française, et qui est familière aux poètes anglais, surtout dans les

FAUTES A CORRIGER.

morceaux d'inspiration et d'entraînement, a été malheureusement travestie à l'impression en une faute grossière, qu'il doit faire observer, pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir rompu, par ignorance, la mesure du vers. Voici en quoi elle consiste :

Le poète anglais peut, dans un moment passionné, mettre hors du vers un mot ou deux, ou laisser en suspens un vers sans le terminer, comme Lord Byron a fait dans ce passage de son poème :

Lucifer. *But he, so wretched in his height,
So restless in his wretchedness; must still
Create, and recreate. —*

Caïn. *Thou speak'st to me of things which long have swum
In visions through my thought; etc.*

On voit ici que le troisième vers est laissé en suspens, et que, si les trois mots qui le composent étaient réunis au quatrième, ils en rompraient absolument la mesure. Lord Byron et Milton même ont une foule de ces exemples. Le traducteur français voulant faire sentir l'effet singulier que produit cette rupture dans la poésie, a pris deux fois cette licence; mais au lieu de séparer le vers rompu du vers entier, on les a réunis à l'impression, de manière que, comme on l'a dit, la licence s'est trouvée changée en une faute grossière. Voici les deux passages rétablis.

Page 89, vers 11.

Lucifer. Et jugent mal ou bien tout ce qu'on leur dit être
Cela.
Dans leur abaissement. Je ne veux rien de tel.

Page 154, vers 17.

Adah. Arrête, Ange céleste, et ne me fais pas craindre
Que ce sein malheureux nourrisse en mon enfant,
Un meurtrier.
Un affreux parricide.

L'Ange. Il ne suivrait pourtant
Que les traces d'un père, etc.

Cette licence n'est peut-être pas dans le génie de la poésie française; on le croit : mais, on le répète, le traducteur n'a eu d'autre but, en la prenant, que de faire connaître dans ses moindres détails la poésie anglaise de Lord Byron, sans prétendre en proposer l'imitation à personne.



FAUTES A CORRIGER.

Il n'en est pas de même du genre de vers qu'il a choisi. Il persiste à croire que ces vers ainsi mêlés de finales masculines et féminines qui se présentent alternativement à l'oreille, sont dans le véritable génie de la langue française, et qu'ils n'ont rien de commun avec ce qu'on appelait les *vers blancs*, où ces mêmes finales, qui se heurtaient sans rimer, produisaient l'effet le plus désagréable, comme on peut s'en convaincre en lisant au hasard les *vers blancs* de Voltaire, dans la traduction qu'il a faite de *la Mort de César*, de Shakespear.

Brutus. A quel étrange écueil oses-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que , me voyant moi-même ,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

Il n'est personne qui ne sente que ces trois finales féminines , qui se heurtent sans rimer , font un effet affreux. Il en est de même de ces trois finales masculines :

Cassius. Nous sommes nés tous deux libres comme César ;
Bien nourris comme lui , comme lui nous savons
Supporter la fatigue et braver les hivers.

Si l'on veut , sans préjugé , comparer ces *vers blancs* aux *vers prosodiés* de Caïn , pris au hasard , on pense que la préférence ne sera pas en faveur des premiers.



